121.

Tressan, Louis Elisabeth de la Vergne de Broussel, comte de

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

PQ
2067
T5
1787
t.2

754

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE,

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY
754877
UNIVERSITY OF TORONTO

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE TROISIEME.

Nous avons vu dans le Livre précédent qu'elle fut la vengeance qu'Angriote & Sarquille prirent des fils de Gandandel & de Brocadan; mais quoique Lifvard dans ſon cœur reconnût que cette vengeance étoit juſte, il fut peiné de l'eſpèce de victoire qu'il ſembloit que les Chevaliers de l'iſle ferme avoient remportée, & par la mort des trois Chevaliers Bretons, & par la délivrance de Madaſime.

Craignant qu'on ne le ſoupçonnât de redouter Amadis, du ſecours duquel Galvanes avoit paru le menacer, il envoya dire à ces Chevaliers, au moment de leur départ, que s'ils oſoient reparoître dans ſes Etats, rien ne l'em-

pêcheroit de les en punir. Brian d'Eſpagne indigné de cette menace, s'en plaignit vivement au ſage Grumedan, & chargea l'émiſſaire de Liſvard de lui répondre, que puiſqu'il les traitoit en ennemis, ils lui prouveroient déſormais qu'il n'en avoit jamais eu de plus redoutables.

Lorſque Liſvard reçut cette réponſe, le Roi Arban de Norgales fit en vain tous ſes efforts pour modérer les premiers tranſports de ſa colère; il fit appeller un Chevalier de ſa Cour, nommé Cédil de Ganottes: Partez, lui dit-il, pour l'Iſle ferme, où vous trouverez Amadis, & dites-lui que j'ai pris la réſolution d'aller moi-même m'emparer de l'Iſle de Montgaſe; que c'eſt-là que je l'attends avec ceux qui ſuivent maintenant ſa bannière; & que je deſire qu'ils oſent s'y trouver, pour les punir de leur audace dans leurs propos, & de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon ſervice.

Cedil étant parti pour remplir la commiſſion dont il étoit chargé, Liſvard ſe mit en marche dès le même ſoir, pour joindre ſon armée & ſe porter ſur l'Iſle de Mont-gaſe; ce qui fut très-heureux pour Oriane, dont l'état devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & qui partit ſur le champ pour Mirefleur, avec la princeſſe Mabille, la Demoiſelle de Danemarck, & le fidèle Durin. Les douze Chevaliers, Angriote

& Sarquille, conduiſirent Madaſime à l'Iſle ferme, & trouvèrent en y arrivant Amadis qui, prévenu de leur arrivée, s'avançoit au-devant d'eux à la tête de deux mille Chevaliers que ſa renommée & le bruit de ſa querelle avoit déja raſſemblés ſous ſes étendards.

A peine Amadis avoit-il eu le temps de rendre les premiers honneurs à Madaſime, qu'il vit arriver Cedil de Ganottes qui l'abordant les larmes aux yeux, lui dit: Seigneur, c'eſt avec regret que je m'acquitte de l'ordre dont le Roi mon maître m'a chargé. Amadis auſſi-tôt fit avancer les Chevaliers de ſa ſuite, qui formant un cercle autour de Cedil, entendirent tous avec la même indignation le défi mêlé de menaces outrageantes que Liſvard l'avoit chargé de leur faire. Amadis ſeul l'écouta ſans en être ému, & chargeant Gandalin de conduire Cedil dans toute l'Iſle, pour lui faire voir les merveilles qu'elle contenoit, & plus encore pour lui faire connoître toutes les forces & les défenſes qui rendoient l'Iſle inattaquable, il raſſembla le Conſeil des plus anciens Chevaliers, dans lequel il fut décidé que Sadamon, l'un des plus ſages & des plus accomplis Chevaliers qui fuſſent dans l'Iſle, partiroit dès le lendemain avec Cedil pour répondre au défi du Roi Liſvard, & l'aſſurer qu'ils paſſeroient au plutôt à

l'Iſle de Montgaſe pour le forcer à la remettre à Madaſime.

Amadis tirant Sadamon en particulier, le chargea de dire à ce Prince qu'il devoit le connoître trop bien pour croire que ſes menaces puſſent l'ébranler; mais que cependant il ne feroit point de l'expédition que les Chevaliers de l'Iſle ferme ſe propoſoient de faire, parce qu'il regardoit comme au deſſous de lui de reprendre une ſouveraineté qu'il devoit au ſang qu'il avoit verſé pour ſon ſervice. Amadis le pria d'aſſurer la Reine Brisène qu'il s'honoreroit juſqu'à la mort du titre de ſon Chevalier, & qu'il avoit le plus vif regret que l'injuſtice du Roi ſon époux le forçât à prendre les armes.

Agrayes pria Sadamon d'aſſurer Oriane & la Reine Brisène de ſes reſpects; mais de leur redemander la Princeſſe Mabille ſa ſœur, qu'il croyoit maintenant déplacée dans leur Cour. Amadis ſouffrit intérieurement en entendant Agrayes redemander Mabille, qu'il ſavoit être la ſeule conſolation que ſa chère Oriane pût avoir en ſon abſence; mais il n'oſa rien dire qui pût le faire connoître: il nomma Gandales pour accompagner Sadamon, & lui donna ſes inſtructions ſecrettes pour parler à la Princeſſe Mabille, & même à la belle Oriane, ſi la prudence le lui permettoit.

Sadamon & Gandales étant arrivés près de Liſvard, s'acquittèrent de leur commiſſion avec nobleſſe & fermeté ; mais loin d'employer les menaces, Liſvard ne put rien trouver que de reſpectueux dans les termes dont ils ſe ſervirent en lui parlant; cependant, lorſqu'il eut appris de leur bouche la réſolution des Chevaliers de l'Iſle ferme, il reçut très-mal ce que Gandales lui dit de la part d'Amadis : Il m'eſt fort égal, répondit-il, qu'Amadis vienne ou ne vienne pas à cette expédition ; & le parti qu'il prend de m'éviter, me forcera d'aller le chercher moi-même dans ſon Iſle.

Giontes, neveu de Liſvard, & Guilan le Penſif, furent très-affligés d'entendre une pareille réponſe ; ils avoient eſpéré juſqu'alors trouver un moment favorable pour rapprocher les eſprits ; mais ils connoiſſoient trop le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un Prince d'un ſi haut rang s'abaiſsât à faire une ſeconde démarche auprès de Liſvard, après l'avoir vu répondre ſi mal à celle qu'il venoit de faire.

Gandales s'étant rendu chez la Reine Briſène, pour s'acquitter des ordres dont Amadis l'avoit chargé pour elle, reçut le meilleur accueil de cette Princeſſe, qui ne put ou même ne voulut pas lui cacher l'eſtime & l'amitié dont elle étoit pénétrée pour Amadis ; mais Gandales (ſans le

ſavoir) mit le poignard dans le cœur d'Oriane, lorſqu'il demanda la Princeſſe Mabille de la part de ſon frère Agrayes. Les deux Princeſſes, fondant en larmes, coururent embraſſer les genoux de Brisène, pour la ſupplier d'empêcher une ſi cruelle ſéparation. Eh ! pourquoi, Madame, craignez-vous donc de quitter cette Cour, diſoit Gandales à Mabille ? Vous ſavez quelle eſt la haine qui ſépare le Roi de votre oncle Galvanes & de votre frère : pourquoi craindriez-vous de venir à la Cour du Roi Périon, où vous trouveriez une ſeconde mère dans votre tante la Reine Elisène, & la ſœur la plus aimable dans votre couſine Mélicie? Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que je reçus de vous dans votre château, & plus d'une raiſon vous fait mériter ma plus tendre amitié : ne vous obſtinez plus de grace à me percer le cœur, laiſſez décider celui de ma couſine ; ſon frère n'a nulle autorité ſur elle, & la Reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en ſéparer, à moins qu'elle ne le veuille. Non, non, ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais, s'écria Mabille en la ſerrant dans ſes bras : partez, Seigneur Gandales, & dites à mon frère que ce ſeroit m'arracher la vie, que de me forcer à quitter ma couſine Oriane. Liſvard entra dans

ce moment ; il fut touché du tendre attachement que montroit Mabille pour la Reine & pour Oriane, & ſe faiſant d'ailleurs un ſecret plaiſir de braver Agrayes, en lui refuſant de lui rendre ſa ſœur, il dit à Gandales qu'il avoit trop d'eſtime pour Mabille pour forcer ſa volonté, & qu'elle ne partiroit pas de ſa Cour, puiſqu'elle s'oppoſoit à la demande qu'il venoit de faire.

Cette ſcène ſi touchante attendrit le ſage Gandales ; il n'inſiſta plus, & promit à Mabille de faire approuver ſon ſéjour près de la belle Oriane, qui courut à ſon cabinet, d'où bientôt elle rapporta de riches tablettes émaillées & garnies de pierreries qui traçoient ſon chiffre : Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en mémoire de mon amitié pour vous, & de celles que vous ſçûtes ſi bien conſerver. Elle rougit en prononçant ces derniers mots ; Gandales ne l'en trouva que plus belle, & ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne put que la lui rendre plus chère : N'oubliez rien, ajouta-t-elle, de tout ce que vous avez vu & entendu dans cette Cour ; dites à mon couſin Amadis qu'Oriane le regrette, & que le plus heureux jour de ma vie ſeroit celui de ſa paix avec le Roi mon père.

Mabille, avec cette grace & cette gaîté qu'elle mettoit en toutes ſes actions, prit le

vieux Gandales ſous le bras : Ne ſoyez point ſcandaliſées, dit-elle aux Dames de la Reine, de me voir emmener ce Chevalier dans ma chambre ; j'ai beſoin de le ſéduire un peu pour qu'il faſſe ma paix avec mon frère Agrayes. Mabille, en effet, écrivit en ſa préſence une lettre fort gaie & fort tendre à ce frère ; &, ſans s'expliquer avec lui, cette lettre lui faiſoit entendre que les raiſons les plus fortes la retenoient près d'Oriane ; elle en remit en même tems à Gandales une fort longue pour Amadis. Ce Chevalier, dès qu'il s'en fut chargé, rejoignit Sadamon, & repartit pour l'Iſle ferme avec lui.

Pendant leur abſence, un grand nombre de Chevaliers de cette Iſle ſe préparoient à paſſer dans celle de Montgaſe : ils apprirent par Sadamon que Liſvard y marchoit en perſonne, ſuivi de pluſieurs Chevaliers renommés qui l'étoient venus joindre depuis peu ; le plus illuſtre de tous étoit le brave Gaſquilan, Roi de Sueſſe. Ce Prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avoit l'émulation de l'égaler ; & ſans avoir aucun autre motif, il s'étoit rangé ſous la bannière de Liſvard, par le ſeul eſpoir de combattre Amadis & de le vaincre. Gaſquilan avoit fait ſes premières armes dans le Nord, où nul Chevalier n'avoit pu lui réſiſter : il n'é-

toit encore connu par les Chevaliers de l'Iſle ferme, que de Lictoran de la Tour-blanche qui fit les plus grands éloges de ce Prince, avec lequel il s'étoit une fois éprouvé dans un tournoi, ſans qu'aucun des deux eût remporté quelqu'avantage. Tout ce que Lictoran leur raconta du Roi de Sueſſe, prévint tellement Amadis en faveur de ce Prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi. Si je ſuis forcé de le combattre, dit-il à Lictoran, puiſſe le ſort des combats m'accorder une double victoire, en me mettant à portée de lui demander ſon amitié!

Les Chevaliers de l'Iſle ferme étant partis dès le lendemain avec Madaſime, pour ſe porter ſur l'Iſle de Montgaſe; Amadis, ſelon la parole qu'il avoit fait porter au Roi Liſvard par Gandales, reſta dans l'Iſle ferme avec Bruneau de Bonnemer.

Il avoit la plus vive impatience de voir en particulier l'ancien Chevalier Gandales qu'il aimoit toujours comme un père tendre qu'il avoit adopté. Amadis avoit mille queſtions à lui faire. Eh! quel eſt l'amant bien tendre qui n'en feroit pas ſans ceſſe de nouvelles à celui qui vient de voir celle qu'il aime? Gandales avoit attendu qu'il ſe trouvât ſeul avec lui pour lui remettre la lettre de Mabille. Quelques mots de la main d'Oriane frappèrent ſes yeux en ou-

vrant cette lettre ; ſes larmes & ſes baiſers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main ſi chère. Gandales qui croyoit que cette lettre étoit en entier de celle de Mabille, parut étonné : Ah ! mon père, s'écria l'amoureux Amadis, pardonnez-moi de ne vous pas découvrir en ce moment les ſecrets de mon ame ; cachez le trouble où vous me voyez juſqu'à ce que je puiſſe vous confier mon inquiétude & mes peines ; la vie du malheureux que vous reçutes dans votre ſein, dépend en entier d'un ſecret qu'un autre partage avec moi. Gandales l'embraſſant tendrement, lui jura tout ce qui pouvoit le raſſurer. Amadis pourſuivit ſa lecture ; mais qui pourroit exprimer l'agitation de ſon ame, lorſqu'il apprit de la main de Mabille, que ſa chère Oriane portoit dans ſon ſein un gage de leur hymen ſecret ?.... Il faut l'avoir éprouvé pour en avoir l'idée.... Ce ſentiment délicieux qui remplit une ame ſenſible, lorſqu'elle ſe repréſente vivement un nouvel être auquel elle fait partager ſon exiſtence, & dans lequel elle eſpère retrouver celle de l'objet qu'elle adore, le tranſport de la joie la plus vive, fut le plus fort dans le premier inſtant qu'Amadis apprit cette nouvelle ; celui de l'inquiétude que lui donnoit l'état & la ſituation préſente d'Oriane ne put être que le ſecond ; mais il eût été bien

cruel pour lui, ſans les aſſurances que lui donnoit ſa couſine, qu'elle avoit prévu tout ce qui pouvoit aſſurer le ſort de ſa chère Oriane & de l'enfant qu'elle étoit prête de mettre au jour : il ſentit alors plus vivement que jamais ſon malheur d'être en querelle avec le Roi Liſvard ; mais, ne pouvant en ce moment imaginer aucun moyen de ſe rapprocher de lui, & tous les Chevaliers qui l'avoient ſuivi étant trop indignés contre ce Prince pour qu'il pût leur propoſer aucun moyen d'accommodement, il eſpéra que ſans ſe compromettre, le Roi Périon ſon père pourroit ménager cette paix qui pouvoit ſeule le réunir à ſa chère Oriane : voyant d'ailleurs qu'il n'avoit que des jours triſtes & malheureux à paſſer dans ſon abſence, il propoſa dès ce jour même à Bruneau de Bonnemer d'aller en Gaule avec lui, pour ſe rendre à la Cour de Périon ; & Bruneau reçut avec tranſport la propoſition d'un voyage qui l'alloit rapprocher de la jeune Mélicie.

Amadis fit ſur le champ équiper un vaiſſeau pour paſſer dans la Gaule ; il laiſſa Gandales pour gouverner l'Iſle ferme avec Yſanie, & s'embarqua ſuivi de Gandalin, de Salinde, accompagné de ſon ami Bruneau, qu'il regardoit déja comme ſon frère.

Les vents furent favorables pendant les deux

premiers jours de leur navigation ; mais une tempête violente s'étant élevée, ils se trouvèrent heureux de pouvoir aborder dans une Isle dont l'aspect leur parut agréable. Le pilote qui connoissoit cette mer, fit tous ses efforts pour les empêcher de descendre dans cette Isle dangereuse; il leur apprit qu'elle portoit le nom de l'Isle Triste, & que depuis long-tems nul de ceux que leur malheur avoit conduits dans ce lieu fatal n'en avoit pu sortir.

Non-seulement Amadis & Bruneau se trouvoient assez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos ; mais l'idée d'un grand péril étoit suffisante pour animer le courage des deux héros, & pour les déterminer à descendre.

S'étant armés, ils montèrent à cheval, & suivis de Gandalin & de Salinde, ils parcoururent une partie de l'Isle, & parvinrent enfin sur une colline qui dominoit une plaine qui paroissoit être défendue par une forteresse, dans laquelle ils distinguèrent un très-beau château. Les deux Chevaliers s'avançoient pour le reconnoître lorsqu'ils entendirent le son éclatant d'un cor. Parbleu ! dit Bruneau, nous pouvons nous attendre à combattre, mais je crois que d'autres nous ont précédés; car le pilote m'a dit que l'on ne sonne ce cor que pour appeller le redoutable géant Mandraque, seigneur de ce

château, lorſque les troupes de ſa garde ne ſe trouvent pas aſſez fortes pour réſiſter à ceux qui les attaquent. Ils entendirent en effet le moment d'après un grand bruit d'armes, & bientôt ils apperçurent deux Chevaliers dont les chevaux avoient été tués, qui ſe défendoient à peine au milieu d'une troupe nombreuſe de gens armés, & qui bientôt alloient être encore attaqués par un géant qui ſortoit du château pour tomber ſur eux & achever leur défaite.

Amadis & Bruneau s'avançoient à leur ſecours, lorſqu'un nain qu'ils crurent être Ardan, celui d'Amadis, accourut à ſon maître, qu'il venoit de reconnoître: Ah! Monſeigneur, ſecourez de grace votre frère Galaor & ſon ami le Roi Cildadan. Les deux Chevaliers auſſi-tôt volèrent la lance en arrêt à leur ſecours: Ah! mon cher Bruneau, courez à mon frère, dit Amadis, moi je me charge d'arrêter & de combattre Mandraque. A ces mots, il courut ſur ce géant, qui vint ſur lui furieux de voir qu'un ſeul Chevalier oſoit l'attaquer; l'atteinte de la lance d'Amadis fut ſi terrible, qu'elle fit plier les reins à Mandraque juſques ſur la croupe de ſon cheval; & ce mouvement lui ayant fait tirer les rênes trop fortement, ſon cheval ſe renverſa ſur lui, ſans que Mandraque pût ſe relever, ce géant ayant eu la jambe caſſée par

cette chûte. Amadis le voyant hors d'état de combattre, courut au ſecours de ſon frère qui venant de donner la mort au neveu de Mandraque, avoit ſauté ſur ſon cheval; & dans le même moment Gandalin deſcendant du ſien, força le Roi Cildadan à monter deſſus, & ſauta légérement ſur celui d'un cavalier qu'il venoit de percer d'un coup d'épée.

Les troupes du géant alors ne livrèrent preſque plus de combat, & taillées en pièces par les quatre Chevaliers & leurs deux braves Ecuyers, elles cherchèrent leur ſalut dans la fuite, & laiſsèrent Mandraque étendu ſans défenſe ſur la pouſſière. Galaor & Cildadan couroient déjà ſur Mandraque pour lui donner la mort, lorſqu'Amadis ſe ſouvenant que ce géant étoit père du brave Gaſquilan, Roi de Sueſſe, s'élança pour les retenir. Amadis s'avança ſeul l'épée haute ſur Mandraque, en lui diſant: Mandraque, ta vie eſt dans mes mains; mais en faveur de ton brave fils, je te la donne ſi tu veux me jurer de n'attaquer jamais Chevaliers ni Dames que le haſard conduira dans ton Iſle. Le géant touché de ſa généroſité, lui dit: Qui que tu ſois, j'avoue que je te dois la vie, & que ma conduite juſqu'ici méritoit la mort: oui, je te jure d'accomplir ce que tu me preſcris; mais achève de devenir mon bienfaiteur,

en me faiſant donner du ſecours, & en me procurant l'honneur & la conſolation de te recevoir dans mon château dont maintenant tu dois te regarder comme le maître. Amadis ſe jettant auſſi-tôt à terre, fut lui-même à ſon ſecours; & Gandalin & Laſinde ayant fait un brancard, ils tranſportèrent doucement Mandraque dans ſa fortereſſe, où les quatre Chevaliers entrèrent avec eux.

A peine Mandraque fut-il arrivé près des portes, qu'il appella les Commandans de ce qui reſtoit de ſa garde, pour leur ordonner de remettre les clefs & d'obéir comme à lui-même au Chevalier qui venoit de lui donner la vie.

Tous les priſonniers qui gémiſſoient dans les priſons de Mandraque furent délivrés; il s'en trouva quelques-uns du Royaume de Sobradiſe, qu'Amadis envoya à la Reine Briolanie, de la part (leur dit-il) du Chevalier de l'Iſle ferme, qui venoit de retrouver ſon frère Galaor, qu'il menoit dans la Gaule avec lui, & qui lui paroiſſoit brûler d'impatience de ſe rendre à ſes pieds.

Amadis prit lui-même le plus grand ſoin de Mandraque, pendant le peu de jours qu'il ſéjourna dans ſon château; mais ſes procédés nobles & généreux ne purent adoucir la férocité de ſa ſœur, la vieille géante Andadoue. Cette

cruelle & dangereuſe fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hériſſés, étoit d'une force ſingulière, plus légère à la courſe que les cerfs, & ne manquant pas un oiſeau lorſqu'armée d'un arc & de flèches aigües, elle pourſuivoit une proie qu'elle ne pouvoit dévorer que lorſqu'un ſang chaud en couloit encore. N'oſant attaquer Amadis en préſence de ſon frère dont elle craignoit le pouvoir & la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment du départ d'Amadis, & ſe cacha ſur un rocher que les vaiſſeaux étoient obligés de ranger en ſortant du port, pour regagner la pleine mer.

Amadis & ſes compagnons s'étant embarqués pour la Gaule, après avoir reçu les nouveaux ſermens de Mandraque, paſsèrent près de la roche d'où la géante leur lança ſi fortement un dard, que non-ſeulement ce dard traverſa la cuiſſe de Bruneau de Bonnemer, mais il la cloua au bord du vaiſſeau qu'il pénétra. L'effort qu'avoit fait Andadoue en le lançant, la fit tomber dans la mer; mais malgré les flèches qu'on lui tira, & qui furent parées par les peaux d'ours dont elle étoit couverte, elle fendit les flots de ſes bras nerveux, regagna l'Iſle, d'où reparoiſſant ſur la pointe d'un autre rocher, elle leur cria d'une voix terrible, qu'elle ne feroit

pas

pas contente qu'elle ne leur eût donné la mort.

Bruneau, ſecouru par un chirurgien habile, ſupporta le trajet qui fut heureux. Le vaiſſeau qui portoit Amadis & ſes compgnons, aborda dans un port voiſin d'un château que le Roi Périon habitoit alors avec Elisène & ſa fille Mélicie : c'étoit le même où Galaor avoit été élevé dans ſon enfance par le géant Gandalac. Périon ayant apperçu ce vaiſſeau jetter l'ancre dans le port, envoya ſavoir quels étoient ceux qu'il portoit. Amadis qui deſiroit préſenter lui-même à la Reine ſa mère, Galaor qu'elle n'avoit pas vu depuis ſon enlevement, fit dire à Périon que c'étoit le Roi d'Irlande Cildadan & Bruneau de Bonnemer qui deſiroient lui rendre leurs hommages. Périon fut très-aiſe de leur arrivée, eſpérant apprendre par eux des nouvelles de ſes enfans : il les fit prier de ſe rendre à ſon château ; mais Cildadan y parut ſeul, & dit à Périon l'état dangereux où ſon compagnon étoit encore. Périon l'envoya chercher avec les plus grandes précautions, en aſſurant que Bruneau ne pouvoit recevoir de meilleurs ſecours que de ſa fille Mélicie, qu'une ancienne gouvernante qu'elle avoit eue, avoit rendue experte pour les bleſſures les plus dangereuſes. Périon donna les mêmes aſſurances à Bruneau dès qu'il fut

arrivé. Ce Chevalier ne put alors regretter d'être bleſſé, puiſque des mains ſi chères alloient le rappeller à la vie, & qu'il avoit l'eſpérance de voir tous les jours celle qu'il adoroit.

Pendant ce tems, Amadis étoit monté, ſuivi de Galaor, à l'appartement d'Elisène : Ah ! mon cher Amadis, s'écria-t-elle en courant l'embraſſer.... Éperdue, ſaiſie en revoyant ce fils dont elle avoit pleuré la mort, lorſque le traître Arcalaüs vint à Londres couvert des armes de ce Héros, en ſe vantant de la lui avoir donnée, Elisène fut long-tems ſans s'appercevoir qu'un jeune Chevalier, plus beau, plus jeune encore qu'Amadis, étoit à genoux, les yeux pleins de larmes & d'amour, & qu'il lui tendoit les bras : Galaor ! mon cher Galaor, viens dans ceux de ta mère.... viens, s'écria-t-elle, ce ne peut être un autre que toi. Galaor s'y précipita, & fut à tems pour la ſoutenir au moment où l'excès de ſa ſenſibilité la faiſoit tomber ſans connoiſſance. Mélicie accourut à ſon ſecours, & trouvant Galaor la tête appuyée ſur les genoux de ſa mère, elle l'appella pour la première fois de ce nom ſi doux, ſi ſacré pour les ames vertueuſes & ſenſibles. Elisène, en revoyant la lumière, vit auſſi pour la première fois de ſa vie ſes trois enfans réunis, & les couvrant de baiſers & de larmes : Ah ! Perion,

accours, mon cher Perion, viens partager mon bonheur, s'écria-t-elle; viens être le plus heureux des pères. Perion accourut. Quel ſpectacle délicieux pour ce Prince! eh! que ſa belle ame méritoit bien d'en jouir, & de retrouver dans ſes enfans deux héros auſſi célèbres! Cildadan qui le ſuivoit, ſe garda bien d'interrompre les premiers tranſports de cette heureuſe famille, il la regardoit les larmes aux yeux; il finit par embraſſer tendrement le Roi Perion, en lui diſant: Seigneur, le Ciel eſt juſte, & nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux & de nouveaux ſacrifices, quand il récompenſe la vertu.

Quelques momens après Cildadan le fit ſouvenir de Bruneau de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il étoit dangereuſement bleſſé; mais les roſes de ſon teint redevinrent bien vives, lorſque Perion la preſſa lui-même d'en prendre ſoin, & qu'Eliſène, s'appuyant ſur ſon bras, la conduiſit elle-même à l'appartement de ce Chevalier.

Galaor les ſuivit; &, ne ſachant rien encore des ſecrets ſentimens de Mélicie, il redoubloit l'embarras de ſa jeune ſœur, en lui faiſant l'éloge de ſon ami, qu'il l'aſſuroit être digne des ſoins qu'il la ſupplioit d'en prendre.

Le dard de l'affreuſe Andadoue avoit percé d'outre en outre la cuiſſe de Bruneau, dont le

premier appareil avoit arrêté le ſang avec peine. Les tranſports que ſentit Bruneau lorſqu'il vit approcher celle pour laquelle il avoit mérité de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, ce premier moment, ce bonheur ineſpéré, ce ſecours qu'une main adorée étoit prête à lui donner, tout fit bouillonner avec force ce qui lui reſtoit de ſang, & le fit couler de nouveau. Elisène s'en apperçut au moment où Bruneau perdoit connoiſſance ; elle n'héſita pas à le ſecourir elle-même ; & Mélicie, autoriſée par l'exemple de ſa mère, profita du tems de l'évanouiſſement de Bruneau pour fermer ſa double bleſſure, ſur laquelle elle verſoit un baume précieux, en l'aſſujettiſſant de façon à ne plus craindre un pareil accident. Cependant ce Chevalier fut aſſez long-tems ſans reprendre l'uſage de ſes ſens, pour donner le tems à la Reine de Gaule de ſe retirer, après avoir ordonné que ſa fille & deux de ſes demoiſelles le gardaſſent à vue juſqu'au lendemain.

Lorſque Bruneau rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de ſa chère Mélicie ; il lui ſourit tendrement, & voyant ſes mains blanches encore enſanglantées, il pencha ſa tête, les ſerra ſur ſes levres : Ah ! s'écria-t-il, qu'il m'eſt cher de devoir la vie à celle qui me la fait aimer ! Mélicie, quoique bien attendrie, eut la force de

lui fermer la bouche, & de le menacer de s'éloigner s'il proféroit un mot, & s'il ne faiſoit pas ſes efforts pour conſerver un calme ſi néceſſaire à ſon état préſent. Cette menace, quelque peu vraiſemblable qu'elle fût, ſuffit pour lui faire garder le ſilence. Les ſoins aſſidus & ſi tendres de Mélicie eurent tout le ſuccès qu'elle en eſpéroit; elle eut le plaiſir de voir Bruneau les yeux fermés par un doux ſommeil; & le haſard ayant obligé les deux Demoiſelles à ſortir un moment, elle ne put s'empêcher de baiſer bien doucement le front de ſon amant, en ſe le repréſentant au moment où l'arc des loyaux amans l'avoit couronné de fleurs.

Pendant le ſommeil de Bruneau, Mélicie jouit du plaiſir de s'entretenir avec ſon Ecuyer Laſinde. Ce jeune & brave Ecuyer ſçut mettre autant d'adreſſe que de vérité dans le récit qu'il lui fit des aventures de ſon maître; il le lui peignit comme le plus paſſionné des amans; il fit valoir cette candeur, cette loyauté qui l'avoit rendu digne de voir les ſtatues enchantées d'Apollidon & de Grimanèſe. Ah! Madame, diſoit-il, j'eſpère que par vos ſoins mon maître guérira de la bleſſure que lui fit le dard de la cruelle Andadoue; mais vous n'arracherez jamais le trait dont l'amour a bleſſé ſon cœur: j'ignore encore quel eſt l'objet de ſa tendreſſe;

tout ce que je desire, c'est que celle qu'il aime connoisse tout le prix d'un amant aussi respectueux qu'il est fidèle.

Cildadan & Galaor se trouvèrent chez leur ami Bruneau de Bonnemer avec Amadis & Perion, lorsque Mélicie d'une main tremblante par la crainte leva le premier appareil de la blessure: la joie la plus vive remplit son cœur lorsqu'elle trouva le sang arrêté, les deux blessures réunies, & que l'état présent du blessé lui permettoit de les assurer qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie.

Cildadan & Galaor se ressouvinrent alors des engagemens qui les rappelloient à Londres près de Lisvard. Le Roi d'Irlande, par les conventions de la bataille qu'il avoit perdue contre celui de la grande Bretagne, étoit obligé de l'aller servir en personne avec un certain nombre de Chevaliers Irlandois; & Galaor ayant accepté le titre de Chevalier de Lisvard, ne pouvoit abandonner le service de ce Prince, sans avoir pris congé de lui. L'un & l'autre firent part à Perion de leur position présente, & de la cruelle nécessité dans laquelle elle les mettoit de quitter Amadis, & d'aller joindre un Prince dont il avoit lieu de se plaindre. Elisène & Périon vouloient d'abord les en détourner; mais ce Roi généreux, se représentant que le sang

de la Maiſon royale de Gaule étoit ſi pur, que la plus légère apparence d'une infidélité ne devoit jamais le tacher : Ce Prince injuſte, leur dit-il, ne vous mettra que trop tôt à portée de rompre honnêtement avec lui: rempliſſez maintenant ce que vous croyez lui devoir, & laiſſez au temps & ſur-tout à ſon ingratitude de vous donner un juſte ſujet de plainte & de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La Reine, frappée de la juſtice & de l'honneur qui régnoient dans ce que Périon venoit de dire, ſe rendit, n'inſiſta plus; & dès le lendemain Cildadan & Galaor s'embarquèrent pour retourner dans la grande Bretagne.

A peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que Galvanes, Floreſtan, Agrayes, à la tête d'un grand détachement des Chevaliers partis de l'Iſle ferme, étoient arrivés dans l'Iſle de Montgaſe, & s'en étoient emparés après avoir battu l'armée que Liſvard avoit envoyée dans cette iſle, ſous les ordres du Roi Arban de Norgales & de Guilan le Penſif; ils apprirent en même temps que Liſvard, furieux de cette défaite, avoit pris la réſolution d'aller lui-même attaquer cette iſle à la tête d'une nouvelle armée : ils furent vivement affligés de cette nouvelle, prévoyant bien que l'honneur & la foi du ſerment alloient bientôt les forcer à ſe trouver les

armes à la main contre leurs proches parens & leurs meilleurs amis. Les Chevaliers de ce tems ne connoiſſoient point cette politique adroite qui ſait interpréter & pallier d'anciens engagemens; ils gémirent dans leur cœur, mais l'honneur & la foi jurée les déterminèrent à n'ecouter que ce que l'un & l'autre leur preſcrivoient.

Les deux Princes continuoient leur route pour joindre le Roi Liſvard, lorſqu'ils rencontrèrent douze Chevaliers richement armés & douze Demoiſelles: au milieu de cette troupe brillante, ils apperçurent un jeune Damoiſel d'une figure charmante, & dont la taille & le maintien annonçoient qu'il étoit en état de porter les armes & de s'en ſervir avec gloire. Ces Demoiſelles, ne doutant pas que Cildadan & Galaor ne fuſſent des Chevaliers de la Cour de la grande Bretagne, les abordèrent & leur dirent qu'elles étoient étrangères, & que chargées d'une commiſſion pour le Roi Liſvard, qu'elles ſavoient être avec une troupe de Dames, goûtant le plaiſir de la chaſſe dans cette même forêt, elles les prioient de les préſenter à ce Prince. Galaor leur répondit avec le ton galant & poli qui lui étoit ſi naturel, que ſon compagnon & lui ſe feroient un honneur de les accompagner; & Galaor, frappé de l'air noble

& agréable du Damoiſel, leur demanda quelle étoit ſa naiſſance? Seigneur, lui dit celle qui paroiſſoit donner des ordres à cette troupe, ce n'eſt point à nous à vous en inſtruire; tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que le Damoiſel, du côté de père & de mère, eſt de race royale; & nous vous ſupplions de nous aider à preſſer le Roi de lui donner l'ordre de Chevalerie, même avant de recevoir une lettre que je dois lui remettre, & qui, j'eſpère, lui procurera la ſatisfaction la plus douce. Galaor & Cildadan le lui promirent: la Demoiſelle auſſitôt fit faire halte à ſa troupe & ſuivit les deux Princes, auxquels le ſon des cors & le bruit des chiens annonçoient que la chaſſe étoit proche.

Liſvard, appercevant de loin deux Chevaliers, s'imagina que peut-être ils demanderoient la joûte, & dit à l'ancien Chevalier Grumedan d'aller les reconnoître, & de ſavoir ce qu'ils deſiroient de lui. Galaor, reconnoiſſant Grumedan, vint à ſa rencontre, & lui dit: Sire Chevalier, venez-vous pour me provoquer au combat? C'eſt ſelon, répondit Grumedan d'un ton ferme; mais juſqu'ici je n'ai d'autre deſſein que de ſavoir qui vous êtes. Ma foi, répondit Galaor, je ſuis l'homme le plus content de pouvoir embraſſer ſon ancien & vertueux ami. A ces mots, levant la viſière de ſon caſque, il

embraſſa Grumedan qui fut tranſporté de joie de le revoir; il le préſenta à Cildadan comme celui qui portoit la bannière royale le jour de la bataille: Sire, dit le vieux Chevalier, il me ſouviendra toujours de la peine que j'eus à la garder, lorſque vous la fendîtes en deux entre mes bras. Parbleu, ſeigneur Grumedan, mon corps porte encore les marques de la façon dont vous la sûtes défendre. A ces mots, il lui tendit les bras comme à ſon égal; la valeur & la renommée établiſſant alors cette noble égalité du ſimple Chevalier au Souverain, lorſque tous les deux avoient les armes à la main.

Tous les trois conduiſirent la Demoiſelle à Liſvard, qui fut auſſi ſurpris qu'enchanté de revoir Galaor, & que le Roi Cildadan fût avec lui; il prévint le Roi d'Irlande en lui tendant la main: Sire, dit-il, oublions nos anciens démêlés; je vous tiens quitte des engagemens que nous avions pris réciproquement avant notre combat, & c'eſt à votre amitié ſeule que je veux devoir les ſervices que je vous demande. Cildadan fut très-ſenſible au noble procédé de Liſvard; il y répondit avec autant d'affection que de politeſſe.

Les Princeſſes Oriane & Mabille étoient venues la veille, de Mirefleur, pour voir Liſvard

avant ſon départ ; s'étant jointes à ce Prince, elles eurent la joie la plus vive de revoir Galaor, & les Dames de leur ſuite ſe diſoient tout bas : Le voilà ! le voilà ! Galaor, les regardant toutes avec plaiſir, ſe diſoit en lui-même : La plus adroite & la plus tendre peut être sûre d'être bien aimée, & je ſerois bien fâché de manquer au reſte de cette troupe charmante en faiſant un choix.

La Demoiſelle ayant fait ſon meſſage, Liſvard qui s'étoit fait une loi de n'accorder l'honneur d'armer aucun Chevalier de ſa main, à moins qu'il ne fût de la plus haute naiſſance, héſitoit à répondre, lorſque Galaor l'aſſura que le Damoiſel étoit de race royale : le portrait qu'il en fit intéreſſa toutes les Dames de la Cour à preſſer Liſvard de le faire venir à ſes genoux pour lui donner l'accolée : ce Prince l'ayant promis, la Demoiſelle fut promptement chercher le Damoiſel ; il arriva ſuivi des douze Chevaliers ; & après avoir ſalué les Dames d'un air reſpectueux & galant, après avoir excité leur admiration & celle de la Cour, il fut ſe mettre à genoux devant Liſvard qui, ſuivant les cérémonies uſitées, lui demanda s'il vouloit être reçu Chevalier ? Oui, Sire, répondit le Damoiſel, je le deſire, & de conſacrer à jamais mon bras à votre ſervice.

Liſvard, après l'avoir armé Chevalier, lui dit de choiſir parmi les Dames celle qu'il deſiroit qui lui ceignît l'épée : la belle Oriane rougit de la préférence que le nouveau Chevalier lui donna, & fut ſurpriſe elle-même du ſentiment qui l'agita lorſqu'elle s'acquitta de cette fonction.

La Demoiſelle, voyant la cérémonie achevée, s'approcha de Liſvard, & lui dit tout bas : Sire, je retourne ſur le champ rendre compte de ma commiſſion à celle qui m'envoie : liſez cette lettre après mon départ ; vous connoîtrez tous les droits que vous avez ſur ce nouveau Chevalier, que ma maîtreſſe vous prie de garder à votre ſervice avec les douze Chevaliers qui l'accompagnent. A ces mots, elle ſe retira avec les onze autres Demoiſelles ; & Liſvard priant Galaor & Cildadan de conduire les Princeſſes & les Dames aux tentes prochaines, il reſta quelques momens ſeul pour ouvrir cette lettre qui déja lui cauſoit une ſecrette émotion.

LETTRE de l'Infante Célinde au Roi Liſvard.

» Très-puiſſant & excellent Prince, non, je
» ne peux croire que vous ayiez entiérement
» oublié celle qui conſerve toujours le plus
» tendre ſouvenir du tems que vous paſsâtes

» auprès d'elle. Hélas ! Seigneur, je me rap-
» pelle ſans ceſſe ce jour ſi cher & ſi fatal, où
» je vous vis apporter à mes pieds la tête de
» l'horrible & cruel Antiphron. Orpheline, ſans
» appui, déſeſpérée, mes Etats & ma main
» alloient devenir la proie de ce barbare, ſans
» votre bras victorieux. Que pouvois-je offrir
» pour prix d'un pareil bienfait au jeune &
» charmant Liſvard, prêt à monter ſur le trône
» de la grande Bretagne, & déja l'époux de
» Brisène ? Me connoiſſant encore à peine, je
» crus trop facilement que le charme qui m'at-
» tachoit à vous, n'étoit que le ſentiment de
» la reconnoiſſance : une légère bleſſure qui
» vous empêchoit de porter vos armes, vous
» arrêta quelques jours dans mon palais. Ah !
» Seigneur, puis-je ſans rougir vous rappeller
» ce ſoir où, ſi jeunes encore tous les deux,
» nous étions dans un boſquet de roſiers, &
» que, les dépouillant de leurs fleurs, nous
» nous les jettions avec rapidité en voulant
» imiter votre combat contre Antiphron ? Votre
» front d'ivoire & vos yeux avoient été frap-
» pés par la roſe que je vous avois lancée ; je
» voulus éviter la vôtre..... je tombai.....
» hélas ! hélas !.... vous ne me relevâtes
» point.... Oui, Seigneur, Norandel eſt votre
» fils.... Oui, je l'ai tendrement élevé pour le

» rendre digne de vous.... Sachez, Seigneur,
» que je ne l'ai jamais oublié ce jour le plus
» heureux de ma vie, que je n'ai voulu mettre
» aucun Prince en droit de me le reprocher,
» & que la tendre mère du fils de Liſvard eſt
» & ſera toujours l'Infante Célinde, Reine
» d'Hégide. «

Liſvard fut très-touché de la lettre de Célinde; l'ame la plus dure l'eût été pour une Princeſſe dont la conduite étoit ſi noble, qui s'étoit ſi bien ſacrifiée à ſon amour pour Liſvard, à l'éducation de ſon fils, & qui n'exigeoit de ce Prince que de reconnoître le gage d'un amour auſſi malheureux. Ce prince cependant, craignant l'effet que cette aventure pouvoit faire ſur l'eſprit de Brisène, prit le parti d'attendre que Norandel ſe fût diſtingué par quelque action éclatante pour le reconnoître publiquement : ce fut au ſeul Galaor qu'il ouvrit ſon cœur, en lui donnant à lire la lettre de Célinde. Galaor fut enchanté d'apprendre cette aventure qui lui rappelloit une partie des ſiennes; mais bientôt ſon attachement pour Oriane, & tout ce que ſon frère le jeune Norandel promettoit, le portèrent à requérir un don à Liſvard. Que pourrois-je refuſer à mon Chevalier, lui dit ce Prince? Eh bien! Sire, lui répondit Galaor,

vous venez de m'accorder de me donner le jeune Norandel pour mon compagnon pendant la première année qu'il portera les armes. Ah ! Seigneur, s'écria le nouveau Chevalier qui s'approchant alors entendit ces derniers mots, puiſſé-je mériter de l'être toute ma vie ! Liſvard permit à Galaor de mettre Oriane dans ſa confidence : cette Princeſſe fut charmée d'avoir un frère aimable, pour lequel la ſympathie s'étoit déja fait ſentir dans ſon cœur ; elle remercia tendrement Galaor du ſoin qu'il vouloit prendre de le former aux armes, elle joignit à ſes remercimens des louanges bien méritées ; mais les ayant portées juſqu'à comparer Galaor au Héros dont elle aimoit à répéter le nom, Galaor n'oſa ni ne voulut admettre de parité entre Amadis & lui. Ce fut une occaſion de s'étendre ſur les vertus, les actes & les perfections de ce frère ſi tendrement aimé. Qu'il eſt doux d'entendre louer ce qu'on aime ! & que la ſenſible Oriane ſe ſut bon gré d'avoir mis Galaor à même de lui parler d'Amadis, comme s'il avoit lu dans ſon cœur !

Tout étant prêt pour l'expédition que le Roi de la grande Bretagne vouloit faire ſur l'iſle de Montgaſe, dès le lendemain du jour de la réception de Norandel, ce Prince fut coucher en rade, & donna l'ordre d'appareiller au lever

du ſoleil. Ce départ vint bien à propos pour Oriane; elle ne pouvoit plus cacher ſon état; & dès que le Roi ſon père fut parti, les deux Princeſſes & la Demoiſelle de Danemarck retournèrent promptement à Mirefleur. Un gros tems & les vents contraires rendirent le trajet de la flotte de Liſvard difficile: ce Prince n'arriva que le huitième jour à l'iſle de Montgaſe, & fut très-affligé d'apprendre en arrivant que le Roi Arban de Norgales avoit été forcé de ſe retirer & de ſe retrancher ſur une montagne, après avoir perdu la moitié de ſon armée, & que Gaſquilan, Roi de Sueſſe, avoit été bleſſé très-dangereuſement par Floreſtan: il deſcendit ſans eſſuyer de réſiſtance, & jura de ne point partir de cette iſle ſans avoir tiré raiſon des Chevaliers de l'Iſle ferme, qui s'en étoient emparés pour la remettre à Madaſime.

Liſvard voulut les attirer au combat, mais la ſupériorité de ſes forces déterminant Galvanes & Floreſtan à ſe tenir ſur la défenſive juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu des ſecours que le Prince Agrayes étoit allé chercher, cette guerre devint plus longue que Liſvard ne l'avoit cru: il fut obligé de former un ſiége en règle. Dans ce tems-là les préparatifs en étoient toujours fort longs, par le tems qu'il falloit employer à la conſtruction des machines néceſſaires; & les approches

approches de la place furent très-difficiles, par les fréquentes sorties que faisoient les Chevaliers de l'Isle ferme, qui souvent réussissoient à ruiner les travaux des assiégeans.

Rien ne fut plus heureux pour Oriane que cet événement; la longueur de cette expédition lui donna le tems & la tranquillité dont elle avoit besoin; & les douleurs l'ayant prise trois semaines après le départ de Lisvard, elle eut le courage d'étouffer ses cris, & mit au monde un fils que la Demoiselle de Danemarck reçut, & dont elle prit soin pendant que Mabille s'occupoit de la mère. La Demoiselle fut très-surprise en voulant couvrir cet enfant des langes qu'elle avoit préparés, de voir plusieurs caractères qui paroissoient écrits sur son sein; les uns étoient d'un rouge éclatant, les autres étoient blancs; mais les uns & les autres lui furent également inconnus.

Oriane sentit d'abord bien vivement la joie d'avoir un fils, & d'être délivrée; mais bientôt la terreur que lui causoit la destinée d'un enfant si cher, & la cruelle nécessité de s'en séparer, pensa lui coûter la vie : l'Abbesse avoit été inflexible à tout ce que la Demoiselle de Danemarck avoit pu lui dire. La pitié réside rarement dans les Monastères; & l'Abbesse, s'excusant sur sa règle, n'avoit jamais voulu con-

ſentir que Mabille exposât ſon prétendu fils à la porte du Couvent : cette Demoiſelle fut obligée de lui tout cacher, & de prendre d'autres meſures ; elle n'en trouva point de meilleures que celle d'avertir ſon frère, le fidèle Durin, de ſe trouver avec deux chevaux ſous les murs du Couvent, d'attendre un ſignal après lequel il recevroit l'enfant qu'elle deſcendroit par la fenêtre dans une corbeille ; & dès que Durin l'auroit reçu, la Demoiſelle devoit deſcendre, le joindre, & monter à cheval avec lui, pour aller porter l'enfant en nourrice dans un lieu sûr. Pendant le tems néceſſaire pour tout préparer, Oriane tenoit ſon fils entre ſes bras, & le baignoit de ſes larmes : Hélas ! diſoit-elle, chère petite créature, puiſſes-tu devenir auſſi vertueux, auſſi renommé que ton père ! Mais qui pourra t'inſpirer des ſentimens propres à t'élever aux grandes actions ? Quelle ſera la nourrice qui te donnera ſon ſein ? En diſant ces mots, elle lui préſentoit le ſien : Hélas ! continuoit-elle, on te croira fils d'une ſimple Demoiſelle ; tu ne recevras ni les leçons, ni l'exemple du héros dont tu tiens le jour.

Durin ayant fait le ſignal convenu, le moment d'après, Mabille & la Demoiſelle de Danemarck furent obligées d'arracher l'enfant, des bras d'Oriane gémiſſante & déſeſpérée : elles le mirent

dans une corbeille, & prenant toutes les précautions néceſſaires, elles le deſcendirent doucement dans les bras de Durin. La Demoiſelle de Danemarck ne perdit pas un moment pour rejoindre ſon frère, & baiſant la main tremblante d'Oriane : Madame, lui dit-elle, ſoyez tranquille ; votre fils porte ſur ſon ſein des ſignes qui le feront toujours reconnoître, & je vous réponds de ne le pas quitter que je ne l'aie placé dans de bonnes mains. Alors, ſe dérobant aux plaintes d'Oriane dont les cris étouffés lui recommandoient ſon fils, la Demoiſelle deſcend, joint ſon frère, monte à cheval avec lui ; & tous les deux, crainte d'être découverts, s'éloignent promptement avec l'enfant, & s'enfoncent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, & s'éloignèrent aſſez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvoient alors les rencontrer : ils arrivèrent, à la première clarté du jour, au bord d'une fontaine qui tomboit en caſcades d'un rocher, & qui couloit & s'enfonçoit dans une vallée profonde, couverte de gros buiſſons & de roches où le ſoleil n'avoit jamais pénétré : ils apperçurent à l'entrée de cette vallée un petit hermitage, & ſe rappellèrent que depuis long-tems cette retraite ſauvage étoit habitée par un ſaint hermite, nommé Naſcian, homme

agréable à l'Être ſuprême, & qui, tel que ſaint Paul hermite, en recevoit ſouvent les alimens néceſſaires à ſes beſoins. Il ſembloit que le pouvoir ſuprême ſe fût étendu pour lui juſques ſur le naturel farouche des bêtes féroces de cette forêt, dont les repaires ſe trouvoient en grand nombre dans la vallée : les lions & les ours avoient l'air de reſpecter le ſaint vieillard. Une lionne entre autres, dont le repaire étoit celui de tous le plus près de ſon hermitage, s'étoit ſi bien accoutumée à le voir, & à recevoir du pain & des careſſes de ſa main, qu'elle le laiſſoit entrer librement dans l'antre qui lui ſervoit de retraite, & ſouvent l'amuſement du bon-homme Naſcian étoit d'aller voir jouer ſes petits lionceaux ; il ſembloit même que cette lionne aimât à les confier à ſa garde ; & très-ſouvent, lorſqu'elle voyoit Naſcian s'amuſer avec ſes lionceaux, elle prenoit ce tems pour ſortir de ſon antre, & chercher quelque nouvelle proie.

Cette lionne, ce même matin, s'étant approchée de la fontaine au bord de laquelle Durin & ſa ſœur s'étoient arrêtés, fit des rugiſſemens affreux en voyant des inconnus & des chevaux ſi près de ſa caverne ; celui de la Demoiſelle de Danemarck en fut ſi fort épouvanté, qu'il s'enfuit & l'emporta dans la vallée au-

travers des roches & des halliers. La Demoiſelle effrayée & ne pouvant le retenir, jettoit des cris lamentables en appellant ſon frère à ſon ſecours. Pendant que Durin, qui venoit de deſcendre de cheval au bord de l'eau pour ſe rafraîchir, & mettre quelques gouttes d'eau dans la bouche de l'enfant qui crioit dans ſes bras, ce cheval avoit rompu ſa bride, & s'étoit enfui comme celui de la Demoiſelle.

Durin entendant redoubler les cris de ſa ſœur, & ſe trouvant à pied, poſa doucement l'enfant ſur le gazon, pour voler plus promptement à ſon ſecours : il trouva ſa ſœur tombée dans un buiſſon épineux, dont il eut peine à la retirer ; & voyant à peu de diſtance le cheval embarraſſé dans un autre buiſſon, il le joignit, le dégagea, & le ramenant à ſa ſœur, tous les deux revinrent promptement à la fontaine où Durin avoit laiſſé l'enfant.

Quel fut leur déſeſpoir lorſqu'ils ne le retrouvèrent plus ſur le gazon, & que Durin apperçut à deux pas ſur un peu de ſable les traces fraîches de la lionne ! Ils ne purent douter alors qu'elle n'eût emporté ce cher & malheureux enfant.

En effet, la lionne l'ayant trouvé ſur le bord de la fontaine, l'avoit pris dans ſa gueule ; &, contente de cette proie, elle étoit retournée

promptement à ſon repaire pour ſervir de pâture à ſes lionceaux.

Heureuſement Naſcian, après avoir dit la meſſe, étoit venu prendre ſon amuſement ordinaire, en voyant jouer ces petits animaux auxquels il partageoit alors une partie d'un faon de chevreuil, que ſon neveu venoit de trouver étranglé dans les filets qu'il avoit tendus la veille. Naſcian fut bien étonné de voir arriver la lionne tenant dans ſa gueule un enfant couvert de riches langes. Plein de foi dans l'Etre ſuprême, Naſcian n'héſite pas à prendre l'enfant dans la gueule de la lionne qui ne l'avoit nullement bleſſé. Qui t'a donné du pouvoir, dit-il avec véhémence, ſur cette créature que le Dieu vivant fit à ſon image? Je te conjure en ſon nom, ajouta-t-il en levant les yeux au Ciel, je t'ordonne de ſa part, non-ſeulement de l'épargner, mais de lui faire partager le lait que tu donnes à tes petits. La lionne ayant l'air de l'entendre, vint baiſſer la tête à ſes pieds, & de-là s'étendit doucement près de ſes petits; le ſaint homme alors, voyant les lèvres de l'enfant deſſéchées, & plein de confiance dans le pouvoir céleſte, porta l'enfant entre les cuiſſes de la lionne, & mettant une de ſes mamelles dans la petite bouche de l'enfant, il ſe jetta ſur le champ à genoux, les yeux baignés de larmes,

Qui te donne du pouvoir sur cette creature que le Dieu vivant fit à son image ?

Mau.e r. fec. Lalau. Sc.

pour remercier l'Eternel d'avoir écouté ſa voix : bientôt il apperçut la lionne lécher doucement l'enfant, & lui préſenter en ſe tournant une ſeconde mamelle lorſqu'il eut vidé la première.

Naſcian eût été très-embarraſſé de prendre ſoin de cet enfant qu'il ne perdit pas de vue pendant les premières vingt-quatre heures ; mais ayant envoyé promptement ſon neveu chercher ſa mère qui demeuroit dans le village voiſin, cette femme, ſœur de Naſcian, arriva le lendemain matin avec une brebis pleine de lait, qui avoit agnelé la veille. Le premier ſoin de la ſœur de Naſcian fut de démailloter l'enfant ; & le frère & la ſœur furent bien ſurpris en voyant les caractères tracés ſur ſon ſein. Naſcian lut ſans peine les caractères latins qui traçoient le nom d'Eſplandian ; mais il ne put rien connoître dans les autres, qu'il jugea devoir être écrits en langue Ruſtique.

Naſcian & ſa ſœur ayant pris l'enfant pour le porter à l'Hermitage, la lionne eut l'air de ne le voir enlever de ſon antre qu'avec regret ; elle les ſuivit, comme un chien apprivoiſé, juſques dans la cabane de l'Hermite, & depuis ce jour elle venoit tous les matins voir l'enfant qui crioit ſouvent pour qu'on la lui laissât téter, & qui, paſſant ſes petites mains dans ſa crinière épaiſſe, la careſſoit à ſa façon.

Le premier ſoin de l'Hermite avoit été de baptiſer l'enfant, auquel il avoit cru devoir donner le nom d'Eſplandian, écrit en lettres latines ſur ſon ſein. Quelques jours après, le mari de ſa ſœur étant revenu d'un long voyage, l'Hermite Naſcian crut que l'enfant trouveroit mieux tous les ſecours convenables à ſon âge dans la petite ville que ſa ſœur habitoit, que dans ſon pauvre Hermitage; il lui confia cet enfant pour l'élever, en le lui recommandant comme un dépôt que la Providence avoit remis entre ſes mains, & qui devoit en être aimé, puiſqu'elle l'avoit voulu tirer d'un auſſi grand péril.

La ſœur de Naſcian & ſon mari ſe rendirent dignes par leurs ſoins de la confiance de l'Hermite; & bientôt le petit Eſplandian qui ſurpaſſoit les autres enfans de ſon âge par la taille, la force & la beauté, leur devint auſſi cher, que s'il eût été l'un de leurs enfans.

On jugera ſans peine quel étoit le déſeſpoir de la Demoiſelle de Danemarck & de Durin, qui ne doutèrent point que l'enfant n'eût été dévoré par cette bête cruelle : la Demoiſelle ſe fût peut-être arraché la vie, ſi Durin n'eût fait renaître quelque légère eſpérance en ſon cœur, en lui citant l'hiſtoire de pluſieurs enfans enlevés comme celui-ci par des bêtes féroces, & que la

Providence avoit miraculeuſement conſervés. Ils réſolurent d'être quelques jours ſans retourner près d'Oriane, de ne lui rien dire qui pût l'alarmer ſur le ſort de ſon fils, & de ne confier les détails de cette cruelle aventure qu'à la Princeſſe Mabille dont ils connoiſſoient l'eſprit & la prudence.

Pendant ce tems le Roi Liſvard ayant reçu de nouveaux renforts, avoit ſerré d'aſſez près la ville de Montgaſe pour empêcher les aſſiégés de faire entrer des vivres. Galvanes, Floreſtan, craignant que la diſette ne ſe fît bientôt ſentir, honteux même de ſe tenir renfermés dans cette place, en préſence d'un ennemi qui venoit ſouvent les braver juſqu'aux dernières barrières, prirent le parti de faire une ſortie générale, & de livrer bataille au Roi Liſvard, quoique le ſecours qu'Agrayes avoit été chercher ne fût point encore arrivé.

Cette ſortie ne fut point heureuſe; & malgré la valeur & les efforts de Galvanes, de Floreſtan, de Quedragant & d'Angriotes, la multitude des ennemis leur fit bientôt perdre l'avantage qu'ils avoient eu dans la première charge, pendant laquelle Floreſtan s'étoit vu maître de la vie de Liſvard qu'il avoit déja terraſſé ſous lui; mais, reconnoiſſant ce Prince au moment où ſon bras étoit prêt à le frapper,

il ne put ſe réſoudre à donner la mort au père d'Oriane ; &, voyant ſon frère Galaor & Norandel accourir au ſecours de ce Prince, il porta ſes armes d'un autre côté, & laiſſa relever Liſvard que ces deux Chevaliers couvroient de leurs boucliers pendant qu'il remontoit à cheval.

Le Roi Arban de Norgales étoit deſcendu de la montagne, où juſqu'alors il avoit campé; ce Prince chargea avec impétuoſité la petite armée des Chevaliers de l'Iſle ferme, déja fatiguée par un combat inégal, & ne pouvant qu'à peine porter encore leurs armes : tout ce que Galvanes, Angriotes & Sarquilles purent faire, fut de gagner la même montagne qu'Arban avoit occupée ; & Floreſtan & Quedragant couverts de bleſſures & démontés reſtèrent à demi morts ſur le champ de bataille, & furent faits priſonniers.

Galaor qui pendant le combat les avoit reconnus à leurs armes, & qui n'avoit pu ſe réſoudre à les combattre, vola promptement à leur ſecours, & les fit porter ſous ſes tentes, où bientôt les Chirurgiens ayant arrêté leur ſang, raſſurèrent Galaor ſur leurs jours.

La ſuite de cette victoire fut la reddition de la forte ville de Montgaſe, dont un Héraut partit pour aller demander à Liſvard de capituler, de la part de la belle Madaſime. Liſvard

étoit né fier & colère, mais généreux; content de voir ſes ennemis vaincus, & l'iſle de Montgaſe en ſa puiſſance, il accorda la capitulation la plus honorable; & méme, à la prière de Galaor, la liberté de Floreſtan & de Quedragant fut compriſe dans les articles, ſous la condition de ne pouvoir combattre pendant un an contre lui.

Liſvard s'étant approché le lendemain de la Cité de Montgaſe, trouva hors de la principale porte la belle Madaſime en long habit de deuil, qui vint lui préſenter les clefs. Madame, lui dit ce Prince, il vous eût été plus facile d'obtenir de ma généroſité, ce que vous & Galvanes avez cru qu'il vous ſeroit facile de me ravir par les armes; j'oublie tout en ce moment, & je vous rends vos Etats. Si le Prince d'Ecoſſe vous eſt cher, vous êtes la maîtreſſe de les partager avec lui, & j'eſpère que tous deux, en me rendant hommage des Etats que je vous remets, vous ne me refuſerez pas votre attachement. Madaſime, pénétrée de reconnoiſſance, voulut ſe jetter à ſes genoux; Liſvard l'embraſſa; &, la plaçant à ſa droite, il marcha vers le palais, où faiſant aſſembler les principaux de cette iſle, il leur fit prêter ſerment à Madaſime en ſa préſence. Pendant ce tems, Galaor avoit envoyé porter cette nouvelle à

Galvanes qui vint avec tranſport remercier Liſvard, & prêter hommage dans ſes mains. Dès le lendemain l'Evêque de Montgaſe l'unit avec Madaſime, en préſence du Roi de la grande Bretagne. Galaor fut témoin de cette cérémonie; & quoiqu'il eût la diſcrétion de ne pas attacher ſes yeux ſur ceux de Madaſime, lorſqu'après la cérémonie il fut lui faire ſon compliment, & lui baiſer la main, Madaſime ne put s'empêcher de rougir & de ſoupirer en ſecret en ſe rappellant l'aventure du château, de laquelle nous avons parlé dans le premier Livre, & penſant à la différence qu'elle trouvoit entre le jeune Galaor, & Galvanes depuis près de trente ans armé Chevalier.

Liſvard remonta le lendemain ſur ſes vaiſſeaux pour retourner dans la grande Bretagne, & calmer par ſa préſence quelques ſéditions, que la race toujours perfide de l'enchanteur Arcalaüs avoit excitées pendant l'abſence de près de quatre mois qu'il avoit employés à la guerre qu'il venoit de terminer. Galaor, Norandel & Gaſquilan guéri de ſes bleſſures, s'embarquèrent avec lui; & les Chevaliers de l'iſle ferme, après avoir laiſſé Galvanes paiſible poſſeſſeur de Madaſime & de l'iſle de Montgaſe, partirent pour l'iſle ferme, dès que Floreſtan & Quedragant purent ſoutenir la mer.

Le Prince Ecoſſois, Galvanes, reçut de nouvelles marques de la généroſité de Liſvard, dès que ce Prince fut de retour à Londres : peut-être Galaor ſe dit-il à lui-même qu'il devoit quelques petits dédomagemens à cet oncle de ſon couſin & fidèle ami le Prince Agrayes; il ſe ſervit du crédit qu'il avoit ſur Liſvard, pour faire joindre pluſieurs fiefs conſidérables à l'iſle de Montgaſe, & Galvanes âgé déja de cinquante ans, ſans en avoir poſſédé aucun juſqu'alors, ſe trouva tout-à-coup très-riche & très-heureux avec Madaſime, ſans ſe douter de toutes les eſpèces d'obligations qu'il avoit à Galaor qui avoit applani toutes les difficultés qui pouvoient s'oppoſer à ſon bonheur. Il fut bientôt à portée de prouver ſa reconnoiſſance au Roi de la grande Bretagne; &, ſachant que ce Prince étoit près d'être attaqué par le Roi Aravigne, & ceux que le perfide Arcalaüs avoit ſu liguer contre ſon Souverain, il quitta ſa nouvelle épouſe pour voler à Londres, avec un nombre ſuffiſant de Chevaliers pour que ſa troupe pût porter une bannière quarrée *.

* Un Seigneur n'étoit Banneret & ne pouvoit porter la bannière quarrée, que lorſqu'il pouvoit entretenir à ſes depens un certain nombre de Chevaliers & d'Ecuyers, avec leur ſuite à la guerre; juſques-là ſon étendard avoit

Galvanes ſe rendit au port de Gracedonie, où Liſvard s'étoit arrêté pendant quelques jours avec la Reine & les Princeſſes Oriane & Mabille, qui s'étoient rendues dans cette ville pour le féliciter de ſa victoire, & de l'uſage généreux qu'il en avoit fait. Liſvard ne ſe diſſimula point à lui-même quelle étoit la puiſſance de la ligue qu'Arcalaüs avoit formée contre lui; &, quoiqu'il fût entouré de Chevaliers qui, ſous ſes yeux, venoient de ſe couvrir de gloire, il ne pouvoit s'empêcher de regretter Amadis & ceux de l'iſle ferme qu'il avoit perdus.

Pendant ce temps, quelque ſenſible que fût Amadis à la tendreſſe que lui marquoient le père & la mère les plus tendres, il étoit plongé ſouvent dans la plus profonde mélancolie; ſon plus grand plaiſir étoit d'aller ſouvent s'aſſeoir ſur la pointe d'un cap du Boulonnois, d'où l'on découvroit les côtes blanches de la grande Bretagne: Ah! c'eſt-là qu'habite mon Oriane, diſoit-il ſouvent les yeux baignés de larmes! c'eſt de-là que ſon injuſte père a banni peut-être pour toujours le plus tendre & le plus fidèle des amans! Son ame étoit tellement abſorbée

---

deux queues ou fanons, & quand il devenoit plus puiſſant, ſon Souverain coupoit lui-même les fanons de ſon étendard, pour le rendre quarré.

un jour dans ces triſtes réflexions, qu'il ne s'apperçut pas d'un dard qui lui friſa la tête; il n'eût peut-être pas évité le ſecond qu'on lui lança, ſans les cris de Gandalin. Amadis, ſe relevant, voulut courir ſur une eſpèce de monſtre couvert de peau d'ours, qu'il vit armé d'un ſecond dard; mais cette étrange figure étant ſautée ſur ſon cheval, s'enfuit au travers des rochers; &, lorſqu'il apprit de Gandalin que c'étoit la cruelle géante Andadoue, il dédaigna de la pourſuivre, & retourna ſe raſſeoir à la même place d'où ſes yeux découvroient l'iſle d'Albion. Il n'y fut pas long-temps ſans voir un eſquif léger qui, venant de cette iſle, vogûoit avec rapidité, & vint aborder dans une petite anſe au pied de ce cap. Amadis fut au-devant de ceux qui deſcendoient, pour les obſerver, & redoubla de viteſſe lorſqu'il crut reconnoître Durin. C'étoit en effet ce fidèle Ecuyer qu'Oriane envoyoit pour lui donner de ſes nouvelles, & lui faire ſavoir qu'il avoit un fils. La lettre d'Oriane pénétra le cœur d'Amadis de la joie la plus vive; mais la prière qu'Oriane lui faiſoit de reſter en Gaule juſqu'à ce qu'il eût de ſes nouvelles, la modéra. Une prière d'Oriane étoit l'ordre le plus ſacré pour cet amant reſpectueux. Dans ce moment même Gandalin rejoignit Amadis avec la tête d'Andadoue, pendue à l'arçon de

ſa ſelle. Gandalin l'avoit pourſuivie, & le cheval d'Amadis ne pouvant courir avec le poids énorme qui le ſurchargeoit, Andadoue étoit tombée, & Gandalin avoit purgé la terre de ce monſtre. Que veux-tu que je faſſe, dit-il, de ce beau préſent? porte-le plutôt à Bruneau, ce Prince n'eſt que trop payé pour en connoître le prix.

Durin ſe garda bien d'apprendre l'aventure ſiniſtre de l'enfant d'Oriane, & dit au Prince de Gaule que la Demoiſelle de Danemarck s'étoit chargée d'en prendre les ſoins les plus attentifs. Amadis le chargea des lettres les plus tendres pour ſa chère Oriane & ſon aimable couſine; il ne put cependant s'empêcher de prier Durin de repréſenter à la ſouveraine maîtreſſe de ſes volontés, que l'ordre qu'il ſuivroit de demeurer ſi long-temps dans l'inaction, pouvoit nuire à ſa renommée, & qu'il la ſupplioit de lui permettre de retourner bientôt chercher de nouvelles occaſions d'acquérir de la gloire. La demande qu'Amadis faiſoit à Durin, fut entendue de Bruneau de Bonnemer. Ce jeune Chevalier dont l'ame étoit élevée & courageuſe, réfléchit à l'inſtant qu'il étoit encore plus qu'Amadis dans le cas de chercher les aventures qui pouvoient augmenter ſa renommée; &, quelque épris qu'il fût de Mélicie, quelque heureux qu'il

fût

fût en paſſant tous ſes jours auprès d'elle, & quoique affligé de ſe ſéparer d'Amadis, il crut que ſon honneur ne lui permettoit pas de demeurer plus long-temps à la Cour de Perion. Amadis aimoit trop Bruneau pour s'oppoſer à ſon deſſein, il regrettoit bien vivement de ne pouvoir l'imiter ; mais les ordres d'Oriane étoient ſi ſacrés pour lui, que rien ne pouvoit les lui faire enfreindre. Il conduiſit lui-même Bruneau chez Périon, pour prendre congé de lui, & le vit avec plaiſir les larmes aux yeux lorſqu'il alloit rendre les mêmes devoirs à ſa ſœur. Belle Mélicie, lui dit Bruneau, en fléchiſſant un genou, je vous dois la vie; je vous l'avois déja conſacrée, & quoiqu'il en coûte à mon cœur, je pars pour travailler à l'illuſtrer; ce n'eſt qu'en marchant ſur les traces de vos frères que je peux eſpérer de me rendre digne de vous. Ah ! belle & chère Mélicie, ſouvenez-vous de Bruneau qui ne reſpire que par vos ſoins & pour vous adorer. Seigneur, répondit Mélicie, en baiſſant ſes beaux yeux obſcurcis déja par ſes larmes, puiſſe le Ciel conſerver vos jours, & puiſſent ceux dont je tiens la naiſſance vous choiſir pour faire le bonheur de ceux de Mélicie !

Amadis reconduiſit ſon ami aux portes de la ville, après avoir joui du plaiſir de le voir em-

braſſer par Périon & Elisène, comme s'il eût été l'un de leurs enfans. Nous ne rapporterons point pluſieurs aventures également étranges & périlleuſes, dans leſquelles Bruneau ſe couvrit de gloire, & ſe montra digne d'un ſort heureux, & de devenir le frère d'Amadis.

Le Prince de Gaule tomba dans la plus profonde mélancolie après le départ de Bruneau; ne point voir Oriane, languir dans un repos dont ſa grande ame étoit humiliée, c'en étoit trop pour ne le pas plonger dans les plus triſtes & les plus ſombres rêveries; heureuſement il en fut bientôt tiré par l'événement le plus embarraſſant pour lui, dans la poſition où ce Prince ſe trouvoit vis-à-vis le Roi de la grande Bretagne.

A peine Liſvard étoit-il de retour en ſes Etats de l'expédition de l'iſle de Montgaſe, qu'il apprit que le Roi Aravigne, accompagné de pluſieurs Souverains & d'Arcalaüs, aſſembloit une armée formidable dans l'iſle Léonile, pour venir l'attaquer. Combien ne regreta-t-il pas alors de s'être privé du ſecours d'Amadis, & de celui des Chevaliers qui l'avoient ſuivi dans l'iſle ferme? Quelques propos qu'il tînt à ce ſujet en préſence d'Oriane, excitèrent bien facilement en elle les mêmes regrets; cependant elle ne ſe crut point en droit de prier

Amadis de ſecourir ſon père; mais elle connoiſſoit le cœur de ſon Amant.... Ah! peut-être, dit-elle en elle-même, ſaiſira-t-il cette occaſion de forcer mon père à lui rendre juſtice. Elle eut donc la délicateſſe de ne lui rien demander; &, ſe concertant avec Mabille, elle écrivit ſeulement qu'elle lui laiſſoit la liberté de quitter la Gaule, & d'aller où ſes intérêts perſonnels & l'honneur l'appelleroient.

Le même jour qu'Amadis reçut cette lettre, & que tranſporté de joie d'avoir la liberté, ce Prince ſe propoſoit de partir pour l'iſle ferme, il ſe promenoit ſur le ſoir avec le Roi Perion, lorſqu'ils virent arriver un Chevalier dont le cheval très-fatigué & dont les armes à moitié briſées témoignoient qu'il avoit livré quelque violent combat. Ce Chevalier, reconnoiſſant Amadis, délaça promptement ſon caſque, accourut & l'embraſſa tendrement; c'étoit Floreſtan. Amadis enchanté de le revoir, le ſerra dans ſes bras un inſtant, & lui dit: Mon frère, quoi! ne connoiſſez-vous pas encore le Roi de Gaule? Floreſtan ne répondit qu'en jettant un cri; & ſe précipitant aux genoux de Perion, qu'il ſerroit avec tendreſſe: Ah! Seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnoître Floreſtan qui ne s'eſt pas encore rendu aſſez digne de vous? Perion étant inſtruit par les deux fils

d'Elisène, des actions & des vertus de Floreſtan: Oui, mon cher fils, lui dit-il, c'eſt avec la joie & la tendreſſe la plus vive que votre père vous reconnoît & vous reçoit dans ſes bras. Perion n'héſita pas même à le préſenter comme ſon fils à la Reine Elisène. Cette Princeſſe, inſtruite de toutes les circonſtances de la naiſſance de Floreſtan, ne pouvoit haïr en lui le fils d'une rivale; elle rendit juſtice au fils de Perion, que la renommée annonçoit comme un héros.

Le lendemain matin les trois Princes s'étant raſſemblés, Amadis leur fit part de la poſition préſente du Roi Liſvard, & du danger où ce Prince étoit d'être accablé par ſes ennemis. Floreſtan n'écoutant alors que ſon reſſentiment, ſon premier mouvement fut de leur propoſer de ſe joindre aux ennemis de Liſvard pour le punir de ſon injuſtice. Amadis ne répondit rien, & voulut ſavoir ce que Perion penſoit avant de ſe déclarer. La généroſité de Perion ne lui permit pas de ſuivre l'avis de Floreſtan; le ſien fut de s'en tenir à reſter neutres, & à voir quel ſeroit l'événement de cette guerre. Le grand cœur d'Amadis eût ſouffert preſque également en ſuivant l'un ou l'autre avis; il leur repréſenta vivement à quel point Liſvard avoit illuſtré ſon règne & ſa vie, & par ſes grandes actions, &

par les graces qu'il avoit répandues ſur les Chevaliers dignes d'eſtime, avant qu'il eût eu la foibleſſe d'écouter de lâches flatteurs & des traîtres. Nous ne pouvons, leur dit-il, nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner, qu'en allant à ſon ſecours, & j'en demande la permiſſion au Roi mon père; mais, pour que ce Prince n'en puiſſe tirer aucun avantage ſur nous, & qu'il ne préſume pas que nous cherchions un moyen de nous raccommoder avec lui, je ſaurai me déguiſer de façon à n'en être pas connu; & quand même je lui ſauverois la vie, & contribuerois à lui faire remporter la victoire, il ne ſaura jamais que celui qui ſortit mécontent de ſa Cour, ait employé ſon bras à ſon ſervice. Floreſtan étoit d'un ſang trop généreux pour ne pas revenir ſur le champ à l'avis de ſon frère: L'offenſe cruelle qu'il oſa vous faire, lui dit-il, me déterminoit ſeule à prendre les armes contre lui: j'admire & j'aime trop mon illuſtre frère pour ne le pas ſuivre, & je jure d'employer mon bras & mon épée pour le ſervice de Liſvard. A ces mots, Perion les ſerra tous les deux dans ſes bras: Mes enfans, leur dit-il, je n'euſſe oſé vous le propoſer; mais vous pénétrez mon cœur de joie & d'admiration, par une réſolution auſſi noble: ne voyons dans Liſvard qu'un grand Roi qu'un

Prince noirci de crimes veut accabler ; c'eſt agir en vrais Chevaliers que de s'oppoſer à l'injuſtice, & ſachez que votre père ne perdra pas cette occaſion d'acquérir une vraie gloire avec vous : partons tous trois enſemble, & partageons les mêmes périls & la même fortune. Les deux Princes, pénétrés de reſpect & de tendreſſe, baisèrent les mains de Perion : Ah ! lui dirent-ils, qui pourroit nous réſiſter, quand nous vous ſuivrons & que nous combattrons ſous vos yeux ? Cette réſolution étant priſe, Perion les conduiſit vers ſon arſenal : Je me ſouviens, dit-il, d'avoir trois bonnes armures ſemblables, allons les voir enſemble & les eſſayer. Ils étoient prêts d'entrer dans cet arſenal, lorſqu'ils furent arrêtés par l'arrivée d'une Demoiſelle richement vêtue ; elle étoit ſuivie par deux Ecuyers qui portoient un grand coffre de bois de cèdre qu'ils déposèrent : Seigneur Amadis, dit elle à ce Chevalier, ma maîtreſſe vous mande par moi, que voici ce qu'il vous faut pour réparer le temps que vous venez de perdre : & vous, Sire, continua-t-elle en s'adreſſant à Perion, voilà de quoi vous aider dans le ſecours que vous vous propoſez de donner au Roi Liſvard. A ces mots, elle ouvrit le grand coffre, d'où les Ecuyers tirèrent trois caſques, trois cottes-d'armes, & trois écus également ornés ; les écus

étoient tous les trois d'argent ſemés de ſerpens d'or; l'un des caſques étoit blanc, ce fut celui qu'elle préſenta de la part de ſa maîtreſſe à Perion; un caſque doré fut le partage d'Amadis; un caſque vert fut celui de Floreſtan.

Perion, très-étonné d'un ſi beau préſent arrivé preſque dans le même moment où ſes deux fils & lui venoient de prendre la réſolution de ſecourir Liſvard, témoigna ſa ſurpriſe à la Demoiſelle qui lui répondit en ſouriant : Ma maîtreſſe eſt bien habile, & vous trouveriez difficilement une auſſi bonne amie. Seigneur Amadis, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle aime à lire dans votre cœur. A ces mots, elle ſe retira ſans qu'il fût poſſible de l'arrêter, & tous les trois ne doutèrent point qu'ils ne duſſent ce beau préſent à la ſage Urgande.

La promptitude avec laquelle les armes leur avoient été portées leur faiſant juger que la bataille ſe donneroit avant peu de jours, ils envoyèrent ſur le champ préparer un vaiſſeau, & le vent s'étant trouvé favorable, ils s'embarquèrent dès la nuit ſuivante; ils firent en moins de huit heures le trajet, & vinrent aborder dans la grande Bretagne, aſſez près du canton où l'armée de Liſvard campoit, à peu de diſtance de celle d'Aravigne, d'Arcalaüs, & des cinq petits Souverains leurs alliés. Amadis envoya

l'un des Ecuyers à la découverte de l'armée ennemie ; il lui rapporta qu'elle étoit beaucoup plus nombreuſe que celle de Liſvard qu'il découvroit du ſommet d'une colline couverte d'un bois, dans lequel les Chevaliers réſolurent de ſe tenir cachés. Un autre Ecuyer fut envoyé de la part de Perion, à Galaor; ce Prince lui fit dire par cet Ecuyer, qu'ils étoient reſtés dans la Gaule, & qu'ils le prioient de leur faire donner de ſes nouvelles & de celles de ſes amis après la bataille. L'Ecuyer s'acquitta bien adroitement de ſa commiſſion. Galaor ne put s'empêcher de verſer quelques larmes, lorſqu'il crut que Perion, Amadis & Floreſtan étoient reſtés en Gaule : Ah! mon ami, dit-il à cet Ecuyer, que mon frère regrettera de n'être pas avec nous dans ce moment ſi déciſif! Tu vois d'ici le haut des donjons de la fortereſſe où la Reine Brisène & les Princeſſes ſe ſont renfermées; l'armée des ennemis, très-ſupérieure en nombre, entoure ce château, & le Roi Liſvard eſt réſolu, quoique plus foible, d'attaquer dès demain ſes ennemis, par la terreur que nous avons tous, que ce château ne puiſſe longtemps réſiſter aux attaques qu'ils commencent à faire.

Le rapport fidèle que l'Ecuyer fit à ſon retour, redoubla l'ardeur de Perion & de ſes

deux fils. Amadis ne pouvoit penſer ſans frémir que ſa chère Oriane couroit quelque riſque ; mais il remercioit l'Etre ſuprême de l'avoir conduit à temps à ſon ſecours. Combattre pour celle qu'il adore, c'eſt le plus beau jour de la vie d'un héros.

Les trois Princes de Gaule, dès la pointe du jour, virent ébranler la petite armée du Roi Liſvard, qui s'avançoit fiérement & en bon ordre pour attaquer Aravigne. Ce Prince averti par ſes troupes légères, s'étoit préparé pour combattre, & s'avançoit de ſon côté en étendant ſes aîles autant que le terrain pouvoit le lui permettre, dans le deſſein d'envelopper celle de la grande Bretagne. La Reine Brisène & les Princeſſes qui voyoient tous ces mouvemens du haut d'un donjon, frémiſſoient ; à tous momens le nom d'Amadis étoit ſur leurs lèvres, & n'en ſortoit jamais qu'avec les plus vifs regrets de n'avoir pas ce Prince pour défenſeur.

Amadis crut devoir propoſer à Perion de reſter cachés dans l'épaiſſeur du bois juſqu'après la première charge, afin de pouvoir porter du ſecours plus utilement où l'événement le rendroit le plus néceſſaire.

Les deux armées s'étant jointes, Briant & Galaor qui commandoient l'avant-garde de Liſvard, chargèrent avec fureur celle d'Aravigne,

& la mirent d'abord en déſordre; mais ils furent arrêtés par le corps de bataille que commandoit Aravigne, accompagné des Rois Targadan, Abſadan & Brutaxar.

Liſvard avoit placé ſes meilleurs Chevaliers à cette avant-garde, & s'avançoit avec des forces bien inégales pour la ſoutenir; ce fut l'inſtant que Perion & ſes deux fils ſaiſirent pour combattre; & ſortant auſſi-tôt du bois où tous les trois s'étoient tenus cachés, ils fondirent la lance en arrêt ſur les trois Rois ennemis qu'ils renversèrent par terre mortellement bleſſés, & tirant leurs redoutables épées, ils portèrent l'épouvante & la mort dans les rangs de l'ennemi. Galaor qui venoit de remettre en ordre l'avant-garde, & le Roi Liſvard & Cildadan arrivant dans le même moment, furent dans l'admiration & la ſurpriſe des exploits ſurnaturels qu'ils voyoient faire aux trois Chevaliers des ſerpens, ne pouvant les déſigner que par les écus pareils qu'ils portoient; & voyant les ennemis plier de toutes parts ſous leurs coups, Galaor eut le plaiſir d'entendre Liſvard s'écrier: Ah! grands Dieux, ou ce ſont trois fantômes, ou ce ſont trois Amadis. Galaor à ſon tour s'écria: Que n'eſt-il ici? mais quels que ſoient ces braves Chevaliers, ſuivons-les, & rendons-leur le ſecours qu'ils nous prêtent. A ces mots,

ils fondirent sur l'ennemi qui ne fit plus qu'une foible résistance. Le lâche Arcalaüs fut un des premiers à donner l'exemple d'une honteuse fuite; Aravigne le suivit de près. La déroute fut générale dans son armée, le massacre fut horrible; & les trois Chevaliers aux serpens, profitant du désordre & de la confusion qui régnoient dans les deux armées, se retirèrent dans l'épaisseur du bois, regagnèrent les bords de la mer, & retrouvant leur vaisseau dans une petite anse où ces Princes l'avoient laissé caché par quelques rochers, ils s'embarquèrent pour retourner en Gaule.

On croira sans peine que le premier soin de Lisvard, après la défaite des ennemis, fut de s'informer des trois Chevaliers aux serpens, & de les demander avec empressement; il ne put en avoir aucunes nouvelles, hors par un Ecuyer qui dit les avoir rencontrés comme ils étoient prêts à s'embarquer: il ajouta qu'ils l'avoient prié d'assurer le Roi de leurs respects, qu'ils le prioient de les excuser, mais qu'ils étoient forcés à repartir à l'instant, & qu'ils lui demandoient seulement de donner la part du butin qu'il auroit pu leur destiner, aux Dames & aux Demoiselles qui s'étoient défendues si bravement dans la fortereſſe que l'armée d'Aravigne avoit entourée. Lisvard & Cildadan ne

purent ſe perſuader, aux coups terribles qu'ils avoient vu porter, qu'Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers inconnus ; mais Galaor perſiſtoit à les en diſſuader, en leur diſant qu'il en avoit reçu la veille une lettre qu'il lui écrivoit du royaume de Gaule. Galaor eût peut-être évité bien de nouveaux malheurs, s'il n'eût pas été trompé lui-même par la lettre d'Amadis ; Liſvard n'eût peut-être point tenu contre un trait ſi touchant de l'attachement & de la généroſité d'un Prince qu'il avoit offenſé ; mais le deſtin en avoit ordonné différemment.

Liſvard reſta dans l'incertitude. Ce Prince dès le même ſoir rejoignit Briſène & les Princeſſes, qui exaltèrent avec lui la valeur & les ſervices des trois Chevaliers aux ſerpens ; il leur fit part de ſes ſoupçons, & tout ce que put dire Galaor ne put perſuader à la tendre Oriane que ſon Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers ; mais la prudence lui fit renfermer ce ſecret dans ſon cœur.

Le Roi de Gaule & ſes trois fils eſpéroient faire un trajet auſſi favorable que lorſqu'ils étoient venus au ſecours de Liſvard ; mais un vent contraire s'étant élevé, il devint bientôt ſi violent, qu'il les rejetta ſur la côte de la grande Bretagne, à quinze lieues de l'anſe d'où ces Princes étoient partis. Ils paſsèrent la nuit à

l'ancre, à l'abri d'un cap, très-tourmentés par le roulis du vaiſſeau. Le lendemain matin, voyant que le même vent continuoit toujours, ils prirent le parti de deſcendre à terre; ils étoient aſſez éloignés de Liſvard pour ne pas craindre d'être reconnus par les Chevaliers de ce Prince, qui devoient alors n'être occupés que de leur victoire; & quelques autres aventures qui leur puſſent arriver, ils auroient plutôt deſiré de les éprouver, qu'ils n'auroient cherché à les éviter.

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordoient le rivage, & arrivèrent dans une belle prairie où bientôt ils apperçurent une jeune & belle perſonne, ſuivie de Demoiſelles & d'Ecuyers, qui chaſſoit à l'oiſeau, & qui tenoit un faucon panaché ſur le poing. Cette Demoiſelle les ayant conſidérés attentivement, parut d'abord ſaiſie de quelque crainte; mais tout d'un coup prenant ſon parti, elle dit quelques mots aux gens de ſa ſuite, & s'avança vers eux avec l'air le plus prévenant. Elle les ſalua d'un air reſpectueux en les abordant, leur fit entendre par ſes ſignes qu'elle étoit muette; & leur montrant un beau château qui dominoit ſur cette prairie, elle leur fit comprendre qu'elle en étoit la maîtreſſe, & qu'elle les prioit de venir s'y repoſer. Les Princes de Gaule, très-fatigués de la nuit orageuſe

qu'ils avoient paſſée ſur leur vaiſſeau, remercièrent par leurs ſignes la Demoiſelle, acceptèrent ſon offre, & la ſuivirent à ſon château.

A peine y furent-ils arrivés, que la Demoiſelle les conduiſit dans une chambre magnifiquement meublée, & parut vouloir aider elle-même à les déſarmer ; dès qu'ils le furent, on apporta tous les préparatifs d'un feſtin, & la table fut bientôt couverte des mets les plus délicieux. Quatre jeunes Demoiſelles, accompagnées de quatre joueurs d'inſtrumens, commencèrent le concert le plus agréable, qui fut fort long, très-bon, & même aſſez gai ; car Floreſtan voyant que la Demoiſelle étoit ſourde & muette, & la trouvant d'ailleurs fort jolie, eſſaya de lier une eſpèce de converſation avec elle par ſignes, & ſes ſignes faiſoient ſouvent rire ſes compagnons ; mais la Demoiſelle avoit l'air de ne les jamais entendre, ſoit par modeſtie, ſoit pour les lui faire répéter.

Le repas finit enfin : il étoit déja tard ; & la Demoiſelle leur faiſant entendre qu'ils devoient avoir beſoin de repos, elle ſe retira en leur montrant un très-grand lit richement préparé. Dès que les Princes furent ſeuls, ils viſitèrent la chambre, crainte de quelque ſurpriſe ; ils en fermèrent la porte avec de gros verroux, & voyant leurs armes arrangées en bon état,

ils ſe couchèrent dans le grand lit, & s'endormirent profondément.

Le ſoleil brilloit déja depuis plus de deux heures lorſqu'ils ſe réveillèrent, & ils furent bien ſurpris de n'en point appercevoir la clarté. Floreſtan fut le premier à ſauter du lit pour ouvrir une des fenêtres ou la porte de cet appartement ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'ayant trouvé le mur & l'ayant ſuivi en tournant, il ne ſentit aucune iſſue, & ne trouva nulle tapiſſerie ni meubles dans la chambre, qu'il reconnut enfin pour une priſon ! Ah ! Seigneur, ah ! mon frère, s'écria-t-il, nous ſommes trahis. Perion & Amadis ſe levèrent promptement, parcoururent le triſte lieu qu'ils occupoient, & le reconnurent comme Floreſtan pour une priſon impoſſible à forcer. Bientôt ils entendirent quelques perſonnes au deſſus de la voûte ; on ouvrit une fenêtre fort haute, & un ancien Chevalier y paroiſſant, leur cria : Ah ! c'eſt donc vous, déloyaux Chevaliers aux ſerpens, qui avez ſecouru ce méchant Roi Liſvard contre le puiſſant & magnanime Roi Aravigne ? mais vous le paierez de votre tête. Que le félon d'Amadis n'eſt-il avec vous ! je ne me coucherois pas ſans lui couper le nez & les oreilles avant de lui arracher le cœur. La Demoiſelle, qui la veille avoit ſi bien contrefait la muette, parut alors

un moment, & dit à l'ancien Chevalier : Mon oncle, vous ſaurez bientôt quels ſont les Chevaliers qui ſont en votre puiſſance ; on vient d'arrêter un nain & deux Ecuyers qui demandoient des nouvelles des Chevaliers aux ſerpens, & vous ſaurez les forcer, en leur faiſant ſubir la torture, de vous déclarer le nom de leurs maîtres. A ces mots, l'oncle & la nièce ſe retirèrent pour quelque temps.

L'un & l'autre ſe propoſoient d'aller faire donner la queſtion aux nouveaux priſonniers qu'on leur avoit amenés ; mais, apprenant qu'ils étoient déja dans le fond d'un cachot, ils remirent cet acte barbare au lendemain matin, & furent s'amuſer à tourmenter par des plaiſanteries offenſantes les trois Chevaliers qui ne pouvoient s'en défendre.

Mes amis, leur dit Arcalaüs, je penſe que depuis vingt-quatre heures que vous n'avez mangé, votre appétit doit être ouvert ; à quelle heure voulez vous qu'on vous ſerve ? Puiſque vous offrez ce ſecours ſi néceſſaire, dirent-ils, nous vous prions de ne pas différer ; mais de grace commencez par ſoulager la ſoif horrible qui nous tourmente. J'y cours, leur répondit Arcalaüs ; auſſitôt il leur fit jetter une pièce de vieux lard, toute pénétrée & couverte de ſel : Rafraîchiſſez-vous, leur dit-il, & faites bonne chère

chère en attendant que j'envoie vos têtes au Roi Aravigne. A ces mots, il ferma la fenêtre & les laiſſa plongés dans l'obſcurité.

Amadis & Floreſtan, oubliant leur propre ſituation en ces cruels momens, n'étoient touchés que de celle d'un père qu'ils adoroient; mais Perion, incapable de ſentir la moindre foibleſſe, ne s'occupoit qu'à les conſoler, à leur inſpirer de la conſtance. Ce Prince élevoit ſes yeux au Ciel, & prioit l'Etre ſuprême de les ſecourir; ſes vœux en ce moment étoient écoutés.

Une Demoiſelle que le traître Arcalaüs avoit enlevée dans ſes courſes, & qu'il avoit réduite dans une eſpèce d'eſclavage, n'avoit pu voir ſans pitié l'état cruel où ces trois braves Chevaliers étoient réduits. Etant chargée de porter du pain noir & de l'eau aux deux Ecuyers & au nain d'Amadis qu'on avoit deſcendus dans un cachot, au deſſous de celui dans lequel les trois Princes étoient renfermés, elle joignit quelques proviſions & un flacon de vin au pain noir qu'elle leur portoit.

Ne ſoyez point ſurpris de tout ce qui leur eſt arrivé, dit-elle; la perfide Demoiſelle qui contrefaiſoit la muette pour les trahir, eſt la fille d'Ardan Canille? elle brûle du deſir de venger la mort de ſon père ſur tous les Chevaliers de la Cour de Liſvard, eſpérant d'en trouver

quelqu'un qui ſoit de la race d'Amadis; &, ſachant tout ce que les trois Chevaliers aux ſerpens avoient fait pour Liſvard le jour de la bataille, dès qu'elle les a reconnus dans la plaine, elle a formé le deſſein de les attirer dans ce château, & de les faire tomber dans la puiſſance de ſon méchant oncle Arcalaüs. L'exécution de ſon noir projet étoit facile; le lit de la chambre qu'elle leur a fait préparer poſe ſur une pièce de parquet coupé dans le plancher; le tout enſemble poſe ſur la groſſe vis, dont le fuſt en tournant eſt arrivé dans votre cachot; la pièce de parquet, & le lit deſcendu dans le cachot ſupérieur pendant que les Chevaliers dormoient, s'y ſont poſés & arrêtés: plût au Ciel que nos efforts réunis, puiſſent parvenir à remonter ce peſant écrou! Tenez-vous tranquilles juſqu'à ce que tout repoſe dans ce château; j'ai toutes les clefs de cette priſon, je cours deſcendre par la fenêtre quelques rafraîchiſſemens à vos maîtres; & dès que tout ſera tranquille, je reviendrai vous trouver, & nous eſſayerons de remonter le lit dans la chambre ſupérieure, d'où l'on n'a point enlevé leurs armes.

La Demoiſelle leur tint tout ce qu'elle venoit de leur promettre; elle deſcendit des vivres & du vin aux Chevaliers, mais ſans oſer leur

parler, de peur d'être entendue; & dès qu'elle crut les habitans du château bien endormis, elle vint rejoindre leurs Ecuyers.

Les trois Princes, ſurpris du ſecours inattendu qu'ils recevoient, commencèrent à ne plus déſeſpérer de leur ſort; ils mangèrent & burent avec aſſez de tranquillité, ſe couchèrent; & Perion & Floreſtan s'endormirent de même.

Le ſeul Amadis veilloit: eh! pouvoit-il être un moment ſans s'occuper de ſa chère Oriane? La crainte d'en être ſéparé pour toujours, étoit plus cruelle pour lui que celle de la mort.

Gandalin, nourri du même lait qu'Amadis, étoit preſque d'une force égale à la ſienne; ſon compagnon étoit auſſi très-vigoureux; mais le pauvre petit nain ſe déſeſpéroit de ne leur être preſque d'aucune utilité: cependant le deſir ardent de ſauver leurs maîtres redoublant leur force & leur courage, ils parvinrent avec beaucoup d'efforts à faire tourner l'écrou, & à remonter le lit dans la chambre ſupérieure.

Amadis qui ne dormoit point s'apperçut que le lit s'élevoit en tournant; il réveilla doucement Perion & Floreſtan, il leur fit connoître ce qui leur arrivoit; & bientôt le lit ſe trouvant à la hauteur du plancher de la chambre ſupérieure, un rayon de la lumière de la lune qui pénétroit dans cette chambre leur fit con-

noître qu'ils étoient dans celle où deux jours avant ils avoient été reçus, & leur fit appercevoir leurs armes au même endroit où le soir ils les avoient placées.

Ils ne perdirent pas un instant à sauter du lit fatal & à se couvrir de leurs armes. On n'avoit point pris la précaution de fermer la porte de cette chambre; les trois Princes en liberté, s'élancèrent hors de ce lieu dangereux, & parcoururent rapidement le château en criant: Gaule! Gaule! d'une voix terrible, & faisant tomber leurs coups sur ceux qui furent assez téméraires pour oser leur résister.

Quelques momens après, ils furent joints par la Demoiselle qui les avoit délivrés: Gandalin accourut, & serra son cher Amadis dans ses bras. Ce Prince dédaignant de donner la mort aux vils satellites d'Arcalaüs qui fuyoient de toutes parts, se fit montrer par la Demoiselle l'appartement d'Arcalaüs: il y voloit pour le punir de toutes ses trahisons; mais le lâche enchanteur éveillé par le bruit, & entendant le cri redoutable de Gaule, s'étoit sauvé dans une forte tour, par une échelle qu'il avoit retirée après lui. Pendant ce temps le jour vint à paroître; & ces Princes voyant qu'il étoit impossible de forcer cette tour sans un temps fort long & des machines, prirent le parti de

faire apporter autour beaucoup de matières combuſtibles auxquelles ils mirent le feu, eſpérant faire brûler ou étouffer l'enchanteur dans ſa tour. Le feu ſe communiqua de toutes parts au château ; & les Princes le voyant la proie des flammes, montèrent à cheval avec leurs Ecuyers & leur libératrice, & ſe portèrent ſur une colline d'où l'on pouvoit voir que le château dans peu d'heures ſeroit abſolument détruit.

Arcalaüs l'eût été lui-même ſans le ſecours de Dinarde : cette méchante créature s'étoit cachée dans un ſouterrain, au moment où le cri de Gaule avoit frappé ſes oreilles ; & dès qu'elle ſçut les Chevaliers partis, elle fut au ſecours de ſon oncle. Il étoit temps ; Arcalaüs étoit déja preſque étouffé par la fumée, & ſon viſage & ſes bras étoient rouſſis par l'ardeur du feu : elle réuſſit à lui conſerver la vie. Si le nain Ardan l'eût ſçu, ſon dépit eût été bien grand ; en ce moment même il faiſoit mourir de rire les Princes de Gaule, en criant de toutes ſes forces : Souviens-toi, ſcélérat, du jour où tu me ſuſpendis par une jambe au deſſus de pluſieurs faſcines gaudronnées, dans ton château de Valderin.

La Demoiſelle ſe ſouvenant d'avoir entendu crier Gaule, eût bien deſiré de voir les trois

Chevaliers au grand jour ; mais ayant pris leurs casques au moment où l'aurore commençoit à paroître, elle n'avoit pu démêler leurs traits, & n'osant les prier de lever la visière, elle conjura Gandalin de lui dire si le Prince Amadis étoit l'un des trois. On lui devoit trop de reconnoissance pour se cacher d'elle ; Gandalin n'hésita pas à lui dire que le Chevalier qui portoit un casque doré étoit Amadis, & que le casque blanc couvroit la tête du Roi Perion. La Demoiselle poussa des cris de surprise & de joie, & courut se précipiter aux genoux d'Amadis : Ah ! Seigneur, dit-elle, pardonnez-moi. Ah dieux ! quoi, c'est vous que je revois ! Seigneur, vous voyez en moi cette Dariolette qui fut forcée d'exposer vos jours ; il y alloit de la vie & de l'honneur de la Reine votre mère : hélas ! le peu que je viens de faire pour vous, pourra-t-il m'obtenir mon pardon ? Tandis qu'Amadis la relevoit, le Roi Perion sauta légérement à terre, & se souvenant de tout ce qu'il devoit à la bonne Dariolette, il délaça son casque & l'embrassa tendrement. Dariolette fut très-caressée & très-fêtée par les trois Princes qui se firent un devoir & un plaisir le plus sensible de la faire embarquer avec eux, & de la conduire en Gaule. Perion ne pouvoit se lasser de se rappeller avec elle la première nuit de

ſon mariage avec Elisène ; Amadis lui diſoit qu'elle avoit fait ſon devoir en l'expoſant, & qu'il n'oublieroit jamais qu'il lui devoit deux fois le jour ; il ſentoit un ſecret plaiſir à ramener près d'Elisène l'adroite & prudente Dariolette qui venoit de ſauver la vie de Perion & la ſienne.

Arcalaüs étant un peu revenu de l'état dangereux où la fumée & le feu l'avoient mis, eut de plus le déſeſpoir de voir ſes domeſtiques favoris nageant dans leur ſang, & ſon beau château dévoré par les flammes. Sa nièce fit faire à la hâte une eſpèce de litière qu'on nommoit alors une litière chevalereſſe, pour le tranſporter au Mont-Aldan ; & Dinarde avec une de ſes couſines, auſſi jeune & preſque auſſi méchante qu'elle, ayant aſſemblé cinq Chevaliers d'Arcalaüs qui s'étoient dérobés aux coups des trois Princes, ſe mit en chemin avec ſon oncle. Cette petite troupe avoit à peine fait une lieue, qu'elle apperçut à cent pas deux Chevaliers richement armés qui ſe repoſoient ſur le bord d'une fontaine.

Arcalaüs frappé de la beauté de leurs armes, & l'eſprit de rapine ne pouvant s'éteindre en lui dans l'état même où le lâche ſe trouvoit, il dit à ſes cinq Chevaliers de courir ſur eux, de leur enlever leurs belles armes, &

de leur couper la tête s'ils leur réſiſtoient. Les cinq Chevaliers, accoutumés à de pareils actes, obéirent ; mais l'exécution de l'ordre qu'ils avoient reçu ſe trouva plus difficile qu'ils ne croyoient : ces deux Chevaliers étoient Galaor & ſon compagnon Norandel ; tous les deux voyant la grande Bretagne tranquille, & Liſvard ſans ennemis, avoient prié ce Prince de leur permettre d'aller chercher des aventures ; mais le ſecret motif du départ de Galaor, étoit de chercher & de revoir ſon frère Amadis. Les deux jeunes Princes, ſurpris de l'inſolence du meſſage des cinq Chevaliers, ne leur répondirent qu'en mettant l'épée à la main ; ils ſçurent éviter, étant à pied, l'atteinte de leurs lances, & firent tomber morts les deux premiers qu'ils frappèrent en paſſant. Galaor fendit la tête d'un troiſième, & les deux autres s'enfuirent dans l'épaiſſeur de la forêt. Dinarde, qui vit leur défaite, ſe jetta dans le fond d'une maſure avec ſa couſine, & la litière d'Arcalaüs fut abſolument abandonnée ; Galaor & Norandel y coururent pour ſe venger du lâche qui les avoit fait attaquer.

Arcalaüs fertile en menſonges s'excuſa ſur ce qu'il avoit cru que c'étoit une nouvelle embuſcade que ſes ennemis avoient formée contre lui. Le traître réuſſit à les attendrir en leur montrant

ſes cheveux gris, & l'état affreux où il étoit. Galaor lui demanda ſon nom : Hélas ! dit-il, je ſuis Granfiles, couſin germain du vertueux Chevalier Grumedan ; & quelques alliés d'Arcalaüs ayant détruit mon château, & m'ayant mis dans l'état où vous me voyez, je m'en allois à la Cour de Liſvard où j'eſpérois, par l'entremiſe de mon couſin Grumedan, obtenir la protection & le bras du grand Amadis ou du brave Galaor ſon frère. Les deux jeunes Princes ayant entendu parler de Granfiles comme d'un Chevalier très-digne d'eſtime, non-ſeulement s'appaisèrent, mais même ils offrirent de l'eſcorter. Non, Seigneur, leur dit-il, ce garçon ſeul ſuffit pour me conduire ; à moins d'un quart de lieue d'ici, je retrouverai mon cortége qui m'attend, & je ſuis près d'un château qui m'appartient. Ayant reçu ſes adieux qu'il leur fit de l'air le plus affectueux, ils perdirent bientôt de vue la litière qui, par des routes détournées, s'enfonça dans l'endroit le plus épais de la forêt.

Dans ce même tems, les Ecuyers des deux Princes qui s'étoient trouvés éloignés pour chercher des vivres pendant le combat, arrivèrent avec leurs chevaux qu'ils leur ramenoient. La nuit étoit preſque fermée, & la lune commençoit à briller : Galaor & Norandel ſe conſultoient entre eux ſur le parti qu'ils avoient à

prendre, & n'avoient appris qu'avec humeur de leurs Ecuyers, qu'ils n'avoient trouvé dans les environs aucun endroit habité. Nous avons bien l'air, dit Galaor à ſon compagnon, d'être mal hébergés & de paſſer la nuit ſans ſouper. Pas tant que vous le croyez, leur dit un homme de leur ſuite, reſté en arrière, & qui les vit aſſez triſtes; je viens de trouver à quatre pas un mulet bien chargé de vivres; & même, dit-il en ſouriant à Galaor dont il connoiſſoit les mœurs & la gaieté, je ne vous cacherai pas que peut-être cette nuit pourroit devenir bien agréable, car j'ai entrevu deux très-jolies perſonnes ſe cacher près d'ici dans une maſure où j'imagine qu'elles ne ſeront pas trop fâchées que vous alliez les trouver.

Qu'en dites-vous, mon compagnon, dit promptement Galaor à Norandel? Ma foi, répondit-il, après avoir juré de ne pas vous quitter pendant un an, ce ne ſera pas ſûrement en cette occaſion que je romprai mon ſerment. Tous les deux ſe prirent par la main en riant, & volèrent à la maſure qui leur étoit indiquée. Ils n'eurent pas de peine à trouver Dinarde & ſa couſine qui n'en furent pas trop effrayées; car les jeunes Princes alors n'avoient pas leurs caſques, & leur jeuneſſe & leur beauté étoient bien propres à raſſurer deux jeunes & jolies

Demoiſelles qui, forcées à paſſer une nuit entière au fond d'un bois & dans une vieille maſure, pouvoient bien aiſément avoir peur des eſprits & des loups. L'une & l'autre, bien réſolues de ne ſe point faire connoître, ſe laiſsèrent doucement conduire hors de la maſure par ces deux beaux Chevaliers, & s'abandonnèrent généreuſement à la deſtinée que peut-être dans leur cœur elles commençoient à prévoir.

Galaor s'étoit emparé de la main de Dinarde, & Norandel de celle de ſa couſine; c'eſt ainſi qu'ils ſortirent tous les quatre de la maſure. Galaor, prévoyant que ſes Ecuyers auroient ſoin de leur préparer à ſouper, crut leur devoir laiſſer tout le tems néceſſaire; & loin de ſe rapprocher d'eux, les Chevaliers conduiſirent les deux couſines du côté qui leur étoit oppoſé. Il étoit aſſez difficile de part & d'autre d'entamer la converſation; ils ne s'étoient jamais vus; ils ignoroient s'ils parloient la même langue.... Il en eſt une que tous les êtres ſenſibles ſavent entendre. Dinarde, accoutumée à s'exprimer par ſignes, fut alors plus muette que jamais; mais elle parut pluſieurs fois entendre Galaor & lui répondre: ſa couſine l'imita, quoiqu'elle en fût aſſez éloignée pour ignorer le parti que Dinarde auroit pris; & ces premiers momens leur parurent ſi doux, ils

établirent une telle confiance, que lorſque les deux couſines ſe rapprochèrent pour aller ſouper avec les deux Chevaliers, elles ſe dirent tout bas qu'elles leur avoient trouvé beaucoup de galanterie & d'eſprit. Le ſouper fut très-bon & très-gai; la nuit étoit ſi belle, le tems ſi calme, l'air ſi doux, qu'aucun des quatre ne put penſer à dormir; ils ſe promenèrent preſque toute la nuit dans la forêt; & Norandel, plus curieux que Galaor, eut toujours ſoin de ſe ſéparer à quelque diſtance de lui, pour queſtionner la jeune amie qu'il eſpéroit s'être bien acquiſe. Celle-ci n'avoit pas autant de prudence que Dinarde; elle ne put cacher à Norandel qu'elle étoit nièce d'Arcalaüs, que c'étoit cet enchanteur qu'il avoit trouvé dans la litière ſous le nom de Granfiles, & que ſa couſine étoit Dinarde, fille d'Ardan Canille.

Les deux Chevaliers s'étant rejoints au lever de l'aurore, Norandel lut facilement dans les yeux de Galaor qu'il avoit ſur le cœur de Dinarde les mêmes droits qu'il ſe flattoit d'avoir ſur celui de ſa couſine; croyant alors n'avoir plus rien à ménager, il fit des plaiſanteries très-douces & très-gaies ſur l'aventure qui venoit d'unir quatre perſonnes de leur âge, qui juſqu'alors s'étoient haïes ſans ſe connoître, comme les ennemis les plus irréconciliables.

Galaor ne fut point du tout ému en apprenant que la nouvelle amie qui lui paroiſſoit ſi tendre étoit la nièce d'Arcalaüs ; Dinarde affecta de ſon côté de n'être point ſurpriſe de ſe trouver avec le frère d'Amadis, elle n'en parut que plus empreſſée pour lui, accoutumée dès ſes plus jeunes ans à cacher ſes penſées. Galaor fut bien perſuadé que les deux couſines avoient renoncé pour jamais à l'ancienne haine de leur race, & le jour & la nuit ſuivante ne lui parurent pas trop longs pour s'en aſſurer.

Les proviſions étoient finies, on ne peut point paſſer toute ſa vie dans le fond d'un bois ; deux nuits amènent quelques réflexions prudentes, & le tems devenoit nébuleux. Galaor fut donc le premier à dire aux deux couſines qu'il ſeroit ſage de ſortir de la forêt, & de chercher un aſyle plus agréable. Il me l'eût été toujours avec vous, lui dit tendrement Dinarde ; mais l'orage qui paroît ſe préparer, me fait approuver votre avis : nous pouvons, continua-t-elle, trouver aſſez près d'ici l'aſyle que nous deſirons, & ne nous point ſéparer. A ces mots, les Ecuyers furent appellés ; ils amenèrent les chevaux, & les deux Chevaliers prenant en croupe leurs jeunes amies, Dinarde leur fit prendre une route qui les conduiſit en deux heures au château d'un Chevalier de ſes

proches parens, nommé Ambares. Celui-ci leur fit les honneurs de ſon château, ne connoiſſant encore que celle qui les amenoit chez lui ; mais quelle fut la ſurpriſe & l'indignation de ce parent & ami d'Arcalaüs, lorſque dans le courant du jour il apprit de Dinarde qu'il avoit pour hôtes le frère d'Amadis & le fils du Roi Liſvard ! Il propoſa ſur le champ à Dinarde de les attaquer pendant la nuit ; mais, ſoit qu'elle deſirât peut-être ſecrettement que cette nuit pût reſſembler aux deux précédentes, ſoit en effet qu'elle redoutât la colère & le courage des deux Chevaliers, elle perſuada facilement Ambares de demeurer tranquille, & de lui laiſſer employer l'adreſſe & la ruſe pour les éloigner & ſe ſéparer d'eux. Ambares ſe retira de bonne heure pour donner ſes ordres ; ces quatre tendres amis reſtèrent les maîtres du château : tous les quatre s'y promenèrent, & s'éloignèrent les uns des autres comme dans la forêt, & dès que le jour parut, les deux couſines eurent l'air de ſe préparer à partir avec leurs Chevaliers.

Ils deſcendirent tous quatre dans la cour ; ils y trouvèrent le maître du château tout armé, ſe propoſant de les reconduire juſqu'à la ſortie de ſon domaine. Il avoit fait préparer deux beaux palefrois pour les deux couſines, en diſant aux Chevaliers qu'ils en ſeroient plus à leur

aiſe & plus en état de combattre, s'ils rencontroient quelques aventures. Tout ſe paſſa, tout ſe dit avec tant de politeſſe & l'air d'une ſi grande cordialité, que Galaor & Norandel ſe confondoient en remerciemens, & en offres de ſervices pour l'avenir; ils montèrent tous à cheval. Ambares & les Chevaliers ſortirent les premiers. Dinarde feint de faire raccommoder quelque choſe qui la gêne à ſa ſelle; auſſi-tôt qu'Ambares s'en apperçoit, il rentre dans le château pour voir lui-même ce qui peut la bleſſer; mais tout-à-coup la herſe de la porte tombe avec un bruit terrible, le pont-levis s'élève, & Galaor & Norandel ſe trouvent dehors, ſéparés de leurs amies, & ne voient plus auprès d'eux que leurs Ecuyers qui ſe contraignoient beaucoup pour s'empêcher de rire de l'aventure de leurs maîtres.

Les deux Chevaliers furieux ne purent rien imaginer, ſi ce n'étoit que le perfide maître du château vouloit leur enlever leurs amies; ils firent un vacarme & jettèrent les plus hauts cris contre cette trahiſon; & voyant Ambares paroître aux crénaux au deſſus de la porte, ils lui demandèrent avec fureur de leur rendre les deux Demoiſelles, ou de venir les leur diſputer par les armes: Ah! parbleu, s'écria le méchant Ambares, me croyez-vous aſſez peu ja-

ſoux de ma réputation, pour m'abaiſſer à me meſurer avec de vils poliſſons tels que vous? Etiez-vous dignes des Demoiſelles que le haſard avoit miſes entre vos mains, & que la contrainte ſeule a forcées d'y demeurer? Ce ſecond propos indigna plus encore que le premier les deux jeunes Chevaliers; leurs ſoins pour plaire à leurs nouvelles amies avoient été ſi bien reçus, ils avoient été ſi multipliés, qu'ils ne pouvoient les ſoupçonner d'être aſſez ingrates pour en perdre ſi-tôt le ſouvenir. Lâche & vil raviſſeur, lui cria Galaor, oſes-tu dire que ce n'eſt pas forcément que tu les retiens? Pauvres dupes, lui répondit Ambares, auriez-vous donc la préſomption de croire qu'elles vous aiment? Parbleu, répondirent-ils tous d'une voix, nous croyons l'avoir bien mérité; nos charmantes amies nous en ont donné trop de marques pour en douter. Apprenez cependant, continua le méchant Ambares, que c'eſt à leurs prières que je les délivre de votre odieuſe préſence, & que c'eſt de concert avec elles que j'ai ſçu vous chaſſer de mon château. Ah! traître, s'écria Galaor, peux-tu joindre le menſonge à la perfidie? Laiſſe-les paroître un moment; mais tu ne l'oſes pas, & tu crains trop que leurs larmes & leurs regrets ne te confondent.

Dans ce moment, Dinarde parut à côté d'Ambares.

d'Ambares, l'œil ſec & avec un air plein de dignité. Ah ! divine amie, s'écria Galaor dès qu'il l'apperçut, venez démentir ce ſcélérat. Vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien, je lui dois trop de reconnoiſſance de nous avoir délivrées de vous deux; croyez-vous donc que la fille d'Ardan Canille & la nièce d'Arcalaüs ne viſſent pas avec plaiſir à leurs pieds la tête de Galaor & celle d'un fils de Liſvard? Galaor furieux, confondu de l'ingratitude & de l'audace de Dinarde, ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches amers ; & Norandel ſe joignit à lui, voyant paroître l'autre Demoiſelle qui le regardoit d'un air riant & moqueur. S'il étoit poſſible de ſe repentir d'avoir joui des plaiſirs les plus vifs & les plus doux, les deux Chevaliers euſſent bien regretté les trois nuits qu'ils avoient vainement paſſées à s'aſſurer de leur tendreſſe. La converſation fut très-aigre de part & d'autre ; les Demoiſelles osèrent même joindre le mépris à l'infidélité dans leurs réponſes. Galaor & Norandel regardèrent cette dernière injure comme le comble de l'ingratitude, & les Demoiſelles écoutèrent avec un front d'airain tout ce qu'ils rappellèrent pour le leur prouver. De quoi vous plaignez-vous, dit d'un grand ſang froid Dinarde ? Nous ſommes ennemis, vous paſſez dans ce bois, le haſard

fait que nous nous trouvons ſans nous connoître, nous ne nous voyons qu'en paſſant ; & lorſque nous reconnoiſſons que vous êtes de la race d'Amadis, nous regrettons les trois jours que nous avons paſſés avec vous. Du moins, dit Galaor, j'eſpère que vous regretterez les trois nuits. Ah ! dit-elle avec le plus grand dédain, elles ſont déja effacées de mon ſouvenir, & je ſerois bien fâchée de vous en faire paſſer de pareilles. Par ma foi, Demoiſelle, dit Galaor indigné, je m'en paſſerai bien, & votre ingratitude me paſſe. Un Ecuyer de Galaor qui s'amuſoit beaucoup de cette converſation, s'occupa le ſoir à l'écrire.

Quelque tems après, elle devint aſſez publique ; & ce fut vraiſemblablement ce qui fit alors imaginer le mot de Paſſade, dont l'uſage eſt venu juſqu'à nous.

Galaor & Norandel voyant qu'ils ne pouvoient forcer ce château, & qu'Ambares & les deux couſines étoient également dignes de leur mépris, prirent le parti de rire de cette aventure, & de s'éloigner aſſez promptement pour ne plus entendre les huées qui partoient ſur eux du château, parmi leſquelles les deux Demoiſelles faiſoient diſtinguer leurs voix. C'étoit la première fois qu'ils avoient été trompés par un ſexe enchanteur auquel on doit encore de la

reconnoiſſance, même quand il nous trompe ; cette leçon auſſi ne les empêcha pas de l'aimer toujours ; & l'un & l'autre ne pensèrent jamais aux trois nuits qu'ils avoient paſſées avec les deux couſines, ſans deſirer d'être encore quelquefois trompés à pareil prix.

Pendant trois jours qu'ils marchèrent ſans rencontrer d'autres aventures, ils ne cessèrent de parler de ce qu'ils venoient d'eſſuyer. Ils arrivèrent le troiſième jour au port d'Arſil, où trouvant un vaiſſeau qui partoit pour la Gaule, ils s'embarquèrent pour y paſſer ; ils y deſcendirent après un trajet heureux, & prirent le chemin d'une ville voiſine où Perion faiſoit ſa réſidence. L'abordage du navire ayant été découvert d'un phare de cette ville, Amadis & Floreſtan montèrent à cheval, pour ſavoir ſi quelque Chevalier de leur connoiſſance n'étoit pas arrivé par ce vaiſſeau : les deux frères étant déſarmés, Galaor qui les reconnut de loin accourut à toute bride pour ſe jetter dans leurs bras ; il leur préſenta ſon compagnon Norandel, & le ſenſible Amadis fut bien vivement ému en penſant qu'il embraſſoit un frère de ſa chère Oriane.

L'arrivée de ces deux Princes cauſa la plus grande joie dans la famille & la Cour de Périon. Galaor ne put s'empêcher de leur conter tout ce

qui leur étoit arrivé lorſqu'ils rencontrèrent Arcalaüs ; l'adreſſe avec laquelle cet enchanteur s'étoit tiré de leurs mains ; & méme, avec un embarras mélé de plaiſir & de honte, ils racontèrent ingénument toute leur aventure avec ſes deux nièces. Amadis & Perion en rirent beaucoup ; mais le premier ne put perdre cette occaſion de reprocher à ſon cher Galaor ſa promptitude à s'enflammer d'une ardeur toujours trop légère. Galaor écouta ſon frère en homme ſoumis, mais incorrigible ; & changeant promptement de converſation, il parla du vœu qu'il avoit fait avec Norandel de paſſer un an dans la recherche des trois Chevaliers aux ſerpens, qui s'étoient couverts de gloire dans la bataille de Liſvard contre Aravigne. Perion ſe mit à ſourire, & leur dit que cette recherche lui paroiſſoit très-difficile.

Amadis, voyant Elisène & Perion entourés de beaucoup de perſonnes qui leur étoient chères, ſaiſit ce tems pour prendre congé d'eux & chercher des aventures dignes de ſon courage. Ce héros croyoit que l'amant d'Oriane devoit ſans ceſſe faire parler la renommée de ſes nouveaux exploits ; & c'eſt peut-être d'après cette façon de penſer d'Amadis, qu'un homme d'eſprit de ce ſiècle a dit que les grandes réputations courent riſque de ſe perdre, dès qu'elles ceſſent d'augmenter.

Floreſtan eût deſiré vivement de ſuivre Amadis; mais celui-ci, ne voulant pas laiſſer partager à ſon frère les périls & la gloire qu'il alloit chercher, pria Floreſtan de reſter avec le Roi ſon père, que Galaor devoit quitter dans peu de jours; & deſirant s'occuper ſans ceſſe & ſans en être diſtrait, de ſa chère Oriane, il s'embarqua le jour ſuivant, n'ayant à ſa ſuite que le nain Ardan & ſon cher & fidèle Gandalin.

Galaor & Norandel passèrent huit jours chez Perion, adorés des Chevaliers & des Dames de cette Cour. Dariolette que l'on y avoit reçue avec la plus tendre amitié, & toute la diſtinction que méritoient ſes anciens ſervices pour Eliſène, & la dernière aventure où ſon adreſſe & ſa préſence d'eſprit avoit ſauvé la vie aux trois Princes de Gaule; Dariolette aſſez jeune encore, trouva Galaor charmant & moins ſérieux qu'Amadis: elle ne put s'empêcher d'employer pour lui les petits talens que nous avons vu qu'elle poſſédoit; le bruit courut ſourdement à cette Cour qu'elle y avoit réuſſi, & que quoique Galaor n'eût pu lui faire accepter aucun préſent, Dariolette fut très-ſatisfaite de ſa reconnoiſſance.

Périon, voyant Galaor & Norandel bien déterminés à pourſuivre leur recherche des trois Chevaliers aux ſerpens, vit bien qu'il étoit

temps d'abréger pour eux une peine inutile; deux jours avant leur départ, il les mena dans ſon arſenal: Ne ſeroit-ce point cela que vous cherchez, dit il, en leur montrant les trois armures que ſes deux fils & lui portoient le jour de la défaite d'Aravigne? Galaor & Norandel voyant ces armes marquées des coups qu'elles avoient parés, & reconnoiſſant les boucliers ſemés de ſerpens: Ah! c'eſt vous, Seigneur, c'eſt Amadis & Floreſtan qui les portiez, s'écrièrent-ils en baiſant ſes mains victorieuſes, & notre recherche eſt finie. Norandel ſe mit à ſes genoux, & lui demanda ces trois armures avec inſtance: Laiſſez-moi, dit-il, les porter à Liſvard, & que le Roi mon père n'ignore pas plus long-tems quelle eſt la reconnoiſſance qu'il vous doit.

Périon auſſi modeſte que vaillant, ſe laiſſa long-tems preſſer pour lui donner ces armes: il ſe rendit enfin; & les deux Princes les ayant renfermées telles qu'elles étoient dans le même coffre qui venoit de la ſage Urgande, ils le firent porter à leur vaiſſeau; & le même jour qu'ils arrivèrent près de Liſvard, ils préſentèrent le coffre à ce Prince, en lui diſant qu'ils étoient quittes de leur vœu, & que leur recherche étoit finie. Liſvard, ouvrant lui-même ce coffre, reconnut facilement ces armes em-

ployées si courageusement pour son service : Je reconnois bien les armes, leur dit-il, mais j'ignore quels étoient ceux qui les portoient. Ah ! Sire, ne put s'empêcher de s'écrier Galaor, si votre cœur n'étoit pas fermé pour mes proches, vous les devineriez sans peine. Eh bien ! Sire, apprenez donc que ce casque d'argent étoit celui du Roi Périon, que le casque vert couvroit la tête de Floreſtan, & que c'eſt ſous le casque doré que celle d'Amadis s'expoſoit aux plus grands périls pour votre ſervice & pour votre gloire.

Liſvard eut preſque autant de peine que la belle Oriane à cacher la tendre émotion qui l'agita dans ce moment : celle d'Oriane ne vint que d'avoir entendu prononcer le nom d'Amadis ; car ſon cœur ne l'avoit pas laiſſé douter un moment, après la lettre qu'elle avoit écrite, que ce ne fût ce Héros qui dans ce jour mémorable eût combattu pour ſon père.

Il en eût coûté trop à l'ancien reſſentiment de Liſvard pour s'étendre ſur les louanges d'Amadis ; mais, ne pouvant ſe refuſer à celles qu'il devoit à Périon, il fit l'éloge de ce Prince à Norandel, & ſe plaignit à lui de ce qu'il ne connoiſſoit encore Périon que par ſa valeur, ne l'ayant jamais vu qu'armé. Ah ! Sire, dit Norandel, Périon joint à toutes les grandes qualités que vous lui connoiſſez la figure la plus

belle & la plus majeſtueuſe; ce puiſſant Prince poſſede de vaſtes Etats, commande à la nation la plus brave, la plus aimable & la plus paſſionnée pour ſon maître. La Reine Elisène joint les graces & les vertus les plus touchantes à la beauté; & ce qui comble le bonheur de ces illuſtres époux, c'eſt d'avoir dans leurs enfans des héros dignes de leur naiſſance. Liſvard ne répondit rien, mais Oriane vint embraſſer ſon frère; &, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en ce moment qu'à celui qui venoit de louer Amadis, qu'elle donnoit cette marque de tendreſſe.

Un intérêt bien juſte & bien tendre nous rappelle à parler du petit Eſplandian. Le ſaint hermite Naſcian l'ayant remis à ſa ſœur, femme d'un ancien & brave Chevalier nommé Sergil, cette ſœur prit les ſoins les plus tendres de cet enfant; & Naſcian ſachant qu'à peine âgé de quatre ans, Eſplandian ſurpaſſoit en intelligence comme en force tous les enfans de ſon âge, il jugea qu'il étoit tems de l'inſtruire, & le fit revenir à ſon Hermitage, accompagné de ſon neveu Sergil, plus âgé de deux ans que celui qu'il ſe propoſoit d'élever lui-même.

Eſplandian ſe prit du plus tendre attachement pour le bon-homme Naſcian: docile à ſes leçons, il ſembloit n'être occupé que de lui plaire. Naſ-

cian de ſon côté l'aimoit comme s'il eût été ſon fils, & deſiroit former ſon corps aux exercices pénibles, en même tems qu'il travailloit à l'inſtruire, & à former ſon caractère & ſes mœurs.

Naſcian pourvut ces deux enfans de deux petits chiens, d'arcs & de flèches pour aller à la chaſſe, & ne craignoit pour eux que la fatigue qui la ſuit. Au retour d'une chaſſe aſſez longue, Eſplandian s'étant endormi ſur le bord d'un ruiſſeau, la lionne qui l'avoit nourri de ſon lait les premiers jours de ſa naiſſance, paſſa près de lui, le flaira, le reconnut, & ſe coucha ſur l'herbe à ſes côtés. Le petit Sergil, s'étant rapproché d'Eſplandian au moment où la lionne le flairoit, eut grand'peur & s'enfuit à l'Hermitage, en criant à Naſcian de courir à ſon compagnon qu'un grand chien vouloit dévorer. Le ſaint Hermïte y courut auſſi-tôt, & vit de loin Eſplandian qui s'étoit réveillé, & qui badinoit avec la lionne qui léchoit doucement ſes petites mains. Mon père, dit-il à Naſcian, en le voyant arriver, ce beau grand chien eſt-il à nous? Mon ami, lui dit Naſcian, cet animal eſt libre, mais il eſt à Dieu qui créa tous les êtres; & ſans doute il lui obéit, puiſqu'il vous careſſe malgré la férocité de ſon naturel. Ah! que je deſirerois, dit l'enfant, que ce bel animal voulût ſe donner

à nous & nous ſuivre juſqu'à notre Hermitage ! Eh bien ! mon fils, dit Naſcian, eſſayez de lui donner à manger. A ces mots, il tira de ſa beſace un quartier de daim qu'Eſplandian préſenta à la lionne qui ſe laiſſoit careſſer & prendre les oreilles pendant qu'elle mangeoit ſa proie. Dès ce moment la lionne ne voulut plus le quitter, & Sergil ceſſant d'en avoir peur, ils la conduiſirent à l'Hermitage où ſans peine ils l'accoutumèrent à ſe laiſſer paſſer autour du cou une petite leſſe, & à ſe laiſſer conduire à la chaſſe avec eux. Dès qu'ils avoient bleſſé quelque bête fauve, ils la lâchoient ſur elle; la lionne s'élançoit pour ſaiſir la proie, & recevoir de leurs mains le partage qu'ils vouloient lui faire. C'eſt ainſi que ces enfans passèrent les premières années de leur jeuneſſe; c'eſt ainſi que le fils d'Oriane & d'un héros héritier de la Gaule étoit élevé, tandis que ſon malheureux père fugitif, déſeſpéré, cachant ſa renommée & ſa naiſſance, éloigné de ſa chère Oriane, expoſoit tous les jours ſa vie à de nouveaux périls, & n'en paſſoit pas un ſans gémir du ſort barbare qui le ſéparoit preſque ſans aucun eſpoir de la Princeſſe qu'il adoroit.

Ce Prince, en ſortant de la Gaule, vogua ſur pluſieurs mers, parcourut différentes contrées, couvert d'armes ſimples, ſans deviſe ſur

ſon bouclier, &, ne pouvant être reconnu dans les grandes entrepriſes qu'il mettoit à fin, que par le fourreau de la belle épée que ſa loyauté lui avoit fait conquérir, & qui brilloit d'un vert éclatant, ne fut très long-tems déſigné que par le nom du Chevalier à la verte épée.

Etant arrivé juſques dans la Bohême, il fut rencontré ſur le bord d'un fleuve qu'il côtoyoit par le Roi Taffinor, ſouverain de ce pays : ce Prince, alors ſans armes & ſans ſuite, fut d'abord en ſuſpens s'il aborderoit un Chevalier inconnu, dont l'air paroiſſoit impoſant; mais reconnoiſſant que c'étoit le Chevalier de la verte épée, dont la haute réputation de valeur & de généroſité étoit parvenue juſqu'à lui, il le prévint avec politeſſe, & lui dit qu'il ſe tiendroit heureux s'il pouvoit arréter quelque tems dans ſes Etats un Chevalier dont la renommée célébroit les vertus & les exploits.

Amadis répondit avec reſpect aux prévenances du Roi de Bohême, le ſuivit dans ſon palais, où ce Prince lui fit rendre les plus grands honneurs. Amadis s'y prit bientôt d'amitié pour le Prince Graſandor, fils du Roi Taffinor. Ce jeune Chevalier s'étoit déja rendu recommandable par de belles actions; & ſon humeur douce & gaie, ſon deſir de plaire & ſa généroſité lui gagnoient facilement tous les cœurs. Amadis apprit de ce

Prince que le Chevalier Patin ayant été bleſſé dans un combat, avoit été forcé de renoncer pour quelque tems aux démarches qu'il avoit faites pour obtenir la Princeſſe Oriane; que s'étant fait tranſporter à Rome, il avoit été près d'un an ſans pouvoir ſe remettre de cette bleſſure, & que pendant ce tems, l'Empereur ſon frère étant mort, il lui avoit ſuccédé. Ces Princes lui dirent auſſi qu'à peine Patin étoit-il monté ſur le trône des Céſars, que ſon orgueil lui faiſoit commettre les plus grandes injuſtices, qu'il avoit même exigé que le Roi de Bohême lui payât un tribut; mais qu'il l'avoit refuſé comme n'ayant jamais relevé de l'Empire: ils ajoutèrent qu'ils attendoient de jour en jour de ſa part quelque acte de violence, qu'ils étoient réſolus de repouſſer par les armes.

En effet, on annonça dès le lendemain à Taffinor qu'un Chevalier, nommé Garadan, proche parent de l'Empereur, étoit arrivé ſuivi de douze autres Chevaliers, & demandoit à lui parler. Taffinor qui connoiſſoit la préſomption & l'arrogance de Garadan, fut tenté de le renvoyer ſans lui donner audience; mais Amadis ſut le réſoudre à l'écouter. Garadan ſe préſenta fiérement devant le Roi de Bohême, & dit d'un ton impérieux, que, quoique ſon maître eût des armées ſuffiſantes pour conquérir les Etats

d'un plus puiſſant Prince que lui, cet Empereur ne voulant pas expoſer le ſang de ſes ſujets pour une ſi médiocre conquête, il venoit offrir de ſa part le combat de douze Chevaliers Romains contre douze des ſiens, ſi toutefois il pouvoit en raſſembler douze qui fuſſent aſſez téméraires pour oſer combattre contre lui.

Amadis, indigné de l'inſolence d'un pareil meſſage, ne laiſſa point à Taffinor le tems de répondre à ce défi. Amadis déteſtoit Patin depuis le combat dans lequel il l'avoit bleſſé à la ſortie de l'Iſle ferme, lorſque Patin s'étoit vanté fauſſement dans une chanſon, d'être aimé de la belle Oriane; il fut bien aiſe d'humilier l'orgueil de Garadan, & de pouvoir en même tems mortifier Patin qu'il regardoit comme ſon plus irréconciliable ennemi.

Il prit donc la parole; il répondit à Garadan avec mépris & le défia. Garadan, fier de ſes forces qu'il avoit ſouvent éprouvées, & du rang qu'il tenoit dans l'Empire, accepta ſur le champ le combat. Les Chevaliers Romains, parmi leſquels ſe trouvoit Arquiſil, jeune & brave Chevalier, & parent auſſi proche que Garadan de l'Empereur, voulurent proteſter contre ce combat, diſant que Garadan outre-paſſoit les ordres de l'Empereur, en voulant remettre le ſort de ce combat à ſon bras, tandis que l'Empereur avoit

décidé qu'il ſeroit de part & d'autre entre douze Chevaliers.

Qu'à cela ne tienne, leur dit Amadis; voyez-moi vider ma querelle avec Garadan, vous prendrez après le parti qui vous conviendra le mieux. Garadan, de ſon côté, mit tant de chaleur dans la diſpute qu'il eut avec ſes compagnons, qu'ils s'accordèrent à lui laiſſer éprouver le ſort des armes; mais toujours ſous la condition que ce combat ne ſeroit point déciſif, & que ſi Garadan ſuccomboit, les onze autres ſeroient les maîtres de ſoutenir la même querelle.

Il fut donc décidé que le lendemain Amadis & Garadan combattroient enſemble, en préſence des onze autres Chevaliers Romains, & que Taffinor choiſiroit ceux qu'il voudroit leur oppoſer après le combat particulier entre les deux Chevaliers qui s'étoient défiés.

Taffinor eut bientôt fait ſon choix, & ſon fils Graſandor fut le premier qu'il nomma dans le nombre des Chevaliers Bohémiens.

Le combat entre Amadis & Garadan ne fut pas long-tems douteux, & ce dernier mordit bientôt la pouſſière. Le brave Arquiſil le voyant étendu dans la lice, demanda ſur le champ que les conditions du combat fuſſent remplies: les Chevaliers Romains & les Bohémiens ſe char-

gèrent avec fureur ; mais les premiers ne purent réſiſter aux coups que Graſandor & le Chevalier à la verte épée leur portèrent. Arquiſil s'étoit attaché pendant toute l'affaire à combattre Amadis ; & celui ci voyant preſque tous les Romains déja morts, ou ſans défenſe, ne voulut point répandre le ſang du jeune Arquiſil dont la conduite lui paroiſſoit noble & digne d'eſtime : il prit ſon tems ; &, le déſarmant d'une main victorieuſe, il le força de lui donner ſa parole & de ſe rendre à lui.

Arquiſil s'étant relevé lui demanda la permiſſion de faire emporter les corps de ſes compagnons morts, & de ſecourir ceux qui pouvoient vivre encore. Amadis lui fit donner tous les ſecours dont il avoit beſoin ; &, trouvant de plus en plus dans le jeune Arquiſil des raiſons pour l'aimer & l'eſtimer, il lui permit, de l'agrément de Taffinor, de retourner à Rome, ſur ſa parole d'honneur de le revenir joindre dès qu'il l'en requerroit ſous le nom de Chevalier à la verte épée.

Amadis témoin des prodiges de valeur que Graſandor avoit faits, quatre Chevaliers Romains étant tombés l'un après l'autre ſous ſes coups, redoubla pour lui d'eſtime, lui jura l'amitié la plus durable, & l'un & l'autre ne perdirent jamais l'occaſion de s'en donner des marques réciproques.

Amadis n'avoit point reçu depuis long-tems de nouvelles de ſa chère Oriane : il ſoupiroit nuit & jour en penſant à cette belle Princeſſe, aux jours heureux, aux nuits plus heureuſes encore qu'il avoit paſſées près d'elle : il ne pouvoit penſer ſans frémir à la longue diſtance qui l'en tenoit ſéparé. Voyant Taffinor & Graſandor tranquilles dans leurs Etats, il prit le parti de les quitter, pour ſe rapprocher de la grande Bretagne.

Taffinor ne put s'empêcher de verſer des larmes lorſqu'Amadis lui demanda la permiſſion de le quitter ; il conduiſit ce Prince dans ſon cabinet, où, faiſant de nouveaux efforts pour le retenir, il en vit auſſi couler des yeux d'Amadis ; il les donnoit à ſa ſéparation d'Oriane, & à la cruelle poſition où le ſort l'avoit mis : s'il ne pouvoit retourner auprès d'elle, du moins vouloit-il s'en rapprocher. Taffinor connut bientôt que ſes prières ſeroient inutiles : Je vois, ſeigneur, que quelques intérêts bien chers vous appellent ; puiſſe la fortune la plus heureuſe remplir votre eſpoir ! mais aurez-vous la dureté de céler votre nom & votre naiſſance à celui qui vous doit tant de reconnoiſſance ? Je vois que juſqu'ici vous m'avez caché l'un & l'autre ; mais ſi vous voulez achever de m'attacher à vous à jamais, donnez-moi la marque de confiance

fiance de m'avouer qui vous êtes ; & je vous jure ſur mon honneur, & ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, de renfermer ce ſecret dans mon cœur. Je me rends, ſeigneur, lui répondit le Chevalier de la verte épée : il faut donc vous avouer que je ſuis cet Amadis, fils du Roi de Gaule, & le Chevalier le plus malheureux qui reſpire. Ah ! s'écria Taffinor, je m'en étois déja douté ; mais je ne pouvois croire qu'un ſi grand Prince pût être auſſi long-tems abſent de la Cour du Roi ſon père, & de celle du Roi Liſvard. Amadis lui raconta la plus grande partie de ſes démêlés avec ce Prince, & l'apparence même qu'il ſeroit bientôt en guerre ouverte avec lui, pour la défenſe de l'Iſle ferme. Taffinor le pria d'accepter ſon ſecours, & jura de lui envoyer l'élite de ſes troupes, commandées par ſon fils Graſandor, dès qu'il le lui demanderoit, ſoit au nom du Chevalier de la verte épée, ſoit à ce nom qu'il avoit rendu ſi glorieux & ſi redoutable.

Les deux Princes ſe ſéparèrent avec les plus grandes marques d'eſtime & de tendreſſe. Mon cher Prince, dit Amadis à Graſandor en l'embraſſant, peut-être le ſort ceſſera-t-il de me perſécuter ; j'eſpère que nous nous reverrons dans un tems plus heureux pour moi, & que notre amitié ſera durable. Taffinor & Graſandor le

reconduiſirent juſqu'à la barque ſur laquelle il alloit deſcendre un fleuve qui ſe jettoit à vingt lieues plus bas dans la mer.

Le projet d'Amadis étoit de ſe rapprocher de la grande Bretagne ; mais le ſort en avoit autrement ordonné, & bientôt les plus terribles aventures devoient éprouver ſon courage.

Tandis que ce malheureux Prince erroit de Royaumes en Royaumes, éloigné de tout ce qui l'attachoit à la vie, l'injuſte Liſvard étoit tranquille dans ſes Etats : ſa Cour étoit redevenue floriſſante, les plaiſirs y renaiſſoient ; des fêtes & de grandes parties de chaſſe où les Dames de ſa Cour préſidoient, attiroient dans ſes Etats un grand nombre de Chevaliers étrangers.

Liſvard avoit été paſſer le mois de Mai à la belle maiſon de campagne qu'il avoit dans la forêt de Windſor, & chaque jour une chaſſe différente étoit l'amuſement qui lui plaiſoit le plus. Un grand cerf s'étant un jour échappé des toiles qu'il avoit eu la force & la légéreté de franchir, s'éloigna ſuivi de quelques chiens ; & Liſvard animé vivement à ſa pourſuite, ſe trouva ſeul à l'extrémité de la forêt. Son ardeur n'avoit point été vaine, & le cerf très-mal mené étoit preſque aux abois, lorſque Liſvard apperçut deux beaux enfans de ſix à ſept ans,

dont l'un tenoit une grande lionne en leſſe. Cet enfant, voyant paſſer près de lui ce cerf très-échauffé, lâcha la lionne qu'il anima par ſes cris à ſa pourſuite; la lionne l'atteignit ſans peine, & le terraſſa fort près d'un buiſſon où Liſvard s'étoit caché pour obſerver la chaſſe ſingulière de ces enfans, & voir la fin de cette aventure. Les deux enfans accoururent en entendant le cerf qui bramoit ſous les ongles tranchans de la lionne; le plus beau des deux fit la curée à cette bête, ſi terrible pour tout autre, & ſi douce pour lui, pendant que ſon compagnon, ſonnant d'un cor, appelloit deux petits chiens courans qui vinrent les rejoindre pour partager ce que l'autre enfant leur avoit deſtiné.

Tous deux, après que la curée fut finie, couplèrent les deux chiens, remirent la leſſe à la lionne, & reprenoient le chemin de l'Hermitage; ils commençoient à s'éloigner, lorſque Liſvard ſortit du buiſſon en appellant doucement celui qui tenoit la lionne, qui s'arrêta & le joignit d'un air aſſuré : Aimable enfant, lui dit Liſvard, apprenez-moi qui vous êtes. Sire Chevalier, répondit-il, Naſcian le ſaint Hermite m'a nourri juſqu'ici, & je ne connois que lui pour père.

Liſvard fut étonné de cette réponſe; Naſcian

étoit très-vieux, & ſa réputation de ſainteté ne permettoit pas de le ſoupçonner d'avoir un enfant de cet âge: deſirant donc être mieux inſtruit, il ſe fit conduire par l'enfant à l'Hermitage. Il étoit ſitué ſur une roche environnée de buiſſons épais; c'eſt-là que Liſvard trouva le ſaint homme en prière: Mon père, lui dit-il, j'ai quitté ma chaſſe pour ſuivre ce bel enfant que j'ai vu mener une lionne en leſſe; je vous prie de m'apprendre quelle eſt ſa naiſſance; ſa phyſionomie & ſon maintien ſont trop nobles pour qu'il ne ſoit pas né de parens illuſtres.

Pendant que Liſvard parloit, Naſcian qui le regardoit attentivement, le reconnut pour ſon Roi; &, ſe jettant à ſes genoux, il lui demanda pardon de ne lui avoir pas d'abord rendu les reſpects qu'il lui devoit. Mon père, lui dit Liſvard en le relevant avec affection, & le prenant par la main, puiſque vous me connoiſſez, j'eſpère que vous ne refuſerez pas de m'éclaircir ſur la naiſſance de ce charmant enfant: vous penſez bien que la connoiſſance que vous m'en donnerez, ne lui peut être qu'avantageuſe. En vérité, Sire, répondit Naſcian; il eſt bien vrai que depuis plus de ſix ans je le nourris & l'aime comme ſi c'étoit mon fils; mais il ne l'eſt point, c'eſt un enfant que la Providence a jetté dans mes bras. Hélas! je l'ôtai de la

gueule de la lionne que vous avez vue, lorſqu'elle le portoit à ſes petits ſans l'avoir bleſſé, & l'enfant paroiſſoit n'être né que du jour précédent; cette même lionne, qui me connoiſſoit, obéit à ma voix, &, par la permiſſion divine, laiſſa téter cet enfant avec ſes lionceaux. Voilà, Sire, tout ce que je ſais de ſon ſort; j'ajouterai ſeulement que lorſque je voulus le baptiſer, j'apperçus pluſieurs caractères, les uns très-blancs, & les autres vermeils, imprimés ſur ſon ſein; je lus dans ceux que je pus entendre, le mot Eſplandian, & c'eſt le nom que je lui donnai. L'autre enfant eſt fils de ma ſœur & de l'ancien Chevalier Sergil. Mon père, lui dit le Roi plus ſurpris que jamais, cette aventure eſt vraiment merveilleuſe; nous ne pouvons douter qu'il ne ſoit protégé par le Ciel, puiſque la Providence l'a tiré d'un péril ſi terrible; je ſens que le plus tendre intérêt m'émeut pour lui, & je vous prie en grace de vous trouver demain matin à la fontaine des ſept Hêtres avec cet enfant, & le petit Sergil qui m'eſt cher auſſi, puiſqu'il eſt votre neveu, & que le brave Sergil que j'ai connu dans mes armées eſt ſon père. Naſcian l'ayant aſſuré qu'il ſe rendroit à ſes ordres, le Roi s'en retourna vers l'heure de midi. L'on commençoit à s'inquiéter de ſon abſence, & Grumedan vint auſſi-

tôt le prier, de la part de la Reine, de paſſer chez elle, pour lire une lettre qu'elle venoit de recevoir à l'inſtant. Cette lettre avoit été portée par une Demoiſelle richement vêtue, montée ſur un fort haubin *, & conduite par un nain. La lettre étoit ſcellée par une belle émeraude montée en or, ſur laquelle étoient gravés ces mots : *Scel d'Urgande la Déconnue.*

Liſvard ouvrit cette lettre avec empreſſement, & lut : » Très-haut & très-puiſſant Prince, » Urgande la Déconnue qui vous aime, vous » avertit que le Damoiſel allaité de trois diffé- » rentes nourrices doit vous être bien cher ; il » doit non-ſeulement ſauver vos jours de la » plus périlleuſe aventure, mais il aſſurera votre » gloire & votre repos, & ſera cauſe de la paix » qui vous réunira, Sire, avec Amadis & la » Gaule. Le Damoiſel eſt de race royale des » deux côtés, & ſurpaſſera, par ſa valeur & » ſes actions, les Chevaliers les plus renommés » de ſon tems. Il tiendra des trois nourrices » dont il a pris le lait : il aura la force, le » courage & la généroſité de la lionne ; les » mœurs douces & la bienfaiſance de la brebis ; » le don de plaire, la religion & l'eſprit de la

* Cheval allant l'amble, & dont l'allure eſt très-vîte & très-douce.

» vertueuſe nourrice qui lui donna ſon ſein. » Vous connoiſſez trop, Sire, le ſavoir de » celle qui vous eſt tendrement attachée, pour » héſiter à la croire. *Urgande la Déconnue.* «

Liſvard, plein de confiance pour Urgande, ne douta point qu'elle n'eût voulu lui parler de l'enfant à la lionne, qu'il venoit de trouver dans la forêt; il étonna beaucoup la Reine Briſène, en lui diſant: Je ſuis sûr, Madame, que je viens de voir à l'inſtant l'enfant qu'Urgande m'annonce dans ſa lettre, & que dès demain vous aurez le même plaiſir que moi, lorſque vous verrez en lui la plus charmante créature qui reſpire. A ces mots, il lui raconta la rencontre qu'il avoit faite du petit Eſplandian, & tout ce qu'il en avoit appris de la bouche de Naſcian.

Galaor & la belle Oriane étoient préſens à ce récit. Galaor aſſura le Roi que, quoiqu'il ne pût rien comprendre à cette aventure comme à la lettre d'Urgande, la certitude qu'il avoit qu'elle ne pouvoit jamais ſe tromper, lui rendoit cet enfant bien cher, puiſqu'il en eſpéroit tout ce qu'il deſiroit avec le plus d'ardeur, la réunion de la Gaule & d'Amadis avec la grande Bretagne & le Prince dont il s'étoit déclaré le Chevalier.

Qui pourroit exprimer la tendre émotion &

le trouble du cœur d'Oriane ? qu'elle eut de peine à cacher les ſentimens qui l'agitoient!... Mabille avoit enfin appris de la Demoiſelle de Danemarck quel avoit été le ſort du fils de ſa couſine; elle en avoit inſtruit Oriane avec tous les ménagemens néceſſaires; & l'heureuſe Oriane, cette tendre mère, cette épouſe ſecrette d'Amadis, rapprochant alors toutes les circonſtances, ne doutoit déja plus que le charmant enfant qu'elle alloit bientôt voir ne fût ſon fils, & ne fût ce gage ſi cher de l'amour le plus malheureux & le plus fidèle.

Le lendemain matin Liſvard & Briſène ſe rendirent de bonne heure avec les Princeſſes & les premiers de leur Cour, à la fontaine des ſept Hêtres où l'on avoit tendu de riches pavillons; la Reine fit relever les murailles du ſien; & la tendre Oriane, à moitié ſoutenue par Mabille, & contraignant à peine les mouvemens impétueux de crainte, d'eſpérance & de tendreſſe qui la mettoient hors d'elle-même, avoit les yeux fixés ſur la route de la forêt qui conduiſoit à l'Hermitage.

Bientôt l'on vit arriver le bon-homme Naſcian, ſuivi de deux Vavaſſeurs de ſes parens; il conduiſoit les deux enfans par la main, & tout ce petit cortége étoit bien intéreſſant par ſa ſingularité. Eſplandian, beau comme l'amour,

portoit ſur ſon dos un grand lièvre, & dans ſes mains deux perdrix qu'il avoit tuées à coups de flèches ; Sergil tenoit la lionne en leſſe, & les deux Vavaſſeurs portoient ſur un brancard le grand cerf que les enfans avoient pris la veille ; les deux petits chiens couplés ſuivoient Sergil, en jouant & badinant autour de la lionne. Les Dames eurent d'abord un peu de peur de cette bête redoutable ; mais elles furent raſſurées par la préſence de Naſcian qui la fit coucher à ſes pieds.

Liſvard fit quelques pas au devant de Naſcian, l'embraſſa, le prit d'une main & le bel Eſplandian de l'autre, & fut les préſenter à Brisène : Voyez, lui dit-il, Madame, le plus beau Damoiſel que nous ayons jamais vu paroître dans cette Cour. Eſplandian, avec un maintien aſſuré, mais reſpectueux, parut l'avoir habitée depuis ſa naiſſance : Sire, dit-il, recevez avec plaiſir la chaſſe que je viens de faire ; ayez la bonté d'en faire le partage. Non, mon mignon, lui dit Liſvard, il faut que ce ſoit vous-même qui le faſſiez. Eſplandian rougit & n'en devint que plus beau. Tout-à-coup il prit ſon parti : Sire, dit-il, ce beau cerf eſt le plus noble des animaux que j'apporte, il eſt bien juſte que je vous le préſente ; je prie la Reine d'accepter ce lièvre ; & je meurs d'envie d'offrir ces deux

perdrix à cette belle Dame que j'ai tant de plaiſir à voir. A ces mots, l'enfant n'oſant s'avancer, alongeoit ſes petits bras, & préſentoit ſes perdrix à la belle Oriane, avec une expreſſion ſi touchante & ſi vive, que chacun admira ſon eſprit comme ſa beauté. Liſvard (heureuſement pour Oriane qui ne pouvoit plus réſiſter à ſes premiers mouvemens) interrompit Eſplandian en lui diſant : Mais, mon mignon, il ne vous reſte plus rien pour donner aux autres perſonnes de ma Cour. Ah ! Sire, n'eſt-ce pas de votre main que ceux qui vous ſuivent doivent recevoir des graces, & ce grand cerf ne ſuffit-il pas pour celles que vous voudrez leur faire ? Le Roi, ſurpris & charmé de la gentilleſſe de cette réponſe, l'embraſſa pour la ſeconde fois.

Mon père, dit-il à Naſcian, vous m'avez dit que le Ciel l'avoit conſervé, pour le mettre en vos bras, & que déſormais ce ſeroit à moi à ſeconder les vues que la Providence a ſur lui. Je vous demande ces deux enfans ; accordez-les moi pour les élever dans ma Cour, & les inſtruire de tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe rendre dignes & capables d'accomplir la deſtinée qu'Urgande annonce dans ſa lettre. Naſcian remit à l'inſtant l'un & l'autre enfant dans les mains de Liſvard & de Briſène, & ſe jet-

tant à genoux les yeux & les bras élevés au Ciel: Chers enfans, leur dit-il après quelques momens de ſilence, puiſſe l'Éternel vous bénir à jamais comme le fait un pauvre pécheur! A ces mots, les deux enfans s'élançant des bras de Liſvard & de la Reine, volèrent aux genoux de Naſcian qui les embraſſa les yeux baignés de larmes.

La Reine ſe levant alors dit à Naſcian: Puiſque vous nous les accordez, je vais en faire le partage; je me charge de votre neveu; le premier mouvement du petit Eſplandian ayant paru pour ma fille, je le remets entre ſes mains. A ces mots, elle conduiſit elle-même Eſplandian à la belle Oriane qui le ſerra dans ſes bras, éperdue de joie & de tendreſſe, ſans oſer ni ſans pouvoir exprimer tout ce qu'elle ſentoit en cet heureux moment.

Oriane étoit pleine de religion; elle n'a jamais plus de pouvoir que ſur les ames tendres & fidelles; cette Princeſſe avoit d'ailleurs beſoin de conſeils & d'ouvrir un cœur trop plein de l'excès de ſon bonheur; elle pria Naſcian de l'écouter en confeſſion avant ſon départ. Ce fut à ſes genoux qu'elle avoua ſon mariage ſecret avec Amadis, la naiſſance de ſon fils, l'aventure affreuſe qui l'avoit arraché de ſes bras, & la certitude preſque complette qu'Eſplandian étoit

ce fils qui depuis ſix ans lui coûtoit tant de larmes. Naſcian acheva facilement de lever les doutes que ſon cœur vouloit rejetter, en lui peignant exactement les langes dans leſquels il avoit trouvé ſon enfant enveloppé. Cette confeſſion d'Oriane eut une ſuite bien heureuſe, puiſqu'elle inſtruiſit Naſcian du ſecret de cette naiſſance, & qu'il put dans la ſuite, & de l'aveu d'Oriane, s'en ſervir utilement pour la réunion des deux plus puiſſans Princes de l'Europe.

Cette réunion étoit encore bien éloignée; il ſembloit que le ſort eût fait choix d'Amadis pour donner l'exemple de tous les changemens de fortune, & de tous les périls que peuvent éprouver la conſtance, le courage & la vertu.

Ce Prince, en ſortant de la Bohême & de la Cour de Taffinor pour ſe rapprocher un peu de la grande Bretagne, ſe trouvoit ſur les confins de la Romanie, & près d'un port de mer tirant ſon nom de la ville de Sadine, qui s'élevoit en amphithéâtre ſur les deux côtés qui le couvroient, & qui formoient l'aſpect le plus majeſtueux & le plus agréable. Amadis, en tournant autour de cette ville dans laquelle il ne vouloit entrer que la nuit, pour que rien ne pût le diſtraire du deſſein qu'il avoit pris de s'embarquer, vit au détour d'un rocher qui lui cachoit une belle plaine, une troupe nom-

breuſe & brillante de jeunes Dames accompagnées de pluſieurs Chevaliers armés qui ſe promenoient dans une belle prairie ; bientôt au milieu de cette troupe il en diſtingua une d'une blancheur éclatante qui paroiſſoit les commander ; & lorſqu'il eſpéroit être encore à tems de s'en éloigner, il s'apperçut avec quelque chagrin qu'une Demoiſelle ſuivie d'un Chevalier ſe détachoit pour lui parler.

Amadis crut qu'il ſeroit impoli de ne la pas attendre. Cette Demoiſelle l'abordant auſſi-tôt, vint lui dire que la belle Graſſinde ſa maîtreſſe le prioit de lui venir parler ; le premier mouvement d'Amadis fut de la refuſer. La Demoiſelle redoublant inutilement ſes inſtances, le Chevalier qui la ſuivoit, entendant cette converſation, s'avança d'un air préſomptueux, en lui diſant qu'il falloit bien de gré ou de force qu'il vînt parler à la Princeſſe Graſſinde. Amadis n'étoit pas accoutumé qu'on lui proposât une pareille alternative : J'aurois pu, dit-il au Chevalier, me rendre à la prière que cette Demoiſelle m'a faite ; mais il me ſuffit que vous l'exigiez, pour que je m'y refuſe. Oh ! parbleu, s'écria le Chevalier, Brandafidel ſait punir les téméraires qui le refuſent ; & maintenant je vous ordonne de deſcendre de cheval, & d'y remonter après, la tête tournée du côté de la croupe,

tenant la queue de votre cheval au lieu de bride; & c'eſt dans cet état que je veux que vous vous préſentiez devant Graſſinde. C'eſt ce qu'il faudra voir, dit Amadis en ébranlant ſa lance; & peut-être aurez-vous bientôt la honte de paroître vous-même en cet état.

Ce Brandaſidel, fier de ſa force & de ſon adreſſe, courut auſſi-tôt ſur Amadis: il briſa ſa lance ſur ſon écu, ſans l'ébranler des arçons; mais un éclat de la lance briſée bleſſa dangereuſement Amadis à la gorge. Le coup de celui-ci fut pareil à ceux qu'il avoit coutume de porter. Brandaſidel enlevé des arçons, roula ſans connoiſſance ſur la pouſſière. Amadis s'appercevant qu'il n'étoit qu'étourdi de la force du coup, ſe porta ſur lui l'épée haute, en lui diſant: Chevalier, vous êtes mort ſi vous ne ſubiſſez les mêmes conditions que vous avez oſé me propoſer. Le préſomptueux Brandaſidel fut quelque tems ſans vouloir répondre; mais voyant briller l'épée d'Amadis à quatre doigts de ſa gorge, il eut la honte & la douleur d'être obligé de crier merci, de monter à cheval à reculons, & de rejoindre ainſi la belle Graſſinde. Cette Princeſſe, couſine de Taffinor, avoit trop entendu parler du Chevalier à la verte épée, pour ne pas le reconnoître à celle qui brilloit à ſon côté, comme à la valeur & à la force

avec laquelle il avoit vaincu Brandafidel qui paſſoit pour le plus redoutable Chevalier de cette contrée. Voyant le ſang qui couloit en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena promptement à ſon palais où maître Héliſabel, fameux Chirurgien, fut promptement appellé. Héliſabel trouva la bleſſure aſſez profonde, pour annoncer au Prince de Gaule que la cure ſeroit longue, & que de plus de vingt jours il ne ſeroit en état de porter ſes armes.

Malgré toute la conſtance d'Amadis, il ne put apprendre ſans la plus vive douleur qu'il alloit être obligé de perdre un tems auſſi long ſans pouvoir ſe rapprocher d'Oriane.

Occupé ſans ceſſe de l'amour qu'il avoit pour elle, ce Prince ne s'apperçut point de celui dont Graſſinde ne put ſe défendre. Cette jeune Reine n'avoit été mariée qu'un an; elle en avoit à peine vingt; &, quoiqu'elle eût pris la réſolution de ne ſe point donner un maître, elle ne put vaincre le penchant qu'elle ſe ſentoit pour Amadis. Elle ne paſſoit pas un jour ſans aller ſavoir de ſes nouvelles; ſouvent elle étoit prête à lui découvrir les ſentimens qui l'agitoient; mais la timidité jointe à la modeſtie naturelle à ſon ſexe, la retinrent. Chaque fois qu'elle fut prête à ſe déclarer, l'air poli, mais froid, qu'Amadis eut toujours avec elle, lui

fit garder le ſilence. Graſſinde d'ailleurs chercha vainement à connoître quel étoit le Chevalier de la verte épée ; elle ne pouvoit douter qu'il ne fût d'une bien haute naiſſance ; mais elle ne put acquérir aucune connoiſſance, même ſur le pays qui l'avoit vu naître.

Depuis long-tems Amadis deſiroit de voir la Cour de l'Empereur de Grèce; & ne s'en trouvant pas éloigné, dès qu'il fut guéri de ſa bleſſure, & qu'il fut en état de porter les armes, il ſupplia Graſſinde de lui permettre d'aller à la Cour de l'Empereur d'Orient. Seigneur, lui dit-elle, il me ſeroit cher de vous retenir plus long-tems, mais je ſens qu'il ſeroit trop indiſcret de vous arrêter. Je deſirerois du moins obtenir une grace de vous avant votre départ. Ah ! Madame, répondit vivement Amadis, ordonnez ; il n'eſt rien que je ne doive & que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnoiſſance. Eh bien ! Seigneur, j'avoue que j'ai le ſecret le plus important de ma vie à vous confier ; mais il m'en coûteroit trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment. Partez, Seigneur ; le meilleur vaiſſeau de ma flotte vous portera dans les ports de la Grèce ; Héliſabel ne vous quittera point : je connois trop à quel point votre courage peut vous expoſer à ne pouvoir vous paſſer de ſon ſecours. Tout ce que

j'oſe

j'oſe exiger de vous, c'eſt de revenir me voir à votre retour de Grèce avant qu'une année ſoit expirée. Amadis le lui promit, lui baiſa la main, prit congé d'elle ; & le vent étant favorable, il s'embarqua dès le lendemain avec ſes Ecuyers & maître Héliſabel. Il parcourut d'abord pluſieurs iſles de la Romanie, où ſouvent il eut occaſion d'exercer ſa valeur ; mais il ne fut jamais connu, dans toutes ces occaſions, que ſous le nom du Chevalier à la verte épée.

Amadis étoit alors prêt d'éprouver preſque à la fois l'événement le plus cruel pour ſon amour, & le péril le plus affreux où ſa vie pût être expoſée.

Patin, que la mort de ſon frère avoit élevé ſur le trône des Céſars, ne pouvoit éteindre dans ſon cœur la flamme dont il brûloit pour Oriane : ſa préſomption naturelle & la dignité ſuprême dont il étoit revêtu, ne lui laiſſa pas craindre que Liſvard pût refuſer Oriane à ſes vœux ; mais dans les premiers tems de ſon règne, n'oſant s'éloigner de Rome où l'ancien eſprit républicain fermentoit encore quelquefois, il envoya vers Liſvard l'ambaſſade la plus ſolemnelle, pour lui demander Oriane en mariage. Cette ambaſſade fut compoſée du Prince Saluſte Guide, ſon proche parent, de l'Archevêque de Tarente, & de la Reine Sardamire. Cette Prin-

ceſſe, douée de toutes les vertus & des qualités les plus aimables, étoit dans le printems de ſon âge & de la beauté la plus parfaite; l'Empereur l'envoyoit comme la perſonne la plus propre à gagner la confiance & l'amitié d'Oriane, & comme devant la recevoir des mains du Roi ſon père, & l'accompagner lorſqu'elle viendroit à Rome. Nous verrons plus loin quelle fut la ſuite funeſte de cette ambaſſade: les périls affreux qu'Amadis eſt prêt d'eſſuyer, ſont trop intéreſſans pour perdre ce Héros de vue.

Ce Prince, après avoir parcouru pluſieurs autres iſles de cette mer, après avoir vu les ruines de Troie & le tombeau d'Hector, comptoit ſe rendre en peu de jours à la Cour de l'Empereur de Grèce, un vent favorable ſembloit l'y porter; mais tout-à-coup un orage furieux s'étant élevé, la mer irritée & les Aquilons déchaînés le tinrent pendant trois jours & trois nuits dans l'attente d'un naufrage qui paroiſſoit inévitable. Le gouvernail briſé, les voiles déchirées ne laiſſoient plus d'eſpérance au Pilote; & les ténèbres d'une nuit obſcure l'euſſent d'ailleurs empêché de diriger ſon vaiſſeau vers quelque aſyle qui pût le mettre en ſûreté. C'eſt dans l'attente d'une mort prochaine, que tous ceux qui montoient ce vaiſſeau le virent entrer dans un canal étroit entre des

roches eſcarpées, & ſentirent une ſecouſſe capable de le faire engloutir, lorſqu'il toucha ſur un bas-fond où dans l'inſtant même il fut arrêté. Le vaiſſeau qui ſe trouvoit être de la meilleure conſtruction, réſiſta pendant le reſte de la nuit au choc des vagues qui le battoient; & la mer s'étant appaiſée vers la pointe du jour, Amadis reconnut que le vaiſſeau, quoique échoué, n'étoit point endommagé, & qu'ayant touché ſur un fond de ſable très-près du rivage, il étoit facile de deſcendre à terre.

Amadis ayant fait préparer ſes chevaux, & s'étant fait couvrir de ſes armes, ſe préparoit à deſcendre à terre, lorſque le Pilote, après avoir monté au haut du mât pour reconnoître le pays, accourut à lui pour le retenir : Ah ! Seigneur, lui cria-t-il, tous les écueils & tous les goufres de la mer ſont moins à craindre que le lieu funeſte où notre mauvais ſort nous a jettés. Cette iſle infortunée eſt nommée par le peuple l'iſle du Diable. Depuis près de quarante ans un monſtre horrible l'habite, & l'a dépeuplée de ſes anciens habitans; rien ne peut réſiſter à ſa force, & aux défenſes cruelles dont il eſt armé : ſa bouche impure ſouffle ou des feux dévorans, ou le poiſon le plus mortel; la force, le courage ne peuvent rien contre ce monſtre impénétrable à tous les coups.

Le cœur d'Amadis étoit trop grand, pour que rien pût y répandre la terreur ; mais voulant s'inſtruire davantage, il feignit une eſpèce de crainte, & pria le Pilote de lui dire tout ce qu'il ſavoit au ſujet de ce monſtre ſi redoutable.

La naiſſance de ce monſtre, lui dit le Pilote, eſt affreuſe comme ſon exiſtence, & je frémis en vous la racontant.

Il y a quarante ans qu'un redoutable géant régnoit dans cette iſle, l'une des plus fertiles & des plus peuplées de la mer Egée. Ce géant étoit payen ; il adoroit trois idoles monſtrueuſes, & le démon les animoit ſouvent pour répondre aux vœux du géant. Une fille aſſez belle, mais ayant des mœurs plus atroces encore que ſon père, étoit l'unique fruit qu'il eût de ſon mariage avec une Dame vertueuſe & chrétienne, qui gémiſſoit des vices que chaque jour elle voyoit développer dans le cœur de ſa fille. Cette jeune géante, contrainte par la ſévérité de ſa mère, conçut un amour inceſtueux pour ſon père ; & celui-ci n'étant point retenu par les loix ſacrées de la religion & de la nature, un crime affreux ſuivit de près ce coupable amour.

La jeune géante ſentit bientôt que ce crime avoit des ſuites qu'elle ne pourroit jamais cacher ; & ſe promenant un jour avec ſa vertueuſe mère ſur les bords d'un abîme, elle eut la

barbarie de l'y précipiter. Le géant libre par la mort de ſon épouſe, conſulta les Dieux, & le démon ſe ſervant de cet organe, lui conſeilla d'épouſer publiquement ſa fille, & lui promit que l'enfant qu'elle mettroit au jour tiendroit d'eux trois pour la figure, qu'il ſeroit d'une force ſurnaturelle, & couvert par la nature d'armes impénétrables.

Les neuf mois étant expirés, l'inceſtueuſe géante mit au monde un monſtre dont la téte étoit celle d'un tigre, la ſtature & les bras d'un homme; ſes mains & ſes pieds étoient armés des griffes tranchantes d'un lion; un poil hériſſé, dur comme le plus fort acier, couvroit ſa peau écailleuſe; deux longues ailes de chauve-ſouris enveloppoient ſon corps preſque en entier, & lui ſervoient également pour s'élever en l'air & pour le couvrir. Le géant remarqua que les Dieux ne l'avoient point trompé, & que ſon fils raſſembloit tous les traits qui caractériſoient chacun d'eux: il voulut en vain lui donner des nourrices, le monſtre dévora le ſein des trois premières qui lui furent offertes, & l'on fut contraint à le faire vivre du lait de vingt vaches qui ſuffiſoient à peine pour lui.

Six ſemaines après ſa naiſſance, le monſtre ſurpaſſoit déja le géant ſon père en hauteur. Sa mère voulut le voir dès qu'elle fut rétablie, &

le géant la conduiſit dans la tour où juſques-là le monſtre, qu'on avoit nommé l'Endriaque, avoit été renfermé. A peine eut-il apperçu ſa mère, qu'il s'élança ſur elle, & que lui déchirant le ſein avec ſes griffes tranchantes, il lui dévora le cœur. Le géant outré de colère, voulut lui donner la mort, & lui lança ſon épée avec violence; mais la pointe n'ayant pu percer les écailles du monſtre, l'épée rejaillit, ſe retourna, & revint percer le cœur du géant. L'Endriaque alors s'élança hors de la tour, déploya ſes grandes ailes, & s'envola ſur la cime d'un rocher d'où bientôt il fondit ſur les malheureux habitans de l'iſle qu'il dévora tous les uns après les autres, ne conſervant que les quadrupèdes dont chaque jour il faiſoit ſa nourriture.

Depuis quarante ans, continua le Pilote, ce monſtre exiſte, & nul voyageur malheureux n'aborde dans cette iſle funeſte qu'il n'en ſoit dévoré.

Amadis, plus ſaiſi d'horreur de la naiſſance de ce monſtre que du péril de le combattre, réſolut d'en purger la terre, & de ne paroître à la Cour de l'Empereur de Grèce qu'après l'avoir exterminé, pour remettre ſous la puiſſance de cet Empereur une iſle floriſſante autrefois, & compriſe alors dans les Etats ſoumis à cet Empire.

Il ſe fit deſcendre à terre avec Gandalin, Héliſabel & ſon nain ; &, quoiqu'ils ſe jettaſſent en larmes à ſes genoux, rien ne put le diſſuader de chercher le monſtre & de le combattre.

Lorſqu'Amadis apperçut de loin un vaſte grouppe de rochers noirs où le monſtre avoit choiſi ſa retraite, il fit entrer ceux qui le ſuivoient dans une caverne, leur ordonna de s'y cacher & de l'attendre : Cher Gandalin, dit-il à ſon Ecuyer, ſi je ſuccombe dans cette cruelle aventure, porte mon anneau à la charmante Oriane, & dis-lui que la mort la plus affreuſe m'a paru encore plus ſupportable qu'une cruelle abſence. Gandalin baigné de larmes promit d'obéir, & le héros s'avança vers le pied du mont couvert par les rochers.

Bientôt un ſiflement aigu & quelques tourbillons de fumée annoncèrent que le monſtre étoit proche. Le cheval d'Amadis reculant épouvanté à l'aſpect horrible de l'Endriaque, Amadis fut obligé de deſcendre ; &, ſe ſaiſiſſant de ſa lance pour parer le premier choc, il s'avança ſur le monſtre qui, déployant à moitié ſes longues ailes, ſe préparoit à fondre ſur lui.

Amadis joignant le ſang-froid à l'intrépidité des héros, & ſachant que le monſtre étoit invulnérable, eſpéra du moins que ſes deux gros

yeux qui brilloient comme des charbons allumés, ne le feroient pas ; il eut l'adreſſe dans la première atteinte de frapper l'Endriaque du fer de ſa lance dans l'œil gauche qu'il lui creva. Le monſtre recula quelques pas par la force de la douleur, en jettant un cri terrible ; mais bientôt s'élançant ſur Amadis qui lui porta ſa lance à la gueule, il ſe jetta de lui-même deſſus pour la briſer avec ſes dents : elle fut en effet briſée ; mais le fer & le tronçon du fuſt reſtèrent attachés dans le fond de la gueule du monſtre, de façon qu'il verſoit un torrent de ſang qui lui tomboit dans l'eſtomac, lui faiſoit perdre haleine, & même empêchoit ſa gueule meurtrière de pouvoir ſerrer une proie.

Amadis lui porta vainement des coups terribles de ſa bonne épée ; la lame rebondit chaque fois ſans l'entamer, comme s'il eût frappé ſur une enclume ; il réuſſit cependant à lui enfoncer profondément ſon épée dans les naſeaux avant que d'être ſaiſi, & ce nouveau coup augmenta beaucoup l'effuſion du ſang dont ce monſtre étoit à moitié ſuffoqué. Le Prince de Gaule ſe crut à ſa dernière heure, lorſque l'Endriaque, malgré les bleſſures qu'il avoit reçues, parvint enfin à le ſaiſir entre ſes griffes cruelles qui briſoient les mailles de ſon haubert, & pénétroient dans ſon corps : Je meurs en t'ado-

rant, divine Oriane, s'écria-t-il en cet affreux moment; mais l'Amour veilla ſans doute ſur la vie du plus parfait de tous les amans. En cet inſtant même le monſtre, étouffé par la quantité de ſang qu'il avaloit, détendit ſes griffes, tomba ſur le dos, & ſur le champ expira, en vomiſſant un torrent de feux & d'une fumée empoiſonnée, parmi lequel Héliſabel & Gandalin qui s'étoient avancés crurent voir un noir démon qui ſe précipita dans un abîme.

Amadis s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant; il fut heureuſement apperçu par ſes deux fidèles ſerviteurs qui volèrent à ſon ſecours, mais qui ne purent arriver que lorſqu'il étoit déja étendu ſur le ſable ſans aucune connoiſſance.

Gandalin délaça promptement ſon caſque, & s'apperçut qu'il reſpiroit encore. L'odeur empeſtée qui les ſaiſit, leur fit juger que la force du poiſon agiſſoit encore plus ſur Amadis, que les bleſſures dont ſon corps étoit couvert. Héliſabel heureuſement l'avoit prévu, & lui verſant dans la bouche & dans le nez un élixir précieux, Amadis entr'ouvrit un œil mourant. J'expire, ô mon cher Gandalin! Ah! je te conjure de joindre à l'anneau que je t'ai donné pour porter à la divine Oriane, ce cœur qui n'aima jamais qu'elle, & qui brûle encore pour

elle à mon dernier ſoupir. Gandalin penſa mille fois expirer de douleur à ces paroles; mais Héliſabel ſoulevant la tête d'Amadis, & le frottant de nouveau de ſon élixir: Banniſſez ces idées funeſtes, Seigneur, s'écria-t-il; ne ſuis-je pas avec vous pour vous rappeller à la vie? En effet, Amadis commença bientôt à reprendre ſes ſens & quelque force; mais le ſang commençant à couler plus vivement de ſes bleſſures, ils le déſarmèrent promptement; & le ſavant Héliſabel ſut arrêter ce ſang, & traiter ſes bleſſures avec tant d'adreſſe, qu'ils reconnurent qu'Amadis alloit bientôt ſe trouver en état d'être tranſporté.

Pendant les premiers momens de calme, Gandalin ſonna d'un cor pour appeller les gens de l'équipage, ainſi qu'il en étoit convenu, ſi ſon maître étoit vainqueur; & tandis qu'ils accouroient pleins de ſurpriſe & de joie, il examinoit avec horreur le monſtre affreux qui couvroit un vaſte terrain de ſon corps.

Les gens de l'équipage tendirent promptement un pavillon ſous lequel Amadis fut porté. Héliſabel & Gandalin, par leurs ſecours aſſidus, achevèrent de le rappeller à la vie; & dès le ſecond jour Héliſabel l'aſſura que la ſeule perte qu'il avoit faite de preſque tout ſon ſang rendroit la cure un peu longue, & il ne lui

laiſſa pas eſpérer de pouvoir ſortir de ſon lit avant la fin du mois.

Amadis, regrettant vivement tous les momens qu'il perdoit ſans ſe rapprocher d'Oriane, crut auſſi n'en devoir pas perdre pour faire ſavoir à l'Empereur que l'iſle de l'Endriaque étoit délivrée de ce monſtre ; que le Chevalier de la verte épée la remettoit ſous ſa puiſſance ; mais que, bleſſé dans le combat, il étoit encore hors d'état de pouvoir lui aller embraſſer les genoux.

Héliſabel étant très-connu dans la Cour de l'Empereur de Grèce, écrivit tous les détails de ce combat terrible, & chargea l'Exprès de remettre ſa lettre au Comte de Salender, frère de la belle Graſſinde, pour que ce Prince la préſentât à l'Empereur.

La ſurpriſe & l'admiration de ce Prince fut extrême, en apprenant la fin de l'horrible aventure dans laquelle tant de braves Chevaliers de ſes Etats avoient perdu la vie. Son premier mouvement fut de vouloir lui-même voler au ſecours du Chevalier de la verte épée ; mais ſon âge & la prière de l'Impératrice l'ayant retenu, l'Empereur députa le Prince Gaſtilles ſon neveu, avec le Comte de Salender, pour aller trouver le Chevalier de la verte épée, lui rendre les plus grands honneurs, & l'amener le plutôt qu'il ſeroit poſſible dans ſa Cour ; il

les fit ſuivre par le meilleur Peintre de ſes Etats, avec ordre de deſſiner exactement l'Endriaque, ce Prince ayant réſolu d'élever un monument dans ſa capitale & dans l'iſle, où l'on verroit en bronze, de grandeur naturelle, ce monſtre effroyable, & le brave Chevalier qui l'avoit terraſſé ſous ſes coups.

Gaſtilles & le Comte de Salender firent en peu d'heures le trajet qui les ſéparoit de l'iſle de l'Endriaque, & rendirent au Chevalier de la verte épée l'hommage qu'ils devoient à ſa valeur. Malgré ſa pâleur & ſa foibleſſe, ils admirèrent la nobleſſe & la beauté de ſa figure, & jugèrent à ſes propos que ce ne pouvoit être que quelque grand perſonnage qui cachoit ſon véritable nom.

Dès le lendemain matin ils allèrent viſiter le cadavre de l'Endriaque, & ne purent le voir ſans horreur & ſans la plus grande ſurpriſe qu'un Chevalier eût pu vaincre tout ſeul un pareil monſtre : malgré la puanteur exceſſive qu'il exhaloit, un habile Peintre en prit la meſure, & le peignit avec exactitude.

Deux jours après leur arrivée, Héliſabel, voyant que le Chevalier bleſſé pouvoit ſoutenir la mer, le fit tranſporter dans le vaiſſeau dont le trajet fut également heureux ; & ſon arrivée étant annoncée déja dans le port de Conſtan-

tinople, le vaiſſeau qui portoit ce Chevalier de la verte épée fut ſalué par tous les vaiſſeaux de la flotte impériale, & par tous les forts qui défendoient l'entrée du port.

L'Empereur croyant ne pouvoir trop honorer ſa valeur, vint au-devant de lui, ſuivi d'une riche litière, l'embraſſa tendrement, & le fit conduire à ſon palais. L'Impératrice ne tarda pas à paroître, & malgré la foibleſſe d'Amadis, il ſe mit à ſes genoux pour lui baiſer la main; mais la Reine le releva d'un air plein de grace, & le força de s'aſſeoir auprès d'elle. La jeune Reine Menoreſſe qui ſuivoit l'Impératrice, cherchoit en vain à déméler ſes traits. Ayant dans un voyage été défendue par Galaor qui punit des brigands qui l'avoient attaquée, elle avoit été frappée de la reſſemblance que le Chevalier de la verte épée avoit avec lui. Elle ſoupçonna que ce Chevalier pouvoit être de l'illuſtre race des Princes de Gaule, & communiqua ſon ſoupçon à l'Empereur; mais ce Prince, auſſi rempli d'égards que magnanime, reſpecta le ſecret dans lequel le Chevalier de la verte épée vouloit tenir ſon nom, & ſe contenta de dire que, quel qu'il pût être, ce Chevalier honoroit toutes les Cours qui le recevoient, & qu'heureux ſeroit le Souverain qui l'acquerroit pour ſon gendre ou pour ſon beau-frère.

Les Dames étoient prêtes à demander au Chevalier les détails de ſon périlleux combat, lorſque la jeune Princeſſe Léonorine, fille unique de l'Empereur, âgée de ſept à huit ans, parut avec deux jeunes Princeſſes de ſon âge, filles du Roi de Hongrie. Léonorine eût été priſe pour la Déeſſe de la jeuneſſe; elle en avoit la grace & la beauté. Amadis, en la voyant, fut ſi vivement frappé de la trouver ſi belle, qu'il ſe rappella le premier moment où la divine Oriane, étant à peu près du même âge, parut la première fois à ſes yeux dans la Cour du Roi d'Ecoſſe: cette penſée le jetta dans une diſtraction ſi profonde, qu'il baiſſa ſes yeux d'où bientôt il ſortit un torrent de larmes. Toute la Cour fut ſurpriſe, & commençoit à le blâmer d'oublier la compagnie qui l'entouroit; mais l'Empereur reconnoiſſant qu'une violente paſſion dont il n'étoit pas le maître l'occupoit en ce moment, fut le premier à l'excuſer, & le prenant par la main: Seigneur Chevalier, lui dit-il, voici ma fille qui vient vous féliciter ſur votre victoire. Amadis, revenant à lui, rougit de l'état où l'Empereur l'avoit ſurpris, & répara cette faute avec toute la nobleſſe & la galanterie qui le rendoient auſſi ſupérieur dans les Cours, qu'il l'étoit dans les combats par ſa valeur.

La jeune Léonorine fut ſi frappée de tout ce qu'elle admiroit dans le vainqueur de l'Endriaque, que, paſſant promptement dans ſon appartement, elle en revint auſſi-tôt avec deux riches couronnes à la main: Seigneur Chevalier, lui dit-elle, voici deux couronnes dont l'Empereur m'a fait préſent pour en diſpoſer à mon gré; toutes deux viennent de mon biſaïeul Apollidon qui les fit faire avec dix autres pour la belle Grimanèſe; je ne peux en faire un meilleur uſage que de vous les offrir, ſous quelques conditions que je vous prie d'accepter avant que je vous les déclare. Ah! Madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui puiſſe m'empêcher de vous obéir. Eh bien! Seigneur, dit Léonorine avec un air d'embarras qui parut animer les roſes de ſon teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la Demoiſelle que vous jugerez être la plus belle; que vous réſerviez la ſeconde pour la plus excellente Dame que vous connoiſſiez, & que vous nous déclariez quel eſt le ſujet des larmes que vous avez verſées lorſque j'ai paru devant vous.

Amadis rougit, & ſe trouva dans le plus grand embarras; cette troiſième demande étoit le ſecret de ſon ame. Se remettant enfin: Madame, lui dit-il, la plus brillante couronne

de l'univers ſeroit encore au deſſous de celle que vos charmes naiſſans méritent : permettez-moi donc de vous la rendre, & d'oſer en couronner vos beaux cheveux. Pour la ſeconde, il faut donc avouer que je la réſerve pour une Dame qui raſſemble les vertus & les perfections les plus céleſtes ; elle n'avoit que votre âge lorſque je la vis la première fois. Ah ! Madame, vous m'avez ſi fortement rappellé ce moment qui décida du reſte de ma vie, que je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de verſer des larmes : je vous conjure de ne m'en pas demander davantage. Je m'en tiendrai donc, dit Léonorine avec autant de grace que de politeſſe, à vous prier d'accorder à l'Empereur mon père le plus de tems que vous pourrez paſſer loin de celle dont vous conſervez un ſouvenir auſſi cher ; & puiſque vous voulez que j'accepte cette couronne dont pluſieurs Princeſſes ſeroient plus dignes que moi, recevez du moins cet anneau, & ne le remettez jamais qu'à quelqu'un que vous jugerez digne d'être mon Chevalier. Ah ! divine Princeſſe, je vous le jure, s'écria vivement Amadis ; & vous verrez peut-être bientôt à vos pieds l'un de mes proches parens vous préſenter cet anneau, & vous jurer une obéiſſance éternelle. Amadis penſoit en ce moment à Galaor ; mais ce bonheur

heur étoit deſtiné pour un Chevalier plus fidèle, & qui devoit lui être encore plus cher: nous verrons dans la ſuite que ce fut Eſplandian même qui rapporta cet anneau précieux à la belle Léonorine.

Amadis deſiroit vivement partir & ſe rapprocher de la grande Bretagne; mais l'Empereur & les Princeſſes trouvoient toujours de nouveaux prétextes pour le retenir; la jeune Léonorine ſe plaiſoit ſouvent à le tourmenter avec le badinage & les graces de ſon âge. Un jour entr'autres, voyant qu'un propos qu'il venoit de tenir annonçoit ſon départ pour le lendemain, elle fit ſigne aux enfans de ſon âge d'entourer le Chevalier: Voyons, lui dit-elle, ſi vous aurez autant de courage pour rompre les chaînes qui vous retiennent, que vous en montrâtes contre l'Endriaque. Vraiment, Madame, je n'avois alors à combattre qu'un démon, & je ne ſuis pas aſſez téméraire pour oſer combattre des Anges. Eh bien, continua la charmante Léonorine, ſachez que vous ne ſortirez point de cette dure priſon, que vous ne m'ayiez promis de reſter encore trois jours avec nous, & que vous ne m'ayiez renouvellé le ſerment de me renvoyer l'anneau par celui d'entre vos proches que vous choiſirez pour être mon Chevalier.

Amadis lui baisa la main en le lui promettant.

L'Empereur regretta plus d'une fois dans son cœur que le Chevalier de la verte épée fût déja soumis au pouvoir de l'amour; pénétré d'admiration pour lui, quoiqu'il ignorât sa naissance, quoiqu'il fût alors homme fait, & que Léonorine ne fût encore qu'un enfant, il eût desiré pouvoir se l'attacher par les liens les plus sacrés, dès que sa fille seroit en âge d'être mariée. Seigneur Chevalier, lui dit-il un jour, permettez-moi de vous sommer sérieusement de tenir à ma fille la parole qu'elle a reçue de vous. Votre haute sagesse me rend sûr que vous ne pouvez choisir qu'un Chevalier digne de l'héritière de cet Empire, & je ne permettrai point qu'elle en accepte d'autre que celui qui nous viendra de votre main. Amadis lui répondit respectueusement qu'il tâcheroit de se rendre digne de la confiance dont il l'honoroit.

L'Impératrice, sachant que le Chevalier de la verte épée brûloit du desir de retourner dans la grande Bretagne, & qu'il avoit habité souvent ce Royaume, ne put s'empêcher de lui dire un jour qu'elle étoit surprise qu'il n'eût jamais parlé des merveilles du palais que son grand-père Apollidon avoit élevé si près de la grande Bretagne. Madame, lui répondit-il, j'ai

vu l'arc des loyaux amans ; & j'ai ſouvent admiré tout ce que le grand Apollidon a raſſemblé dans l'iſle ferme. Ah ! lui dit-elle, perſonne n'eût été plus propre que vous à mettre cette grande aventure à fin. Vous avez trop bonne opinion de moi, Madame, cette aventure étoit ſans doute réſervée aux plus grands Princes. On dit que l'Iſle ferme a depuis été conquiſe par Amadis, fils de Perion, Roi de Gaule. En vérité, dit auſſi-tôt l'Empereur, j'ai ſouvent penſé que vous êtes cet Amadis ſi renommé par ſes vertus & par ſa gloire ; mais ce qui m'empêche de m'arrêter à cette idée, c'eſt que je ne peux imaginer qu'un ſi grand Prince eût quitté le cœur de l'Europe, & ſe trouvât preſque ſeul ſur les bords du Boſphore, ſi loin de tout ce qui doit l'attacher. Amadis embarraſſé laiſſa tomber ce propos ſans rien répondre ; & l'inſtant d'après, l'idée de ſa chère Oriane maîtriſant ſes ſens & ſon cœur, il retomba dans la ſombre rêverie qu'on avoit déja remarquée, & quelques larmes coulèrent de ſes yeux. L'aimable Reine Menoreſſe, qui s'étoit priſe d'amitié pour lui, fut vivement touchée de ſon état : Ne retenons plus, dit-elle à l'Empereur, ce brave Chevalier, je vois qu'il en coûte trop à ſon cœur ; & vous, belle Léonorine, dit-elle à la Princeſſe, laiſſez-le aller à la recherche du

Chevalier qu'il vous deſtine, & préſentez-lui le dernier préſent que vous lui réſervez. Léonorine s'étant fait apporter auſſi-tôt ſix épées d'une beauté parfaite, & dont les lames avoient été forgées en Syrie, par le plus habile ouvrier de Damas, elle le pria de les recevoir de ſa main, & de n'en faire don qu'à ceux qu'il croiroit les plus dignes de les porter: Ah ! Madame, ils ne les recevront de la mienne, qu'en jurant de vous ſervir avec le même zèle & le même attachement que je vous conſacre à jamais.

Amadis ayant enfin pris congé de l'Empereur, s'embarqua le lendemain matin, enchanté de cette aimable Cour, & de tous les dons charmans qui brilloient dans la jeune Léonorine. Un vent favorable le porta dans peu de jours où la belle Graſſinde devoit l'attendre; &, quoiqu'il fût loin encore de la grande Bretagne, il ſentoit ſon cœur un peu moins oppreſſé d'avoir franchi quelques degrés de la diſtance qui le ſéparoit d'Oriane.

Graſſinde fut bien attendrie en revoyant le Chevalier de la verte épée; &, connoiſſant que ſa modeſtie le faiſoit parler trop légérement ſur les périls qu'il venoit d'eſſuyer, elle ſe fit rendre compte par Héliſabel de ſon combat contre l'Endriaque, & de tout ce qu'il avoit éprouvé

dans la ſuite de ce voyage. Amadis ſe plut à parler plus long-tems de la Cour de l'Empereur, de la jeune Léonorine, & de toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues dans cette Cour, & ſur-tout du Comte de Salender ſon frère. Je ne ſuis pas ſurpriſe, lui dit-elle, que mon frère ſe ſoit pris d'un tendre attachement pour vous : nous nous aimons dès notre enfance, & nos ſentimens furent toujours les mêmes. Vous ſerez peut-être ſurpris lorſque vous ſaurez que le don que vous m'avez promis, & qu'il eſt tems que je vous déclare, eſt une ſuite de l'excès de l'amitié qu'il eut toujours pour moi. Amadis frémit en entendant parler de ce don, & craignit vivement que quelque nouvelle entrepriſe à laquelle ce don l'engageroit, ne l'éloignât encore de ſa chère Oriane.

Le premier exploit de mon frère qui n'avoit encore nulle paſſion dans le cœur, dit-elle, fut de faire élever un perron ſur les frontières de la Romanie, d'y faire placer mon portrait, & de ſoutenir pendant trois mois contre tous les Chevaliers qui ſe préſenteroient, que je ſurpaſſois en beauté la Dame de leurs penſées. Mon frère, après avoir eſſuyé bien des combats, ſortit vainqueur de cette folle entrepriſe; & toutes les Dames des Royaumes voiſins furent

un peu humiliées par ſa victoire. Je vous avoue, Seigneur, que je ne pus m'empêcher d'être ſenſible à ce triomphe, & que tout autre qu'un frère, quelque Chevalier qui vous eût reſſemblé, en eût peut-être reçu la récompenſe; mais je n'oſerois plus aujourd'hui tenter de jouir une ſeconde fois d'une pareille gloire, ſi je ne ſavois que rien ne peut vous réſiſter. J'ai ſouvent entendu parler, continua-t-elle, de la beauté des Dames de la grande Bretagne; & le don que je vous demande, c'eſt de me conduire à cette Cour, & de me faire remporter ſur les Dames de celle de Liſvard, le même avantage que j'ai ſur celles de la Romanie.

Amadis, affligé d'une pareille demande, reſta quelque tems ſans répondre; il eût mieux aimé périr de mille morts, que d'attenter à la gloire de la belle des belles; & la divine Oriane lui paroiſſoit en tout ſi ſupérieure à Graſſinde, qu'il auroit cru ſe trouver ſans force & ſans courage, au moment où ſon bras eût oſé porter quelque atteinte à ſa gloire. Graſſinde commençoit à ſe trouver offenſée de l'embarras qu'Amadis montroit à lui répondre, lorſque celui-ci reprenant ſes eſprits: Expliquez-vous, lui dit-il, Madame; vous ne prétendez ſans doute remporter la palme de la beauté que ſur les Demoiſelles de cette Cour, & vous ne voudriez pas offenſer la

belle Reine Brisène ? Non, certes, lui répondit-elle, & je ne prétends qu'à vous voir forcer les Chevaliers Bretons d'avouer que celles au cœur desquelles ils prétendent, ne peuvent égaler la Princesse de Romanie. Amadis avoit eu l'adresse de bien établir cette distinction, en pensant que sa chère Oriane n'étoit plus du nombre des Demoiselles, & que par conséquent sa gloire ne pouvoit courir aucun risque par l'espèce de défi que Grassinde lui proposoit de faire ; il lui dit donc qu'il étoit prêt à la suivre, & que peut-être, dès qu'elle paroîtroit à cette Cour, aucun Chevalier ne se présenteroit pour le combattre.

Grassinde, très-contente de cette réponse, ordonna les apprêts de tout ce qui pouvoit rendre son arrivée à Londres également brillante & magnifique. Pendant qu'on s'occupoit des préparatifs nécessaires, Amadis s'amusoit souvent à chasser ; mais c'étoit bien moins le plaisir de courre un cerf qui l'attiroit dans la forêt, que le desir de la solitude, & de pouvoir se livrer tout entier à des pensées qui lui peignoient sans cesse celle qu'il adoroit : abandonnant presque toujours la chasse dès que le cerf étoit lancé, l'endroit le plus épais & le plus sauvage de la forêt étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Un jour qu'il s'étoit égaré plus loin qu'à l'ordinaire avec le ſeul Gandalin à ſa ſuite, il fut très-ſurpris en trouvant un beau cheval blanc étendu mort, & couvert de bleſſures qui ſaignoient encore ; le moment d'après, il entendit quelques foibles plaintes ; il y courut, & vit un Chevalier mourant, & dont le ſang couloit ſur l'herbe. Il s'empreſſa de lui donner du ſecours ; mais de quelle douleur ne fut-il pas ſaiſi, lorſqu'après avoir eſſuyé le ſang qui lui couvroit le viſage, il le reconnut pour être ſon cher Bruneau de Bonnemer? Il fit un cri, en mouillant ſon front de ſes larmes & les mélant avec ſon ſang : Ah ! mon cher Laſinde, dit Bruneau d'une voix mourante, tu t'es fait bien long-tems attendre ; je me meurs. Qu'eſt devenu Angriotes? Ah ! cher Amadis, que de larmes vous donnerez à votre meilleur ami ! Amadis ne s'occupa d'abord qu'à bander ſes plaies, & à arrêter ſon ſang ; il eût eu peine à réuſſir, ſans le ſecours de Gandalin & de Laſinde, écuyer de Bruneau, qui revenoit en ce moment, avec deux têtes hideuſes attachées à l'arçon de ſa ſelle. Ce fut par Laſinde qu'Amadis apprit que Bruneau s'étant écarté d'Angriotes d'Eſtravaux ſon compagnon, il avoit été ſurpris par ſix brigands qui, commençant par tuer ſon cheval avant qu'il eût pu ſe mettre en défenſe, l'a-

voient assassiné ; qu'Angriotes étant accouru dans le moment où Bruneau tomboit, il avoit couru sur ses assassins, les avoit mis en fuite, aidé par son Ecuyer & par lui ; & que, tandis qu'Angriotes les poursuivoit, il avoit été chercher du secours pour son maître. Un ancien Hermite qui suivoit Lasinde, arriva dans ce moment ; alors, tous les quatre désarmant doucement Bruneau, l'Hermite visita ses blessures qui se trouvèrent plus nombreuses que mortelles ; & le sang étant arrêté, Bruneau reprit un peu ses sens, reconnut qu'il étoit dans les bras de son cher Amadis. Lasinde lui montra les deux têtes qu'Angriotes venoit de lui donner, en lui disant qu'il ne cesseroit pas de poursuivre le reste des assassins de son compagnon.

L'Hermite ayant fait un brancard, fit transporter Bruneau dans son Hermitage. Pendant ce tems, Amadis entendant un bruit d'armes dans la forêt, se couvrit promptement de celles de Bruneau, & vola vers le lieu d'où ce bruit partoit ; il y trouva le brave Angriotes le dos appuyé contre un chêne, qui se défendoit avec courage contre huit hommes armés, dont l'un rendoit les derniers soupirs à ses pieds. Le terrible Amadis en fit tomber deux autres des premiers coups qu'il frappa ; chargeant les cinq autres avec fureur, un seul reçut encore la

mort, les autres l'évitèrent par une prompte fuite. Angriotes avoit été bleſſé dans ce dernier combat par les quatre ſcélérats qui s'étoient joints à ceux qu'il pourſuivoit ; &, ſans le ſecours d'Amadis, qu'il prit d'abord pour Bruneau, ce Chevalier eût peut-être ſuccombé ſous leurs coups. Amadis ayant levé la viſière de ſon caſque, Angriotes l'embraſſa tendrement. Ils reprirent enſemble le chemin de l'Hermitage, dont l'hôte partagea ſes ſoins entre les deux bleſſés ; & le lendemain, l'Hermite les voyant en état d'être tranſportés, Amadis les fit conduire au château de Graſſinde qu'il trouva dans la plus mortelle inquiétude, & preſque ſeule : cette Princeſſe ayant envoyé tous ceux de ſa ſuite en état de porter les armes, pour chercher Amadis & lui donner des ſecours, craignant que les brigands de la montagne ne ſe fuſſent avancés juſques ſur ſes frontières, comme ils avoient oſé s'y porter quelquefois.

Les ſoins les plus aſſidus & l'habileté d'Héliſabel réuſſirent à remettre Angriotes & Bruneau de Bonnemer en état de ſortir ; & dès qu'ils purent s'armer, Graſſinde s'embarqua ſuivie de ces deux Chevaliers & d'Amadis, & fit voile pour la grande Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut aſſez long, mais paiſible, qu'Amadis entendit parler pour

la première fois du jeune Eſplandian; Angriotes, en cauſant avec lui de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon abſence à la Cour de Liſvard, lui raconta comment Naſcian avoit remis entre les mains de ce Prince ce bel enfant dont on ignoroit la naiſſance, & dont les premiers jours avoient été marqués par des événemens auſſi merveilleux. Angriotes ajouta que Liſvard avoit donné le petit Eſplandian à ſa fille Oriane, avec Ambor ſon fils; mais qu'il en étoit preſque fâché, parce que ſon fils, quoique bien fait & grand pour ſon âge, paroiſſoit bien laid auprès d'Eſplandian. N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut ſortir rien que de bon & d'eſtimable d'un auſſi preux Chevalier; & dans le deſſein où je ſuis d'armer Chevalier mon cher & brave Gandalin, qui devoit l'être avant Enil, ſi vous voulez me le confier pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous ſerons arrivés dans l'iſle ferme. Angriotes accepta cette offre avec reconnoiſſance.

Pendant le tems qui s'étoit écoulé, tant pour la guériſon de Bruneau, que pour le voyage de Graſſinde, il étoit arrivé bien des événemens à la Cour de Liſvard. La Reine Sardamire, le Prince Saluſte Guide, Duc de Calabre, & l'Archevêque de Tarente, étoient arrivés pour faire la demande d'Oriane avec le

ſuperbe & nombreux cortége que l'Empereur Patin leur avoit donné; une armée navale les avoit eſcortés & portés ſur les côtes de la grande Bretagne. Ils étoient abordés dans le port de la grande cité de Tagades où Liſvard ſe trouvoit alors, & les trois Ambaſſadeurs avoient eu déja l'audience la plus favorable du Roi de la grande Bretagne.

Oriane n'étoit point pour lors à la Cour; & dans l'abſence de ſon cher Amadis, Mirefleur où ce Prince avoit embelli ſes jours, étoit le lieu qu'elle habitoit avec le plus de plaiſir; c'eſt-là que cette malheureuſe Princeſſe pleuroit l'abſence d'un époux adoré, mais elle ne prévoyoit pas les nouveaux malheurs dont elle étoit menacée.

Le déſeſpoir d'Oriane fut extrême, lorſqu'elle ſçut l'arrivée des Ambaſſadeurs Romains, & l'accueil que le Roi ſon père leur avoit fait; les penſées les plus noires, les projets les plus funeſtes l'occupèrent; ſon parti déciſif fut de ſe donner la mort plutôt que de rompre ſes ſermens, & d'accepter la main de l'Empereur.

La Reine Sardamire crut devoir la prévenir de la demande qu'elle étoit chargée de faire, & demanda la permiſſion au Roi Liſvard d'aller voir la Princeſſe à Mirefleur. Sardamire partit de Tagades avec un brillant cortége; elle

étoit eſcortee par cinq Chevaliers Romains qui, depuis leur arrivée dans la grande Bretagne, portoient la préſomption juſqu'à mépriſer les Chevaliers de cette Cour : leurs propos avoient ſouvent bleſſé le bon vieillard Grumedan qui, malgré le poids des années, ſe propoſoit de les en faire repentir dès qu'il en trouveroit l'occaſion.

Cette occaſion ſembla ſe préſenter d'elle-même. Grumedan avoit été chargé par Liſvard de conduire la Reine Sardamire à Mirefleur; & comme la diſtance étoit trop grande pour la faire tout d'une traite, il avoit envoyé tendre ſur le bord d'un ruiſſeau vers la moitié du chemin, cinq grands pavillons pour Sardamire & ſa ſuite.

A peine les Chevaliers Romains furent-ils arrivés à ces pavillons, qu'ils s'emparèrent de celui qui leur étoit deſtiné ; &, ſelon la coutume des Chevaliers qui deſiroient de combattre avec ceux qui paſſeroient à portée d'eux, ils firent attacher leurs cinq boucliers autour du dôme de leur pavillon, & dreſsèrent leurs cinq lances vis-à-vis.

Vous propoſez-vous de jouter, leur dit Grumedan ? Nous le deſirerions, lui répondirent-ils, mais nous ne l'eſpérons point ; & ce que nous connoiſſons des Chevaliers de ce pays, ne nous

fait pas imaginer qu'ils oſent entrer en lice avec nous. Parbleu ! vous les connoiſſez mal, leur dit Grumedan, & tout vieux que je ſuis, je vous en ferois bien paſſer l'envie, ſi dans ce moment je pouvois diſpoſer de ma perſonne ; mais quand j'aurai rempli les ordres dont je ſuis chargé par mon maître, je me ferai une vraie fête, à notre retour, ou de vous faire changer d'opinion, ou de rabattre votre orgueil. Cette diſpute auroit pu devenir fort vive ; mais elle fut interrompue par l'arrivée de Floreſtan, qui revenoit à la Cour de Liſvard, eſpérant y trouver des nouvelles d'Amadis qu'il avoit cherché vainement dans une grande partie de l'Europe. Floreſtan, bien couvert de ſes armes, ne fut reconnu de perſonne ; & ſurpris de voir des pavillons tendus, il s'approcha de celui qui lui parut le plus conſidérable : les murailles en étoient relevées. Floreſtan reſta quelques momens à conſidérer la Reine Sardamire, & les Dames de ſa ſuite qu'il ne connoiſſoit point : il trouva cette jeune Reine ſi belle, qu'il reſta long-tems immobile en l'admirant ; cela déplut à l'une des Demoiſelles de ſa ſuite, qui ſe leva pour lui dire d'un ton fort dur : Il eſt bien impoli de regarder avec tant de curioſité des Dames, auparavant qu'on ne les ait ſaluées, & qu'on n'en ait obtenu la permiſſion. Allez,

Chevalier, vous feriez mieux d'aller toucher l'un de ces écus; mais je ne crois pas que vous en ayiez le courage. Madame, dit Floreſtan à Sardamire, je ne m'attendois pas à trouver dans ce lieu tant de beautés raſſemblées, & je vous demande pardon d'une faute bien involontaire. Quant à ces écus, dit-il à la Demoiſelle, j'ignore quels ſont ceux qui les ont placés dans un lieu ſi apparent; &, comme je ne penſe pas qu'ils aient deſſein de les retirer, je ne paſſerai pas ſans les toucher. A ces mots, il les toucha tous les cinq l'un après l'autre du fer de ſa lance, en les faiſant fortement retentir, pour que les Chevaliers en fuſſent avertis.

Les cinq Chevaliers ſortirent enſemble, montèrent à cheval, & ſe préparoient à courir tous à-la-fois contre Floreſtan; mais Grumedan s'avançant, leur dit: Eſt-ce donc la coutume des Chevaliers Romains d'en attaquer un ſeul avec tant d'avantage? Sachez que de pareils actes ne ſont point ſoufferts dans ce Royaume; tout ce que vous pouvez faire, c'eſt de l'attaquer l'un après l'autre, dans le même ordre qu'il a mis à toucher vos boucliers. Le plus foible de nous, repartit Gradamor le plus apparent de tous, ſuffiroit pour en combattre cinq tels que vous avec lui. Le vieux Grumedan lui répondit d'un air moqueur: Oh! parbleu, c'eſt ce

que nous allons voir; quel que ſoit ce Chevalier, je ne lui manquerai point, en me mêlant d'un combat qu'il vient d'entreprendre : je le crois très-ſuffiſant pour vous vaincre; mais s'il a du déſavantage contre l'un de vous, je jure bien de le remplacer à l'inſtant. Ah! ah! Grumedan, vous voulez donc perdre auſſi votre cheval, & que votre bouclier aille orner le Capitole avec celui de ce Chevalier? Ma foi, j'ignore quel ſera l'événement de ce combat, dit Grumedan, pour moi je regarde les vôtres comme un trop médiocre trophée pour m'en parer; je me propoſe tout au plus de les faire traîner dans la pouſſière. Finiſſez vos radotages, vieux Grumedan, repartit Gradamor, ou je vous en punirai dès que nous ſerons à Tagades. Grumedan hors de lui, s'alloit emporter contre Gradamor ; mais il fut arrêté par le commencement de la joute qui s'alloit faire. Le Chevalier Romain n'ébranla pas ſeulement Floreſtan qui le fit voler par-deſſus la croupe de ſon cheval, à moitié mort ; il fit auſſitôt prendre ſon cheval & ſon écu par ſes Ecuyers.

Un ſecond Chevalier Romain s'étant préſenté, Floreſtan lui fit ſubir le même ſort, ainſi qu'aux deux ſuivans ; tous les quatre furent tellement bleſſés par la violence de leur chûte, qu'il

qu'il fallut les emporter, & de long-tems ils ne furent en état de porter les armes.

Il ne reſtoit plus que Gradamor ; mais, loin que le traitement fait à ſes compagnons l'eût humilié, il n'en devint que plus arrogant, & Floreſtan ſe promit bien de l'en punir ; il employa toute ſa force & ſon adreſſe dans cette dernière courſe, & frappant Gradamor de droit fil au milieu du corps, il l'envoya par-deſſus la croupe de ſon cheval, avec la ſelle entre les jambes, tomber à quatre pas dans une marre pleine de fange. Chevalier, lui dit Floreſtan, lorſqu'il le vit reprendre ſes ſens, il eſt juſte que votre ſelle vous reſte ; mais pour mon cheval & mon écu, ils ne ſerviront pas à votre triomphe au Capitole.

Gradamor revenu de ſon premier étourdiſſement, ſe releva furieux, mit l'épée à la main, & voulut en donner dans les flancs du cheval de Floreſtan qui l'évita, ſauta légérement à terre, & lui dit : Vous avez beſoin qu'on vous donne des leçons de courtoiſie, & que l'on vous corrige de votre orgueil : vous voyez que je ne veux pas me ſervir de l'avantage que j'ai ſur vous ; mais vous n'avez pas l'air d'être plus heureux à pied qu'à cheval. Gradamor ne lui répondit que par des coups précipités, que Floreſtan paroit avec adreſſe, en continuant à

lui faire les plaiſanteries les plus amères. Voulant enfin terminer ce combat, en trois ou quatre coups il étourdit tellement Gradamor, que celui-ci tomba à la renverſe : alors Floreſtan lui arracha ſon caſque, le prit par une jambe, & le traîna dans la marre où d'abord il l'avoit jetté. Après avoir joui quelques inſtans du plaiſir de le voir ſe débattre dans la boue : Chevalier arrogant, lui dit-il, il eſt tems de te punir. A ces mots, il lui porta la pointe de ſon épée ſur la gorge, & Gradamor fut obligé de lui crier merci. Non, tu n'en mérites pas, lui répondit Floreſtan, à moins que tu ne conſentes à deux conditions que je prétends t'impoſer. Je m'y ſoumets, dit Gradamor, ſi tu me donnes la vie.

Eh bien ! dit Floreſtan, j'exige que tu commences par écrire de ton propre ſang ton nom, & celui de tes compagnons, ſur les cinq boucliers ; je compte les envoyer à l'Iſle ferme : ils y ſeront ſuſpendus, non pas dans le rang de ceux qui ſont conſacrés par la gloire, & par le paſſage de leurs maîtres ſous l'arc des loyaux amans, mais ils y ſeront au nombre de ceux qui furent aſſez mal défendus pour être enlevés par la valeur & par la force.

Il fallut obéir, la crainte de la mort fut la plus forte; & le ſuperbe Gradamor eut la honte

& le déſeſpoir de tracer lui-même ſon nom & celui des quatre autres, avec le ſang qui ſortoit de ſes bleſſures. Alors Floreſtan remontant à cheval, prit ſa lance, revint ſur Gradamor qui n'avoit encore oſé ſe relever: Souviens-toi, lui dit-il, de tout ce que ton orgueil, ſi mal ſoutenu par ton foible courage, t'a fait dire au brave & vertueux Grumedan; ta vie eſt entre ſes mains, & tu mourras s'il ne me la demande. Grumedan s'approcha, le regarda quelque tems d'un air de mépris, & dit à Floreſtan: Sire Chevalier, je vous prie de lui donner la vie; il eſt bon que lorſqu'il ſera de retour à Rome il puiſſe raconter ſes proueſſes & le ſuccès qu'elles ont eu contre vous. A ces mots, il fit ſigne aux gens de Gradamor de relever leur maître, & le laiſſa porter par eux à ſon pavillon.

Grumedan deſiroit vivement de connoître le Chevalier qui venoit de rabattre l'orgueil des Romains, & duquel il avoit reçu tant de marques d'eſtime; mais Floreſtan lui dit: Je me ſens coupable en effet d'une impoliteſſe vis-à-vis des Dames ici préſentes, & je ne veux point me faire connoître que je ne l'aie réparée; je vais dans cet Hermitage voiſin, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

Dès que Floreſtan fut arrivé dans le lieu

qu'il avoit choiſi pour ſe retirer, il envoya le beau cheval de Gradamor, à Grumedan, le priant de l'accepter, comme venant de la main d'un de ſes meilleurs amis; il envoya les quatre autres à la Demoiſelle dont il avoit éprouvé les reproches, en lui demandant de nouveau pardon d'une impoliteſſe que la diſtraction lui avoit fait faire. La Demoiſelle, bien ſurpriſe de cette réparation, pria l'Ecuyer de lui dire à quel point elle étoit honteuſe & fâchée d'avoir pu parler auſſi durement au plus brave & au plus courtois des Chevaliers.

Grumedan preſſa ſi vivement l'Ecuyer de Floreſtan, qu'il apprit de lui le nom de ſon maître; il en fit part à la Reine Sardamire qui s'écria: Quoi! c'eſt cet aimable Floreſtan, fils de Perion & de la Comteſſe de Salendris! Quelles louanges n'ai-je pas entendu lui donner par le Marquis d'Ancône, mon oncle! mais je me ſuis bien gardée d'en parler devant l'Empereur qui déteſte Amadis ſon frère. Eh! pourquoi donc, Madame, déteſte-t-il le meilleur Chevalier de la terre? dit Grumedan, pour ſavoir quelle eſpèce de motif Patin donnoit à ſa haine. Vraiment, dit-elle, c'eſt parce qu'il l'a précédé dans l'Iſle ferme, dont Patin ſe propoſoit de faire la conquête. Croyez-vous donc, répondit en riant Grumedan, que cette

conquête fût si facile ? Je reconnois bien à ce trait le même esprit qui faisoit parler Gradamor. Apprenez, Madame, quelle est la véritable cause de cette haine ; alors il lui raconta le combat qu'Amadis avoit eu contre Patin, en sortant de l'Isle ferme, le jour que celui-ci se vantoit dans sa chanson d'être aimé de la belle Oriane ; & la Reine Sardamire ne fut plus étonnée qu'Amadis fût odieux à cet orgueilleux Empereur.

Sardamire dissimula ce qu'elle pensoit de l'injuste haine de Patin ; mais ayant un secret desir de revoir Floreſtan, dont elle avoit été frappée, & dont elle admiroit la valeur, elle dit en souriant à Grumedan : Seigneur, il me vient une idée que je désirerois qui pût vous plaire ; mon escorte est hors d'état de servir, & je serois fâchée que Floreſtan pût conserver une mauvaise opinion de la politesse romaine ; j'ai bien envie de lui répondre par son Ecuyer, que je le prie de venir m'accompagner avec vous jusqu'à Mirefleur. Grumedan étoit encore aimable, quoique bien vieux ; il avoit été très-galant dans sa jeunesse, il n'avoit point oublié l'art de lire dans les yeux d'une jeune personne les sentimens les plus chers à son cœur ; il crut trouver quelque émotion dans ceux de la belle Sardamire, lorsqu'elle lui proposa d'appeller

Floreſtan auprès d'elle. Ah! Madame, lui dit-il, rien n'eſt mieux imaginé que d'obliger Floreſtan à vous ſervir d'eſcorte; vous le punirez en même tems de ſon premier tort, & de la défaite de vos Chevaliers: mais je doute que Floreſtan regarde un ordre pareil comme une punition; je le connois trop galant & trop éclairé, pour qu'il ne puiſſe pas ſentir du plaiſir en ſe rapprochant de vous, & en vous devenant utile.

Sardamire envoya l'une de ſes Demoiſelles avec l'Ecuyer de Floreſtan, pour faire ce meſſage. Floreſtan ſurpris, mais enchanté, reprit ſur le champ ſes armes, monta à cheval, & ſuivit la Demoiſelle, qui le conduiſit d'abord au pavillon de Grumedan.

Les deux Chevaliers ſentirent la joie la plus vive en s'embraſſant, & Floreſtan lui raconta en peu de mots les aventures qu'il avoit éprouvées depuis leur ſéparation. Je ne ſais comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan; le commencement en eſt bien glorieux, la fin pourroit bien en être agréable.

Grumedan préſenta Floreſtan à la belle Reine Sardamire; il fléchit un genou en lui baiſant la main. Leurs propos enſemble réunirent autant d'eſprit que de politeſſe; Sardamire écoutoit d'un air attentif & modeſte ceux de Flo-

reſtan, qui en avoit un bien tendre en lui diſant: Madame, le haſard ſeul vous a portée à me demander de vous ſervir; puiſſé-je devoir à ma ſoumiſſion à vos ordres, le bonheur de vous ſervir le reſte de ma vie!

Grumedan fit préparer les équipages, & Sardamire ſe mit en marche pour Mirefleur. Oriane étoit prévenue de ſon arrivée, & quoique l'objet de ſon meſſage fût odieux & déſeſpérant pour elle, Sardamire ne put s'en appercevoir dans ce premier moment; l'attrait enchanteur des prévenances que lui fit Oriane, l'attachèrent à cette Princeſſe, dont bientôt elle plaignit la deſtinée dans ſon cœur.

Oriane fut très-aiſe de revoir le frère d'Amadis: Seigneur, lui dit-elle, l'abſence de votre redoutable frère & la vôtre ont fait bien du tort à ceux & à celles qui ſont venus pour implorer votre ſecours; combien de fois n'avez-vous pas été regrettés? Vous l'êtes en ce moment par une pauvre Demoiſelle que l'on veut deshériter, qu'on veut forcer à quitter ſa patrie, & qui bientôt n'aura d'autre reſſource que la mort. Floreſtan fut bien attendri, connoiſſant qu'Oriane parloit d'elle-même: Raſſurez-la, Madame, lui dit-il les larmes aux yeux; vous ſavez que je répandrois volontiers tout mon ſang pour le ſervice des Dames affligées, & je peux

vous répondre qu'Amadis eſt en bonne ſanté, qu'il s'eſt couvert de gloire en des pays aſſez éloignés, & peut-être même cette Demoiſelle le verra bientôt venir à ſon ſecours. La Reine Sardamire, entendant parler d'Amadis, ne put s'empêcher de dire qu'il ſeroit dangereux qu'il fût à portée de l'Empereur, qui nourriſſoit une haine invétérée contre lui. Je ne ſais, dit-elle, lequel eſt le plus odieux pour lui, d'Amadis ou d'un certain Chevalier qu'on diſtingue par le ſurnom de Chevalier du nain ou de la verte épée, le fourreau brillant de ſon épée étant de cette couleur; ce dernier non-ſeulement a tué dans un combat particulier Garadan, le proche parent & l'ami de l'Empereur; mais par la victoire qu'il a remportée ſur onze Chevaliers Romains, il a fait triompher Taffinor, Roi de Bohême; & ſes Etats que l'Empereur avoit preſque à moitié conquis, ont été délivrés de toute ſujétion.

C'eſt ainſi qu'Oriane & Floreſtan apprirent les nouveaux exploits d'Amadis, l'ayant reconnu ſans peine aux deux ſurnoms que Sardamire lui donnoit.

Oriane ayant conduit Sardamire dans une chambre magnifiquement ornée, ſe retira quelques momens dans la ſienne, pour faire part à ſon aimable couſine Mabille & à la Demoi-

ſelle de Danemarck, de ce qu'elle venoit d'apprendre. J'ai bien peu de confiance dans les ſonges, lui dit vivement Mabille ; mais je vous avoue, ma chère couſine, que je ſuis frappée de celui que j'ai fait cette nuit : il m'a ſemblé que nous étions enfermées ſous des cadenas dans une chambre ; qu'Amadis nous appelloit à haute voix, & que tout-à-coup ayant briſé la porte, il nous avoit conduites dans une forte tour, où ce Prince nous avoit dit de demeurer ſans crainte. Je me ſuis alors réveillée; & ſi j'en crois mon ſonge & mes preſſentimens, Amadis viendra bientôt à notre ſecours, & vous délivrera de ceux qui veulent vous enlever & vous ravir à ſon amour. Ah ! puiſſe le Ciel vous écouter, dit Oriane en verſant de nouvelles larmes ! Elle fit alors appeller Grumedan, dont elle connoiſſoit la prudence, & ne put s'empêcher de le prier d'employer la confiance que Liſvard avoit pour lui, à lui repréſenter qu'en la livrant aux Romains, & la privant d'hériter du Royaume de la grande Bretagne, il commettoit la plus grande de toutes les injuſtices.

Je ferai de mon mieux, Madame, répondit Grumedan, & je n'en ſuis pas à le lui repréſenter ; mais vous connoiſſez quelle eſt la hauteur & l'entêtement du Roi votre père ; je ſçais qu'il

a voulu ſéduire Galaor & l'amener à ſon avis, en lui diſant qu'il ne pouvoit mieux faire que de vous donner à l'Empereur, qui ne deſiroit que votre ſeule perſonne; & que par ce moyen, les riches & vaſtes Etats de la grande Bretagne ne ſeroient point partagés à ſa mort, & ſeroient en entier à Léonore ſa ſeconde fille. Galaor, continua Grumedan, a combattu ſon avis par les raiſons les plus fortes; voyant qu'il ne pouvoit le perſuader, & ne voulant pas être témoin d'une ſi cruelle injuſtice, il a pris congé de Liſvard, diſant que le Roi Périon l'appelloit près de lui; qu'il le conjuroit du moins de ne rien faire que de l'avis de ſon Conſeil, & que ne partant que le lendemain matin, il alloit lui laiſſer ſon avis par écrit, étant bien perſuadé qu'aucun homme de bien dans ſes Etats ne pouvoit penſer autrement. Grumedan ajouta que Liſvard étoit rentré mélancolique & rêveur dans ſon appartement, & que Galaor, après lui avoir envoyé ſon écrit de ſa main, s'étoit embarqué dès le lendemain pour la Gaule.

Un rayon d'eſpérance luiſoit encore dans le cœur d'Oriane; elle parut même plus belle à Sardamire la ſeconde fois qu'elle la vit, ſes yeux étant alors un peu plus animés que dans le premier abord. Cette Reine ſaiſit vainement quel-

ques occaſions de parler à la belle Oriane, de tous les honneurs qui l'attendoient à Rome, & de la gloire du premier trône de l'univers: Oriane rejetta toujours cette idée avec dédain; elle eut ſoin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avoit que pour des offres qui la bleſſoient, & que tout ce qui lui venoit d'elle perſonnellement ne lui pouvoit être qu'agréable.

Oriane ſachant que Floreſtan ne vouloit point paroître devant Liſvard dont il connoiſſoit la haine pour lui comme pour ſon frère, & que ce Prince alloit partir pour ſe rendre à l'Iſle ferme, ne put s'empêcher de lui demander de ne la pas abandonner à ſa malheureuſe deſtinée. Non, Madame, ne le craignez pas, lui dit avec feu Floreſtan; & ſi le ſort nous privoit encore long-tems du bras d'Amadis, croyez que Floreſtan & tous les Chevaliers de l'Iſle ferme répandroient tout leur ſang plutôt que de ne pas s'oppoſer à la plus affreuſe de toutes les injuſtices. Je compte être demain à l'Iſle ferme; je ſuis sûr d'y trouver Agrayes, Quedragant & maints bons Chevaliers qui ne ſouffriront point qu'on attente à votre liberté.

Dans le même tems que Floreſtan partoit pour l'Iſle ferme, Amadis arrivoit dans la grande Bretagne avec la belle Graſſinde, & ſes amis

Angriotes & Bruneau. Ce Prince réſolut de ne quitter jamais ſes armes de peur d'être connu, & pria Graſſinde & ſa ſuite de ne lui donner d'autre nom que celui du Chevalier Grec.

Au moment où le vaiſſeau arrivoit dans le port, ils virent un eſquif léger qui les avoit précédés à jetter l'ancre. Héliſabel s'étant informé de quel pays venoit ce vaiſſeau, les Mariniers lui dirent qu'il venoit de l'Iſle ferme, & qu'il portoit deux des Chevaliers de cette Iſle. Amadis ſentit la joie la plus vive, en penſant qu'il alloit voir deux de ſes anciens compagnons; mais étant réſolu de ne ſe point faire connoître, il pria Bruneau de leur parler. Les deux Chevaliers de l'Iſle ferme ayant paru ſur le tillac de leur eſquif, furent reconnus pour être Dragonis & Enil. Bruneau leur ayant demandé s'ils n'avoient pas de nouvelles de ce qui ſe paſſoit à la Cour du Roi Liſvard: Nous ſavons peu de choſes, répondirent-ils, de la Cour d'un Prince qui depuis long-tems nous a traités comme ennemis, & nous ne venons ſur cette côte que pour tâcher d'avoir quelques nouvelles d'Amadis de Gaule. Bruneau leur répondit qu'il ignoroit où ce Prince pouvoit être, mais que du moins il pouvoit les aſſurer qu'il l'avoit vu depuis peu dans la Romanie, ſe propoſant alors de repaſſer en peu de tems dans

l'Iſle ferme. Il y trouvera bonne compagnie, dirent-ils ; tous les principaux Chevaliers de cette Iſle y ſont maintenant preſque tous raſſemblés, & Floreſtan s'y rendit même hier ſur le ſoir, après avoir bien rabattu l'orgueil des Chevaliers Romains attachés à la ſuite des Ambaſſadeurs qui viennent chercher la Princeſſe Oriane. Ce ſeul mot fut un coup de foudre pour Amadis, qui pria tout bas Bruneau de faire raconter aux deux Chevaliers ce qu'ils ſavoient de cette ambaſſade. Ils lui dirent qu'ils n'en ſavoient point d'autres détails que ceux que Floreſtan leur avoit faits en arrivant à l'Iſle ferme ; que c'étoit par lui qu'ils avoient appris que le Roi Liſvard étoit dans la Ville de Tagades ; que le Prince Saluſte, Duc de Calabre, la Reine Sardamire & l'Archevêque de Tarente étoient arrivés dans ce port avec une armée navale ; que leur commiſſion étoit de demander au nom de l'Empereur Patin la Princeſſe Oriane, & que Liſvard paroiſſoit déterminé de la remettre entre leurs mains ; mais qu'il doutoit que les Romains vinſſent facilement à bout de leur entrepriſe, Floreſtan ſachant que la Princeſſe Oriane ſe donneroit plutôt la mort que de conſentir à ce mariage ; & que ſur ce qu'il leur en avoit dit en arrivant, tous les Chevaliers avoient pris le parti de s'oppoſer à

cette violence, & d'attaquer les Romains s'ils oſoient enlever Oriane ſans ſon conſentement. Rien n'égale l'état cruel où ſe trouvoit Amadis en apprenant ces fâcheuſes nouvelles. Cependant il remercioit l'Etre ſuprême de l'avoir fait arriver à tems de pouvoir ſecourir & délivrer ſa chère Oriane. Amadis ayant tiré à part le fidèle Gandalin, lui dit de prendre ſur le champ congé de Graſſinde, & de lui annoncer qu'il alloit paſſer dans l'Iſle ferme avec ces deux Chevaliers, pour avoir des nouvelles plus poſitives d'Amadis de Gaule; il lui donna pour inſtruction ſecrette de faire promptement armer tout ce qu'il pourroit aſſembler de vaiſſeaux, de prier de ſa part les Chevaliers de l'Iſle ferme de ſe tenir prêts pour une expédition importante, & de les aſſurer que dans peu de jours il s'y rendroit, pour en partager le péril & la gloire avec eux. Amadis, ſachant auſſi qu'Ardan ſon nain étoit connu dans la Cour de Liſvard, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour inſtruction d'exécuter les ordres de cet Ecuyer, & de l'attendre à l'Iſle ferme.

Les précautions qu'Amadis prit dans ce moment étoient bien eſſentielles, & pouvoient ſeules garantir la belle Oriane du ſort funeſte qui la menaçoit. Liſvard, depuis le départ de Galaor, s'étoit déterminé plus que jamais à

livrer Oriane entre les mains des Ambaſſadeurs ; & tout ce que le ſage Argamon ſon oncle, & le Conſeil de ſes Barons purent dire, ne parvint point à l'ébranler.

Amadis, ayant vu repartir pour l'Iſle ferme l'eſquif qui portoit les deux Chevaliers & ſon Ecuyer, preſſa Graſſinde de ne pas perdre un moment pour exécuter ſon projet, & faiſant remettre à la voile le vaiſſeau qui les avoit conduits, ils abordèrent en moins de deux heures au port de Tagades. Graſſinde, dès qu'elle fut arrivée, députa près de Liſvard une de ſes Demoiſelles, en laquelle elle avoit toute confiance, & lui donna pour ce Prince une lettre qu'elle ne devoit lui remettre qu'après les formalités dont elle eut ſoin de l'inſtruire. Bruneau deſirant avoir des nouvelles plus particulières de cette Cour, fit déguiſer Laſinde ſon Ecuyer, en lui diſant de ſuivre de loin la Demoiſelle ſans qu'elle pût s'en douter, & de lui rapporter exactement tout ce qui ſe paſſoit alors à la Cour de Liſvard. Laſinde & la Demoiſelle s'acquittèrent également bien de la commiſſion dont ils étoient chargés. Dès que celle-ci fut arrivée au palais, elle demanda comment elle pourroit obtenir de parler au Roi. Le haſard ayant amené près d'elle le jeune Eſplandian dans ce moment, cet aimable enfant

lui préſenta la main, & s'offrit de la conduire lui-même.

La Demoiſelle trouva Liſvard qui ſe promenoit dans une galerie; auſſi-tôt elle ſe mit à genoux, & le ſupplia d'écouter le meſſage dont elle étoit chargée. Liſvard la releva lui-même d'un air affable, & lui dit qu'elle pouvoit parler. Sire, lui dit-elle, celle qui m'envoie m'a très-expreſſément ordonné de ne parler qu'en préſence de la Reine, & ce ne doit être que de ſon aveu que je vous ſupplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui déſirent paroître devant vous. Liſvard envoya ſur le champ prier la Reine, par Arban de Norgales, de paſſer un moment dans la galerie; la Demoiſelle, dès qu'elle la vit entrer, embraſſa ſes genoux & lui baiſa la main, en lui diſant: Madame, votre Cour eſt renommée par la bonté dont vous honorez tous les Etrangers qui ſe préſentent devant vous; j'eſpère que vous daignerez me traiter de même, & que vous ne ſerez point bleſſée de la lettre dont vous allez entendre la lecture. La Reine lui dit qu'elle pouvoit faire librement ſon meſſage; & la Demoiſelle ayant préſenté la lettre de Graſſinde à Liſvard, ce Prince y lut ce qui ſuit: » Très-haut & très-» magnanime Prince, moi Graſſinde, belle ſur » toutes les belles Dames de la Romanie, j'ai

» l'honneur

» l'honneur de vous donner avis que je ſuis
» arrivée depuis peu de jours dans vos Etats,
» ſous la garde d'un Chevalier Grec. Fière
» d'avoir remporté la palme de la beauté dans
» les belles contrées de la Romanie, j'ai deſiré
» jouir du même honneur au-delà des mers. Je
» ſçais, Sire, que les plus charmantes Demoi-
» ſelles & les plus braves Chevaliers rendent
» votre Cour la plus célèbre de l'Univers;
» j'avoue que, ne prétendant rien diſputer aux
» Dames Bretonnes, j'ai l'ambition de rempor-
» ter la victoire ſur les Demoiſelles dont les
» Chevaliers voudront éprouver la valeur du
» mien; & ſi Votre Majeſté permet que je faſſe
» publier ce défi, je la prie de m'accorder un
» ſauf-conduit pour moi, mon Chevalier, &
» ma ſuite. «

Très-volontiers, dit Liſvard à la Demoiſelle: je vais faire publier le ſauf-conduit que votre maîtreſſe deſire; & ſi perſonne ne ſe préſente pour lui diſputer le prix, j'eſpère qu'elle ſera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

Sire, ajouta la Demoiſelle, deux compagnons du Chevalier Grec l'ont ſuivi dans cette Cour; tous les deux ſont amoureux.... Eh! quel eſt l'amant qui ne penſe pas que rien n'eſt ſi beau que celle qu'il adore? Ils ſe préſenteront auſſi,

prêts à combattre contre ceux de vos Chevaliers qui voudront soutenir que d'autres Beautés méritent la préférence. J'y consens, répondit Lisvard, & vous pouvez dire à votre maîtresse de se présenter avec ceux qui l'accompagnent. Sire, dit-elle, Votre Majesté peut être sûre qu'ils se trouveront tous demain matin dans la belle prairie voisine de cette ville.

La Demoiselle ayant rapporté la réponse favorable de Lisvard, Amadis & Grassinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du soleil. A peine la Demoiselle de Grassinde eut-elle pris congé de Lisvard, que le Prince Salustе Guide s'avança suivi de plusieurs Chevaliers Romains; ils fléchirent un genou devant le Roi, Salustе portant la parole au nom de tous : Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre Cour. Certes, répondit le Roi, dans les termes où je suis avec vous, j'aurois mauvaise grace à ne vous pas l'accorder. Eh bien! reprit Salustе, il nous sera donc permis de soutenir la querelle de tant de belles Demoiselles ici présentes; je crois que nous y réussirons mieux que ne pourroient faire les Chevaliers de votre Cour; d'ailleurs, nous connoissons la façon de combattre des Grecs, & combien le seul nom de Romain leur inspire de crainte.

Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvoit souffrir Saluste ni les Romains, ne perdit pas cette occasion de mortifier leur amour-propre. Sire, dit-il, quoique de semblables combats illustrent toujours les grandes Cours, la vôtre peut courir risque de perdre quelque chose de son ancien lustre; le Chevalier Grec & ses deux compagnons peuvent être plus redoutables que les Romains ne pensent; & quoique la querelle des Dames Bretonnes ne soit pas soutenue par des Chevaliers de votre Cour, il vous seroit très-désagréable qu'elles essuyassent une espèce de déshonneur en votre présence. Pourquoi Votre Majesté n'attendroit-elle pas plutôt cinq ou six jours? Galaor & Norandel seront alors de retour, Guilan le Pensif sera guéri de ses blessures, & vous serez alors plus certain du succès.

Il n'est plus tems, répondit Lisvard, puisque je viens d'accorder ce combat au Prince Saluste. A la bonne heure, reprit vivement Grumedan; mais Votre Majesté n'a pas consulté ces Demoiselles, & je doute qu'aucune d'elles veuillent remettre aux Chevaliers Romains le droit de défendre leur beauté.

Seigneur Grumedan, interrompit Saluste qui n'osoit montrer tout le dépit qui l'agitoit, vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais j'es-

père ſoutenir avec gloire l'honneur de ces Demoiſelles ; & lorſque j'aurai vaincu ce Chevalier Grec que vous eſtimez tant, je ſerai fort aiſe de combattre auſſi ſes deux compagnons, & vous auſſi, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes Chevaliers rendent la partie égale. Parbleu ! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté. A ces mots, tirant ſon anneau de ſon doigt, il fut le préſenter à Liſvard : Sire, dit-il, recevez mon gage, vous ne pouvez le refuſer ; c'eſt le Prince Saluſte qui, croyant me braver, a demandé lui-même ce combat ; il ne pourroit plus maintenant s'en dédire ſans honte, & ſans ſe déclarer vaincu. Ah ! s'écria Saluſte, les mers ſécheront avant qu'un Romain rétracte ſa parole. Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieilleſſe, & vous méritez trop d'être puni pour avoir conſervé l'imprudence de votre jeune âge. Grumedan repartit avec aigreur ; & la querelle s'échauffant, le Roi Arban de Norgales & trente Chevaliers Bretons ſe levèrent, en diſant qu'ils embraſſoient tous la querelle du reſpectable Grumedan, & qu'ils ne ſouffriroient pas que les Romains oſaſſent lui manquer en leur préſence. Liſvard fut obligé de ſe lever auſſi pour impoſer ſilence, & les empêcher d'en venir aux

mains dès ce moment. Il ſépara l'aſſemblée, & ſe retira dans ſon cabinet où le Comte Argamon l'attendoit pour lui faire de nouvelles repréſentations ſur le mariage d'Oriane. Vous riſquez, lui dit-il, de la rendre la plus malheureuſe Princeſſe de l'Univers. Songez que ſi l'Empereur meurt avant elle, Oriane ſe trouvera dépendante des Romains & ſans Etats. De quel droit la privez-vous des Royaumes dont elle doit hériter ? Et d'ailleurs, comme un bon père, ne deviez-vous pas conſulter ſon cœur, & rompre un mariage que je prévois qui ne s'achevera pas, & qui lui coûtera la vie ?

Le caractère de Liſvard eſt trop connu pour qu'on puiſſe être ſurpris de la réſiſtance qu'il fut oppoſer aux juſtes repréſentations d'Argamon ; & cet oncle ſe retira le cœur ſerré de la dureté de ſon neveu, comme de voir qu'il ne pouvoit plus empêcher les malheurs qui menaçoient Oriane.

L'écuyer de Floreſtan avoit été témoin de la querelle que Saluſte & Grumedan avoient eue depuis le départ de la Demoiſelle ; & le compte qu'il rendit de tout ce qui s'étoit paſſé, remplit le cœur d'Amadis de la joie la plus vive. Ce Prince craignoit mortellement que quelqu'un des Chevaliers qui lui devoient être les plus chers, n'embraſsât la querelle des De

moiſelles Bretonnes; mais, lorſqu'il fut que ſon frère Galaor étoit abſent, que ſon ami Guilan le Penſif étoit hors d'état de porter les armes, & que les ſeuls Chevaliers Romains avoient entrepris ce combat, quoiqu'il fût auſſi modeſte que valeureux, il ne put s'empêcher d'aſſurer Graſſinde d'une victoire éclatante. Ce Prince attendit avec impatience le jour qui devoit dégager la parole que Graſſinde avoit reçue de lui.

Amadis s'occupa toute la nuit à penſer à ſa chère Oriane, &, pour la première fois de ſa vie, il ne regretta point qu'elle ne fût pas témoin d'une affaire où ſon bras ne combattroit pas pour elle; il ſe ſentoit aſſez animé par la haine mortelle qu'il portoit aux Romains; & réveillant Graſſinde avant le jour, il la preſſa de le mettre à portée d'en venir aux mains avec eux.

Graſſinde, agréablement parée de tout ce qui pouvoit relever ſa beauté, & le front orné de la couronne brillante qu'elle avoit remportée ſur les Dames de la Romanie, ſe mit en marche, ſuivie du plus brillant cortége. Amadis marchoit à côté d'elle, & Bruneau de Bonnemer & Angriotes d'Eſtravaux portoient, l'un ſa lance, & l'autre ſon bouclier.

Étant arrivés dans la prairie, ils virent les

grands échafauds qu'on avoit préparés pour la Cour, avec le perron de marbre que Liſvard avoit fait élever, & ſur lequel le Chevalier qui ſe préſenteroit pour combattre, devoit poſer une pièce de ſes armes ou quelque rameau. Liſvard & la Reine Brisène ne tardèrent pas à paroître, ſuivis d'un grand nombre de jeunes Demoiſelles, plus parées encore de leur jeuneſſe & de leur beauté, que des diamans entre-mélés de fleurs qui renouoient leurs habits avec grace : celle que le brave Agrayes adoroit, la charmante Olinde ſe faiſoit remarquer au milieu de cette troupe brillante, par l'élégance de ſa taille & par la blancheur éclatante de ſon teint.

Le Prince Saluſte Guide, couvert d'armes éclatantes & monté ſur un grand & ſuperbe courſier, parut bientôt à la tête des Chevaliers Romains, & fut ſe ranger ſous l'échafaud ſur lequel les Dames étoient aſſiſes. Amadis alors, prenant la couronne qui couvroit la tête de Graſſinde, fut la poſer ſur le perron, & s'avançant avec grace & de l'air le plus reſpectueux vers le Roi Liſvard : Sire, lui dit-il en grec, ſi je n'euſſe été prévenu par les Romains, mon reſpect & mon admiration pour vous me portoient à vous offrir mes ſervices ; mais, puiſque le ſort en décide autrement, ordonnez, Sire, que le Chevalier qui ſe préſentera pour com-

battre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte, & qu'il la pose sur le perron à côté de celle de la belle Grassinde, sous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la Dame du Chevalier qui sera vainqueur. Après ce peu de mots, Amadis s'inclina profondément, & faisant bondir & passager son cheval avec grace, il fut rejoindre Grassinde. Lisvard n'entendoit point la langue grecque; mais Argamon ayant expliqué tout haut ce que le Chevalier Grec venoit de dire, le Prince Salustе s'avança vers l'échafaud, & s'adressant à la belle Olinde: Madame, lui dit-il, j'espère que vous voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques momens; & je compte vous en présenter bientôt une seconde, comme à celle dont j'ai fait choix pour lui faire partager le rang & les honneurs dont je jouis auprès de l'Empereur des Romains. Olinde, très-choquée des propos que Salustе osoit lui tenir sans son aveu, ne lui répondit que par un regard méprisant; &, détournant la tête, elle se mit à causer avec une des autres Demoiselles. Salustе lui dit d'un air piqué: .... Vous devriez être plus sensible à la gloire du sort que je vous destine, & à l'honneur que je vais vous faire emporter, en terrassant à vos yeux ce foible ennemi que je voudrois trouver plus digne de

moi. L'impatience d'Olinde fut extrême & colora ſes joues; elle n'en devint que plus belle & plus dédaigneuſe: elle détourna la tête une ſeconde fois ſans répondre.

Liſvard craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de deſſus ſa tête, & la remit entre les mains de Saluſte qui fut la poſer ſur le perron; alors prenant une forte lance qu'il ébranloit d'un air menaçant, il revint vers Liſvard, & lui dit: Vous allez voir, Sire, quelle eſt la force & la valeur des Chevaliers Romains; puiſſent les deux compagnons de ce Chevalier que vous verrez à l'inſtant étendu ſur la pouſſière, eſſayer de le venger! & je vous apporterai bientôt leurs têtes en place de couronnes. L'impatient Grumedan ne put s'empêcher de lui dire: Seigneur Saluſte, n'employez pas, je vous prie, toutes vos forces; réſervez-en pour le combat que vous ſavez que nous devons avoir enſemble. Il ne m'en reſtera toujours que trop contre vous, lui dit Saluſte d'un ton plus arrogant que jamais. Alors, baiſſant la viſière de ſon caſque, il fut ſe placer au bout de la lice. Les chevaux des deux Chevaliers volèrent au premier ſon des trompettes; les deux lances portèrent également, & ſe brisèrent en éclats; celle de Saluſte perça l'écu d'Amadis ſans ébran-

ler ce Héros, dont le bras victorieux étendit Saluſte ſans connoiſſance ſur la pouſſière. Gentil Chevalier, dit Amadis en bravant Saluſte à ſon tour, la Demoiſelle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnoiſſance, puiſqu'il faut que vous perdiez la tête, ou que vous me cédiez cette couronne pour la porter à Graſſinde. Saluſte briſé de la violence de ſa chûte ne répondoit rien, & n'avoit pas encore l'uſage de ſes ſens. Amadis s'avança près de Liſvard; Recevez, Sire, lui dit-il, ce Chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je pourſuive ma victoire. Liſvard bleſſé dans le fond de ſon cœur de l'eſpèce de déshonneur qu'il croyoit partager avec Saluſte, ne voulut rien répondre; & ſur le champ Amadis ſauta légérement à terre, courut à Saluſte, délaça ſon caſque, & l'épée haute, il avoit l'air de ſe préparer à lui couper la tête. Liſvard le craignant, fut enfin obligé d'envoyer le Comte Argamon dire au Chevalier Grec, qu'il le reconnoiſſoit pour vainqueur, & qu'il recevoit de ſa main Saluſte hors d'état de défenſe. Amadis ſur le champ marcha droit au perron; il y prit les deux couronnes, & fut les porter à Graſſinde; il alla ſe remettre enſuite au bout de la lice, &, prenant une nouvelle lance, il attendit celui des Romains qui ſe préſenteroit,

N'en appercevant venir aucun, & voyant de loin quelques pour-parlers entre les Chevaliers de la ſuite de Liſvard, Amadis eut la précaution d'envoyer à ce Prince la même Demoiſelle dont il s'étoit ſervi pour le premier meſſage : Sire, dit-elle, le Chevalier Grec, qui dans ſon cœur vous eſt attaché, vous ſupplie d'empêcher vos Chevaliers de ſe mêler d'une querelle qu'il deſire terminer contre les ſeuls Romains. Aſſurez-le de ma part, répondit Liſvard, que la haute idée qu'il vient de me donner de ſa valeur, me fait regretter qu'il ne ſoit pas du nombre de mes ſujets dont aucun ne ſe préſentera contre lui. La Demoiſelle ayant porté cette réponſe : Madame, dit Amadis à Graſſinde, je vois que perſonne n'oſe plus vous diſputer la palme de la beauté ; ces deux couronnes ſont à vous ; recevez-les, Madame, comme le don qui m'acquitte avec vous.

Amadis ſentit alors la joie la plus vive de ſe trouver acquitté du don que Graſſinde avoit obtenu de lui. Ce Prince, maître de ſes démarches & de ſon bras, ſe propoſoit bien de ne les plus employer que pour Oriane ; cependant l'antipathie qu'il ſe ſentoit contre les Romains le portant à les braver, il réſolut d'achever de leur faire connoître le peu d'eſtime qu'il avoit pour eux. A cet effet, portant ſon

écu ſur le perron: Puiſque perſonne, dit-il en élevant la voix, ne ſe préſente plus pour diſputer le prix à la belle Graſſinde, voyons ſi je trouverai des Romains aſſez braves pour toucher cet écu; je défie les deux plus renommés d'entr'eux d'oſer s'y haſarder en ma préſence.

Ce défi ne pouvoit manquer d'exciter une grande rumeur parmi les Chevaliers Romains; cependant ils reſtèrent long-tems en ſuſpens. Gradamor, le plus vain d'entr'eux, remis à peine de ſon combat contre Floreſtan, entraîna le jeune Laſanor par ſes propos & ſon exemple; & tous les deux ſortant des rangs, s'avancerent vers le perron, d'où le Chevalier Grec s'étoit retiré. Laſanor ſe contenta de toucher légérement l'écu du fer de ſa lance; mais Gradamor, plein de colère & d'audace, frappa deſſus de toutes ſes forces, & le mit en pièces.

Amadis, furieux de cette nouvelle inſulte, ne ſe donna point le temps de prendre un nouveau bouclier; il fondit ſur tous les deux la lance en arrêt, reçut leur atteinte ſans perdre les arçons, enleva de la ſelle Laſanor qu'il atteignit; & pourſuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur peſanteur, au point de le faire tomber ſans connoiſſance ſur le ſable. Voyant que Laſanor commençoit

à se relever, il courut sur lui, & le força par les nouveaux coups qu'il lui portoit, à se retirer près de Gradamor; alors, les saisissant tous les deux d'une main puissante, il arracha leurs casques, & fit croire à tous les spectateurs qu'il alloit leur donner la mort du même coup. Le jeune Esplandian qui s'étoit avancé pour voir ce combat, fut vivement ému par ce spectacle : Ah ! sire Chevalier, s'écria-t-il, en tendant les bras vers Amadis, accordez-moi la vie de ces deux Chevaliers qui vous crient merci.

Le son de la voix, la beauté d'Esplandian, un mouvement inconnu que sentit Amadis, suspendirent le coup qu'il étoit prêt à porter : Aimable enfant, lui dit-il, je vous accorde leur vie, & je n'en demande pour prix que de savoir qui vous êtes. Esplandian ne se connoissant pas lui-même, étoit très-embarrassé pour lui répondre, lorsque le Comte Argamon, qui s'étoit avancé, prit la parole; & se servant de la langue grecque avec Amadis, qu'il croyoit n'en point connoître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on savoit jusqu'alors de cet enfant, dont l'éducation & les premiers jours portoient l'empreinte d'une destinée peu commune. Amadis desira de voir les caracteres imprimés sur son sein, & son étonnement redoubla

beaucoup en les voyant. Preſſé de retourner près de Graſſinde, il ſerra tendrement Eſplandian dans ſes bras, en priant le Ciel de veiller ſur tous les jours de ſa vie, comme il avoit veillé ſur ceux de ſon enfance.

Amadis fit des excuſes à Graſſinde ſur le tems qu'il l'avoit fait attendre ; & voyant que tout ce que cette Princeſſe avoit deſiré s'étoit terminé d'une façon ſatisfaiſante pour elle, il fit replier les pavillons : il marcha tout de ſuite vers le vaiſſeau qui les avoit portés ; &, donnant à Graſſinde le deſir de voir toutes les merveilles du palais d'Apollidon, ils s'embarquerent dès le même ſoir, & les premiers rayons du ſoleil commençoient à peine à paroître, lorſqu'ils abordèrent dans le port de l'Iſle ferme.

Amadis en partant n'avoit point oublié la querelle que le bon vieillard Grumedan s'étoit faite pour l'amour de lui-même ſans le connoître ; & ſe doutant bien que l'orgueil romain donneroit des ſuites à cette affaire, ſur-tout contre un vieillard qui ne leur paroiſſoit pas à craindre, il pria ſes compagnons Angriotes & Bruneau de reſter à portée de ſoutenir ſa querelle, au cas que les Romains vouluſſent l'attaquer ; il s'aſſura pour eux d'une barque légere qui devoit les repaſſer à l'Iſle ferme au

moment qu'ils apprendroient que le jour du départ d'Oriane ſeroit décidé, ne voulant pas alors être privé de leur ſecours.

Liſvard, inébranlable dans la réſolution qu'il avoit priſe, voyant avec chagrin que les Romains étoient déteſtés dans ſa Cour, & s'attiroient tous les jours de nouvelles affaires, envoya ſon neveu Giontes & deux autres Chevaliers à Mireſleur pour chercher la Princeſſe Oriane, qu'il ſe propoſoit de faire partir la ſemaine ſuivante. On imaginera ſans peine quel fut le déſeſpoir d'Oriane, en apprenant la volonté du Roi ſon père, & ſe voyant forcée de quitter Mireſleur: elle obéit, & ſe mit en chemin, déterminée à ſe précipiter dans la mer avant que d'arriver à Rome, ſi ſon cher Amadis ne pouvoit réuſſir à la délivrer.

Au moment où la litière d'Oriane étoit près de la fontaine où ſon cortége devoit faire halte, il parut un Chevalier richement armé, qui détacha l'un de ſes Ecuyers pour demander au Commandant de l'eſcorte la permiſſion de parler un moment à la Princeſſe. Giontes, en conſéquence des ordres qu'il avoit reçus de Liſvard, le refuſa. Le Chevalier ne s'arrêtant point à cette réponſe, étoit déja près de la litière d'Oriane, lorſque Giontes courut la lance en arrêt ſur lui pour l'en empêcher; l'inconnu le ren-

verſa ſous ſon cheval dès la première atteinte, ſans qu'il pût ſe relever ; les deux autres Chevaliers de l'eſcorte éprouvèrent le même ſort, & furent encore plus maltraités. L'inconnu, les voyant tous les trois hors de combat, s'avança reſpectueuſement vers Oriane, & lui préſenta une lettre qu'Agrayes & Floreſtan avoient écrite de concert avec les Chevaliers de l'Iſle ferme : Soyez sûre, dit-il, Madame, d'être ſecourue, & permettez-moi de repartir ſur le champ ; car je ſerois déſeſpéré de ne pas rejoindre Agrayes aſſez à tems pour voler avec ce Prince à votre défenſe. Oriane, touchée de cette marque d'attachement, exigea du Chevalier de lui dire ſon nom : Je ſuis Garnate du Val-craintif, lui dit-il, & le plus beau jour de ma vie ſera celui de l'expoſer pour votre ſervice. A ces mots, il donna des deux, & regagna les bords de la mer à toutes jambes.

Le cortége s'arrêta quelque tems pour prendre ſoin des Chevaliers abattus. Je vois, Madame, dit Sardamire, que les Chevaliers de votre eſcorte n'ont pas été traités mieux que les miens ; mais il faut avouer que j'ai vu peu de Chevaliers auſſi parfaits que Floreſtan & celui qui vient de vous parler.

Au moment où le cortége alloit ſe remettre en marche, Oriane pria Mabille de monter avec

avec elle dans sa litière : les deux Princesses lurent ensemble la lettre d'Agrayes, dans laquelle Floreſtan annonçoit l'arrivée de Gandalin & du nain d'Amadis à l'Isle ferme, & l'assurance que ces deux fidèles serviteurs leur avoient donnée qu'Amadis seroit avec eux dans peu de jours ; les deux Princes finissoient par lui dire qu'ils seroient avertis du jour de son embarquement, & qu'ils périroient mille fois plutôt que de ne la pas délivrer de ses ravisseurs.

Les deux Princesses ouvrirent leur cœur à l'espérance, en lisant cette lettre ; mais le même saisissement reprit à la sensible Oriane, en approchant du palais du Roi son père. Ce Prince, étant averti de son arrivée, fut au-devant d'elle avec le Roi Arban de Norgales : Ah ! Sire, s'écria-t-elle en se jettant à ses genoux, voulez-vous donc sacrifier votre malheureuse fille, vous qui fûtes toujours pour moi le plus tendre & le meilleur des pères ? Est-ce vous sacrifier, ma fille, lui répondit Lisvard, que de vous rendre la plus grande Dame, & de vous élever sur le premier trône de l'univers ? Ah ! Sire, repartit-elle en sanglotant, ce trône n'est rien à mes yeux ; je ne vois que ce que je perds en m'éloignant de vous : & si vous êtes inflexible, ma mort est certaine. Lisvard, quoique très-ému, fut assez dur pour la quitter sans lui répondre :

ce fut en vain qu'Arban de Norgales qui reſta près d'elle, eſſaya de lui donner du courage & de la perſuader ; ſon déſeſpoir augmenta de momens en momens, au point de faire craindre pour ſa vie. Liſvard n'oſa ſe préſenter auprès d'elle, lorſque Mabille toute en larmes demandoit du ſecours : Brisène ſeule accourut ; mais que pouvoit-elle, hélas ! ſi ce n'eſt de mêler ſes larmes à celles de ſa malheureuſe fille, qu'elle tenoit à demi morte entre ſes bras ?

Pendant ce tems, Liſvard, déſirant mettre une fin à des ſcènes ſi douloureuſes & ſi touchantes, ſe concertoit avec le Prince Saluſte pour hâter le départ d'Oriane : ce fut alors que Saluſte ſupplia Liſvard de nommer Olinde pour accompagner la future Impératrice, en lui déclarant ſon amour pour elle, & le deſir qu'il avoit de la rendre la première Dame de l'Empire après Oriane. Liſvard lui dit qu'il ne pouvoit contraindre Olinde ; mais qu'il ſe chargeoit volontiers de la prier d'accompagner ſa fille, & qu'il eſpéroit que la tendre amitié qui les uniſſoit enſemble détermineroit Olinde à ne le point refuſer.

Les maîtres d'hôtel ayant averti Liſvard qu'il étoit ſervi, il ſe mit à table ; ce fut le tems de ce repas que les Chevaliers Romains choiſirent pour rappeller les propos que Grumedan avoit

tenus contre eux, & pour prier Lisvard, dirent-ils, ou de leur accorder le combat déja proposé, ou de punir ce vieillard impudent dont le radotage les avoit offensés. Grumedan qui conservoit avec une partie des forces de sa jeunesse, tout le courage & le feu qui l'avoient toujours animé, se levoit déja de table pour leur répondre; mais Lisvard l'arrêta: Seigneur Grumedan, lui dit-il, vous vous êtes toujours montré aussi sage que courageux, finissez ces vaines disputes déplacées dans la bouche des Chevaliers; dites seulement vos intentions à ceux-ci, & si vous acceptez le combat. Ah! si je l'accepte, s'écria Grumedan? Quand je me trouverois tout seul, j'aimerois mieux les combattre tous les trois, que de ne pas punir leur orgueil: oui, Sire, dès demain matin je me trouverai prêt, & j'espère ne me pas trouver seul contre trois hommes capables d'user de l'avantage qu'ils auroient sur moi. Grumedan, en tenant ce propos, espéroit que Galaor arriveroit le même soir; mais il fut trompé dans son attente.

Lisvard, sachant que Grumedan se trouvoit seul contre trois pour soutenir sa querelle, en fut vivement touché: ce Prince n'avoit d'autre défaut que d'être haut & trop entier dans les desseins qu'il avoit formés; mais il étoit éga-

lement brave, reconnoiſſant & généreux. Se rappellant alors tout ce que Grumedan avoit fait pour ſon ſervice, lorſque tous les Officiers furent ſortis le ſoir de ſa chambre, il ſe releva, & fut trouver Grumedan dans la ſienne : Mon ami, lui dit-il, je viens t'offrir un ſecond, & tu ne peux en avoir un qui ſente mieux le prix de tout ce que tu fis pour lui; mon deſſein eſt de me couvrir demain des armes les plus ſimples, à l'inſçu de toute ma Cour, & de me trouver au moment du combat pour embraſſer ta querelle & t'aider à la ſoutenir. Ah ! mon généreux maître, dit Grumedan en ſe jettant à ſes genoux, que votre vieux ſerviteur ſoit plutôt percé de mille coups ! Non, vos jours précieux ne ſeront point expoſés.... Liſvard voulut inſiſter; mais Grumedan lui ferma la bouche, en lui repréſentant que comme Roi, comme ayant lui-même accordé toute ſauve-garde dans ſa Cour à des Etrangers avec leſquels il n'avoit aucune querelle particulière, il ne pouvoit pas ſans ſe faire un tort irréparable les attaquer & les combattre dans ſa propre Cour. Liſvard ſe rendit à la force de cette objection; & s'étant retiré, Grumedan réſolut de ſortir avant le jour pour aller avertir deux de ſes neveux qui, quoique nouveaux Chevaliers, pouvoient du moins occuper ſes ennemis. Comme il étoit

prêt de sortir, il fut très-surpris de voir entrer chez lui la même Demoiselle qu'il avoit vue déja deux fois faire les messages de Grassinde; elle lui présenta la plus riche épée, en lui disant : Seigneur Grumedan, le Chevalier Grec qui vous aime, & qui, avoit quelle est la position où vous étiez prêt de vous trouver, m'a chargé de vous présenter cette épée de sa part, & de vous dire qu'il a facilement engagé ses deux compagnons à rester cachés dans cette ville, pour vous servir de seconds dans votre combat; il vous prie de les accepter, & d'être sûr des regrets qu'il a de ne pouvoir vous en servir lui-même; mais il est certain que vous approuverez vous-même les raisons qui dans ce moment l'en ont empêché. Grumedan, bien reconnoissant, commença dès-lors à soupçonner que le Chevalier Grec pouvoit être Amadis lui-même; &, plein de cette idée, il se tint sûr de remporter la victoire, ayant la plus haute opinion de deux Chevaliers qu'Amadis admettoit au nombre de ses compagnons.

Le généreux vieillard, animé par cette espérance, sentit un nouveau feu couler dans ses veines; &, se couvrant de ses armes sillonnées encore par les marques honorables des coups qu'il avoit reçus dans le combat contre Cildadan, il s'élança sur le beau cheval qu'il tenoit

de l'amitié de Floreſtan, & ſe rendit au petit pas vers la lice où le combat devoit être livré. Les deux compagnons d'Amadis l'attendoient, & vinrent au-devant de lui. Certes, ſires Chevaliers, leur dit-il, vous faites un acte bien généreux en voulant défendre & honorer mes derniers jours : puiſſe l'Être ſuprême marquer tous les vôtres par le bonheur & par la gloire !

Liſvard, ſurpris de voir Grumedan accompagné de deux Chevaliers inconnus, & reconnoiſſant la Demoiſelle de Graſſinde qui ſe tenoit à portée d'eux, appella cette dernière, & lui demanda le nom de ces deux Chevaliers : Sire, je l'ignore; je ſais ſeulement que le Chevalier Grec les a laiſſés pour ſoutenir la querelle de Grumedan, & que la vraie vertu mérite de trouver des défenſeurs.

Les trois Chevaliers Romains s'étant avancés dans ce moment : Sire dit l'un d'eux, comme ce combat à outrance ſera bientôt terminé par la mort de ces trois Chevaliers, nous devons vous prévenir que nous avons juré d'emporter leurs têtes pour les attacher aux murs du Capitole; celle de Grumedan le mérite ſur-tout, par la démence avec laquelle il oſa ſe comparer aux Chevaliers Romains. Liſvard, indigné de ce propos, ne put s'empêcher de leur répondre : Je préſume bien plutôt que Grumedan

ſera dans peu le maître des vôtres ; allez, & de part & d'autre que chacun de vous faſſe ſon devoir.

Les Juges du camp ayant donné le ſignal, les ſix Chevaliers partirent au ſon aigu des trompettes, ſe rencontrèrent au milieu de la lice, brisèrent leurs lances ; &, ſe frappant réciproquement de leurs écus, les trois Chevaliers Romains furent renverſés ſur l'arêne. Grumedan & ſes compagnons ſe retournant à la fin de leur carrière, apperçurent les Romains qui ſe relevoient, & qui, s'uniſſant enſemble, commençoient à marcher l'épée haute pour les attaquer. Le généreux Grumedan fut le premier à propoſer aux deux autres Chevaliers de ne point ſe ſervir de leur avantage, pour mieux dompter l'orgueil des Romains. Tous les trois deſcendirent ; &, ſe choiſiſſant chacun un adverſaire, ils les attaquèrent avec une ſupériorité de force & de valeur, qui rendit ce combat auſſi peu long que douteux : l'un des trois Romains perdit la vie par l'épée d'Angriotes ; les deux autres, couverts de ſang & terraſſés aux pieds de Grumedan & de Bruneau, furent forcés de leur crier merci, & de reconnoître la ſupériorité des Chevaliers Bretons ſur les Romains.

Angriotes & Bruneau s'approchèrent alors

de Liſvard : Sire, dirent-ils, nous vous ramenons le brave & vertueux Grumedan victorieux; ſi nous en avons aſſez fait, permettez-nous de partir. Puiſſiez-vous, généreux Chevaliers, leur répondit Liſvard, vous couvrir ſans ceſſe d'une nouvelle gloire ! Grumedan ſait que ſa vie m'eſt auſſi chère que la mienne; & ma reconnoiſſance de ce que vous avez fait pour lui, durera juſqu'à mon dernier ſoupir.

Liſvard, voyant les deux Chevaliers embraſſer Grumedan & s'éloigner, appella la Demoiſelle pour lui demander leur nom une ſeconde fois; elle eut le courage de lui répondre : Il fut un tems, Sire, où ſans doute ils ſe fuſſent fait connoître ; mais ne ſoyez point ſurpris ſi les Chevaliers renommés qui ne ſont pas nés vos ſujets vous abandonnent; l'injuſtice & la dureté que vous exercez contre la Princeſſe Oriane, la préférence que vous donnez aux Romains qui furent toujours les plus cruels ennemis de la grande Bretagne, les aliène à jamais de votre ſervice & de votre perſonne. A ces mots, la Demoiſelle montée ſur un vigoureux courſier, vola ſur les pas des deux Chevaliers inconnus qui, ſachant que l'embarquement d'Oriane ſe feroit en peu de jours, ſe hâtèrent de rejoindre à l'Iſle ferme Amadis, Agrayes & Floreſtan, qu'ils ſavoient devoir la ſecourir en attaquant

l'armée navale des Romains, dès qu'ils auroient mis à la voile.

A peine furent-ils abordés dans cette isle, que les Chevaliers, dont le nombre étoit très-augmenté depuis un mois, vinrent au-devant d'eux, ayant Amadis à leur tête ; la belle Grassinde les suivoit dans un char que Quedragant avoit voulu conduire lui-même, laissant ses compagnons assez étonnés de le voir aussi galant pour la première fois de sa vie.

Grassinde, en arrivant à l'Isle ferme, fut étonnée des honneurs qu'elle vit rendre au Chevalier Grec, que l'on y traitoit en souverain. Amadis lui découvrit alors son véitable nom : l'un & l'autre se firent des excuses mutuelles, lui d'avoir caché sa naissance, l'autre de l'avoir traité comme un simple Chevalier. Grassinde connut bien de ce moment qu'elle prétendroit en vain à la conquête d'Amadis ; eh ! qu'eût-elle fait de ses deux couronnes ? Il est possible de s'ennuyer de s'entendre dire qu'on est belle ; il vient un tems où l'on trouve plus doux de s'entendre dire que l'on est aimée. Quedragant, quoiqu'il fût un peu géant, n'en avoit pas moins de grace ; il est d'ailleurs toujours flatteur pour une Belle de soumettre un cœur jusqu'alors insensible ; tant de bonnes raisons déterminèrent Grassinde à recevoir les soins

de Quedragant, & bientôt elle écouta d'un air tendre les ſermens qu'il lui faiſoit de l'adorer toute ſa vie.

Amadis ne perdit point de tems pour aſſembler un Conſeil général de tous les Chevaliers de l'Iſle ferme; & ſur le rapport qu'Angriotes & Bruneau lui firent de l'inflexibilité de Liſvard, il crut ne devoir plus différer à leur dire :

Souvenez-vous, mes chers & généreux compagnons, du ſerment que nous fîmes entre les mains de la Reine Briſène, lorſqu'elle tenoit ſa Cour plénière à Londres ; nous jurâmes en préſence du Roi Liſvard, d'obſerver avec plus de zèle que jamais les loix de la Chevalerie ; en eſt-il une plus ſacrée que de défendre le foible des atteintes du fort, & de ſoutenir un ſexe enchanteur contre l'injuſtice & l'oppreſſion dont ſa foibleſſe l'empêche de ſe défendre ? Qui pourroit exciter plus aujourd'hui notre pitié que les Princeſſes Oriane & Olinde, deſtinées par Liſvard à être ſacrifiées à ſa condeſcendance pour les Romains ? Oubliant tout ſentiment naturel, toute juſtice, il veut forcer Oriane à donner la main à l'Empereur Patin qu'elle déteſte ; il veut que la belle Olinde ſoit le partage de Saluſte Guide ; &, ſans conſulter le cœur de ces deux charmantes Princeſſes, il eſt prêt à les livrer entre les bras des Romains.

Le ſouffrirez-vous, mes braves compagnons? & me refuſerez-vous votre ſecours pour les attaquer dès qu'ils auront mis à la voile, & pour remettre ces deux belles Princeſſes en liberté? Un murmure général s'éleva dans l'aſſemblée pour courir aux armes; & l'impétueux Agrayes, portant la parole au nom des autres Chevaliers, jura de répandre plutôt tout ſon ſang que de laiſſer commettre un acte dont la honte rejailliroit ſur la Gaule & ſur les Royaumes de la grande Bretagne.

Amadis applaudit à la réſolution que les Chevaliers prenoient; il leur fit part des meſures qu'il avoit priſes pour s'aſſurer d'un nombre ſuffiſant de vaiſſeaux; il leur dit de ce ton ſi noble qui, ſans rien tenir de l'orgueil, caractériſoit ſon ame élevée, qu'il ſe croyoit invincible en combattant à leur tête pour une ſi juſte cauſe; &, leur faiſant ſentir l'importance de précéder la flotte Romaine dans la haute mer pour lui fermer le débouché du grand détroit qui ſépare la Gaule de la grande Bretagne, il fut arrêté d'une voix unanime qu'ils s'embarqueroient & qu'ils partiroient dès le lendemain matin.

Le déſeſpoir d'Oriane, les larmes de Briſène, les repréſentations de Grumedan, d'Arban de Norgales & des Seigneurs Bretons n'ayant pu

détourner Liſvard de la cruelle réſolution qu'il avoit priſe, le jour fatal du départ d'Oriane arriva. Ce fut un jour de deuil pour toute la Cour de Londres ; ce fut au milieu des cris du peuple & des pleurs des Seigneurs Bretons, qu'Oriane éperdue ſe jetta pour la dernière fois aux genoux de ſon père. Vainement cette Princeſſe lui tendit les bras ; vainement elle atteſta le Ciel que Patin ne ſeroit jamais ſon époux, & que Rome ne la recevroit pas vive dans ſes murs : elle eut la douleur mortelle de voir ſon père détourner la vue, repouſſer ſes mains, & s'éloigner d'elle.... Succombant à cette dernière marque de dureté, Oriane tomba preſque ſans vie dans les bras de Brisène qui s'évanouit à ce cruel ſpectacle. Liſvard ſaiſit ce tems pour les ſéparer ; & faiſant enlever Oriane des bras de ſa mère, hors d'état de la défendre, il la remit entre les mains de la Reine Sardamire qui la reçut en pleurant. Olinde, Mabille & la Demoiſelle de Danemarck s'étant jettées aux habits d'Oriane pour la retenir, & rempliſſant l'air de leurs gémiſſemens, Saluſte & les Chevaliers Romains les entourèrent, & les emportèrent ſans pitié ſur différens vaiſſeaux de la flotte, ſur laquelle Oriane & Olinde ſe trouvèrent ſéparées. Saluſte, donnant promptement le ſignal de déployer les voiles pour éviter la

fureur des Bretons qui s'attroupoient en armes, la flotte, pouſſée par un vent frais, ſortit du port de Tagades, & dans peu de tems s'éloigna des côtes de la grande Bretagne. Elle n'étoit encore qu'à la hauteur de celles de la petite Bretagne, lorſque les Romains apperçurent une autre flotte qui portoit ſur eux; ils crurent d'abord qu'elle n'étoit formée que de vaiſſeaux marchands; mais bientôt la conſtruction des vaiſſeaux & leur manœuvre leur faiſant craindre d'être attaqués, ils ſe préparèrent à ſe défendre.

Amadis, que le plus grand intérêt animoit autant & plus, s'il eſt poſſible, que ſon courage ordinaire, voulut donner l'exemple à ceux qui le ſuivoient; &, voyant que le plus beau des vaiſſeaux de la flotte Romaine étoit orné de toutes parts de pavillons & de fanons aux armes de l'Empereur, il eſpéra que la Princeſſe Oriane ſeroit ſur ce vaiſſeau, qu'il attaqua le premier, ſans permettre toutefois qu'on lançât ni des feux ni des flèches. Ce vaiſſeau ſe défendit quelque tems avec ces ſortes d'armes; mais Amadis l'ayant fait accrocher, il l'aborda & s'élança ſur le tillac, en criant de cette voix ſi redoutable dans les combats: Gaule! Gaule! Brandayel, qui commandoit ce vaiſſeau, fit une vive réſiſtance; mais quel guerrier pouvoit réſiſter au

terrible Amadis combattant alors pour sa chère Oriane? Bientôt Brandayel est étendu sur le tillac; Amadis arrache son casque, & lui portant la pointe de son épée sur la gorge: Meurs, dit-il, ou dis-moi le lieu qui renferme Oriane. Elle est dans cette chambre avec Mabille, dit Brandayel, en lui montrant la porte de la main, & lui criant merci. Amadis, voyant Angriotes qui l'avoit suivi de près quand il s'étoit élancé sur le vaisseau Romain, remit Brandayel entre ses mains; &, s'approchant de la porte, il la vit fermée par un gros cadenas. Mabille, ayant entendu crier Gaule! en avoit averti sa cousine, qui s'étoit relevée sur son lit où jusqu'alors elle étoit restée absorbée dans le désespoir. Amadis en ce moment, ébranlant la porte d'un bras animé par l'amour, en fit sauter les gonds, &, laissant tomber son épée, courut se précipiter à genoux au bord du lit d'Oriane. L'un & l'autre se tendant les bras, les entrelacèrent sans proférer une parole; leurs lèvres, leurs larmes, leurs soupirs s'unirent & se confondirent ensemble pendant quelques momens. Ah! mon cher Amadis, dit enfin Oriane, qu'il m'est cher d'être votre prisonnière! oui, je la suis, & je veux l'être toujours. Ce n'est point à mon père que vous m'enlevez, c'est à ceux auxquels il avoit eu la barbarie de me donner.

Ah! mon cher Amadis, qu'il m'est doux d'être votre prisonnière!

C. F. Mauriac, Del. L. Croutelle, Sculp

Le bruit du combat terrible qui ſe donnoit ſur un vaiſſeau voiſin de celui d'Oriane, l'interrompit : Amadis en ſe relevant reprit ſa redoutable épée ; mais trop éloigné de ce vaiſſeau pour pouvoir porter du ſecours à ſes compagnons, il ne put être que le témoin de ce dernier combat : la jalouſie & la fureur d'Agrayes le rendoient terrible. Agrayes & Quedragant, ayant ſauté ſur le vaiſſeau du Prince Saluſte, s'étoient déja rendus les maîtres de la moitié du tillac, dont le reſte étoit défendu par Saluſte & l'élite des Chevaliers Romains ; mais Olinde ayant paru vers l'extrémité de la pouppe, elle reconnut Agrayes à ſon bouclier, & fit un cri que ce Prince entendit. Amadis lui-même n'eût pas été plus terrible qu'Agrayes le fut en reconnoiſſant Olinde. Il ſe précipita ſur Saluſte, l'abattit à ſes pieds, & ſur le champ, arrachant ſon caſque d'une main, il lui trancha la tête de l'autre. Les Chevaliers Romains firent un cri de douleur & d'effroi, baissèrent la pointe de leurs épées & ſe rendirent. Agrayes vole & paſſe ſans réſiſtance au milieu d'eux, & ſa chère Olinde ſe jette dans ſes bras.

Le coup d'épée qui termina la vie de Saluſte, fut le dernier qui ſe donna ; les Romains s'étant rendus, les Chevaliers de l'Iſle ferme s'emparèrent de tous les vaiſſeaux qui n'étoient pas coulés à fond.

Dès qu'Oriane fut un peu revenue de la première agitation que lui cauſoit ce grand événement, elle s'occupa de la Reine Sardamire pour laquelle elle s'étoit priſe d'eſtime & d'amitié, n'ayant vu dans tout ce que cette Reine avoit fait, que l'accompliſſement de la commiſſion dont elle étoit chargée, & l'ayant trouvée pénétrée du plus tendre intérêt pour elle. Oriane, ſachant que cette belle Reine étoit ſur le vaiſſeau dont Agrayes venoit de s'emparer, y paſſa ſur le champ pour veiller elle-même aux égards qu'elle deſiroit qu'on eût pour elle; mais, en arrivant à la chambre, elle trouva que Floreſtan l'avoit précédée. Ce jeune Prince étoit à ſes genoux, s'occupant à la conſoler de la défaite des Romains, & à lui jurer qu'il périroit plutôt que de ſouffrir qu'elle ne reçût pas les mêmes reſpects des vainqueurs, que de ceux auxquels elle ceſſoit de commander.

On agita pendant quelques momens le parti que l'on devoit prendre au ſujet des Princeſſes qu'on venoit de délivrer; mais l'amant le plus ſoumis pouvoit-il ſe déterminer, ſans avoir demandé les ordres d'Oriane? Ce fut à ſes genoux qu'Amadis alla ſavoir dans quels lieux elle vouloit être conduite: Je ſuis votre priſonnière, lui dit-elle tendrement, je ne dois point abuſer des égards que vous avez pour moi; mais, puiſque

puiſque vous me conſultez, je penſe qu'il ſeroit trop dangereux de me conduire au Roi mon père, dans les termes où vous êtes enſemble: il me paroît plus prudent de laiſſer paſſer ſa première colère, & de me conduire priſonnière à l'Iſle ferme, en attendant ma réconciliation avec lui.

Vous ſerez obéie, Madame; mais priſonnière! reprit-il avec feu, priſonniere! Ah! de quelle expreſſion avez-vous la cruauté de vous ſervir vis-à-vis d'un Prince qui baiſera ſans ceſſe les chaînes que vous daignerez lui faire porter! Venez, Madame, venez régner en ſouveraine dans l'Iſle ferme, & nul de mes compagnons ne me déſavouera, lorſque je jure pour eux & pour moi que nous y ſuivrons vos loix. Agrayes, Angriotes, Bruneau, Quedragant & Floreſtan accoururent à ces mots avec Garnátes du Valcraintif, & tous les Chevaliers de l'Iſle ferme; ils voulurent aller tous l'un après l'autre fléchir le genou devant Oriane, & lui prêter ſerment de fidélité.

Les Princeſſes s'étant toutes raſſemblées ſur le même vaiſſeau d'Amadis, qui n'étoit point ſouillé par le ſang, ce Prince rendit la liberté au plus grand nombre des Chevaliers Romains; il leur donna deux de leurs vaiſſeaux, pour retourner à Rome, & leur permit d'emporter avec eux

le corps du Prince Saluſte : il ne conduiſit à l'Iſle ferme que les trois principaux d'entr'eux.

Toute la flotte s'étant miſe en bon ordre, Amadis fit relever les ancres qu'on avoit jettées après le combat : les voiles enflées par un vent favorables portèrent les vaiſſeaux victorieux d'Amadis, ayant ceux des Romains attachés à leur pouppe ; & le tout enſemble aborda heureuſement deux jours après à l'Iſle ferme.

Fin du troiſième Livre.

Nous avouons que nous ſommes bien tentés de croire que les manuſcrits Picards finiſſoient par l'enlévement d'Oriane, & par le ſéjour paiſible de cette Princeſſe dans l'Iſle ferme; nous commençons à voir dominer le goût Eſpagnol dans ce quatrième Livre: tous les vers adreſſés à Nicolas d'Herberay, par les beaux Eſprits ſes contemporains, le félicitent d'avoir ſuppléé par ſon imagination à ce qui manquoit d'ingénieux ou d'agréable au manuſcrit Eſpagnol, d'après lequel il traduiſoit. Il nous ſeroit bien honorable que ceux qui liront Amadis dans la traduction d'Herberay, puſſent en dire autant de celle que j'oſe faire de ſon vieux langage.

LIVRE QUATRIEME.

A PEINE la flotte d'Amadis eut-elle abordé dans l'Iſle ferme, que Graſſinde en fut avertie, & qu'elle ſe rendit ſur les bords de la mer ; elle vit Oriane deſcendre à terre, conduite par Amadis; &, s'avançant au-devant de ſes pas, elle lui dit dans un premier tranſport d'admiration: Ah! Madame, que n'ai-je ici les deux couronnes que la valeur du Prince de Gaule & celle de mon frère m'ont fait remporter! je les mettrois à vos pieds. Oriane embellit encore en ce moment, & par le propos flatteur de Graſſinde, & par le plaiſir de ſe voir en ſûreté dans un pays où ſon cher Amadis donnoit la loi: Madame, dit-elle à Graſſinde, ces couronnes ſiéent trop bien à votre front pour qu'aucune Dame oſe en parer le ſien: une pauvre Demoiſelle déshéritée, & comme moi depuis ſi long-tems dans les larmes, n'a plus de droit pour y prétendre.

Elles marchèrent enſemble vers le palais d'Apollidon, duquel une ſeconde deſcription nous paroît inutile; & dans le moment qu'Oriane

entroit dans ce ſuperbe édifice, Amadis lui préſenta ce qu'il renfermoit de plus précieux.

Apollidon avoit non-ſeulement embelli les jardins de tout ce que l'Europe produit de plus agréable & de plus rare, mais il avoit dépouillé l'iſle de Sérendib & la preſque iſle de l'Inde de tout ce qu'elle a de plus précieux : le phénix, attiré par les parfums qui s'exhaloient de l'Iſle ferme, s'étoit aſſez long-tems arrêté dans cette iſle pour y changer de plumage. Apollidon avoit mis ſes ſoins à recueillir les ſuperbes plumes pourpres & dorées qui couvrent ſes ailes, & en avoit fait faire un éventail relié par un diamant & une eſcarboucle; cet éventail préſervoit celle qui s'en ſervoit de toute eſpèce de venin; ce fut le premier préſent qu'Oriane reçut d'Amadis au moment de ſon arrivée.

Amadis deſiroit tout, & n'oſoit exiger rien d'Oriane; il porta la délicateſſe juſqu'à craindre de lui demander ſes ordres ſur l'appartement qu'elle vouloit occuper & ſur le genre de vie qui lui convenoit le plus : il chargea ſon ami Quedragant de prendre ſes ordres. Oriane ſe défendit long-tems de les lui donner, comme étant priſonnière ; mais Quedragant l'ayant preſſée, elle le chargea de prier Amadis de lui donner un quartier ſéparé pour l'occuper avec Mabille & les femmes de ſa ſuite: elle fit ſentir

à Quedragant, que, dans la poſition où ſon enlevement l'avoit miſe, elle ne pouvoit prendre trop de précautions pour que la plus noire médiſance ne pût attaquer ſa conduite. Amadis ſoupira lorſque Quedragant lui porta la réponſe d'Oriane, mais il n'inſiſta pas; & l'honneur de cette Princeſſe & ſa ſoumiſſion à ſes volontés, le firent ſe conformer à ce qu'elle exigeoit de lui. Ils vécurent donc ſéparés, & ce ne fut qu'en ſaiſiſſant, qu'en faiſant naître quelques prétextes, qu'Amadis parvint à la voir quelquefois pendant le jour en préſence de la Cour qui ſe raſſembloit auprès d'elle: on a toujours ignoré s'il fut mieux traité pendant la nuit. Amadis étoit bien vif & bien amoureux! & la mère d'Eſplandian étoit bien ſenſible! Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'ils méritoient d'être heureux, & que le ſaint hermite Naſcian même l'eût trouvé bon, ſachant bien qu'ils étoient époux.

Il étoit bien important de prendre un parti ſage après le grand événement qui venoit de ſe paſſer. Amadis ne voulut rien décider ſans l'avis de ſes braves compagnons; ils s'aſſemblèrent, & ce fut d'après le réſultat de ce conſeil, qu'il fut réſolu d'envoyer deux Chevaliers au Roi Liſvard. Selon leurs inſtructions, ils devoient commencer à juſtifier le combat qu'ils venoient de livrer aux Romains, par le ſerment

qu'ils avoient fait de ſecourir toute Dame ou Demoiſelle affligée, & ſubiſſant ce que l'injuſtice peut avoir de plus cruel ; ils devoient après, offrir de remettre Oriane entre ſes mains, ſous les conditions qu'il s'engageroit à ne la pas déshériter, & ſur-tout à ne la jamais forcer de donner ſa main à l'Empereur. Le Conſeil avoit décidé que les deux Chevaliers finiroient par offrir, de la part des Chevaliers de l'Iſle ferme, de rentrer à ſon ſervice, s'il ſe ſouvenoit encore de tout celui qu'il en avoit reçu ; mais qu'au cas que Liſvard reçût froidement cette offre, & qu'il voulût leur faire entendre qu'il prétendoit tirer vengeance de ce qu'ils venoient de faire, ils lui déclareroient hautement que nulle eſpèce de crainte ne pouvoit avoir accès dans leur cœur, & qu'ils étoient prêts à ſe défendre.

Agrayes & Floreſtan furent choiſis pour cette ambaſſade ; l'un & l'autre eſpéroient peu qu'elle eût quelque ſuccès, connoiſſant le caractère altier de Liſvard ; & Brian de Monaſtes, fils du Roi d'Eſpagne, qui vint rejoindre ſon couſin Amadis en ce moment, les eût détournés de s'en charger, ſans la crainte qu'il eut de déplaire à la Princeſſe Oriane. Brian s'étoit trouvé près de Liſvard, après le combat où les trois Chevaliers aux Serpens avoient ſauvé ce Prince d'une défaite entière, & l'avoient rendu victo-

rieux ; il avoit vu quel étoit le dépit avec lequel il avoit repouſſé l'idée de toute ſon armée, qu'il devoit ce puiſſant ſecours à la généroſité d'Amadis & des Princes de Gaule ; & Brian les aſſura que les Chevaliers de l'Iſle ferme n'avoient point de plus mortel ennemi. Oriane voulut voir les deux Députés avant leur départ, & s'aſſurer d'Agrayes dont elle connoiſſoit le juſte reſſentiment & la vivacité : Mon couſin, lui dit-elle, que ne vous ai-je pas dû juſqu'ici? Les bontés, la tendreſſe du Roi & de la Reine d'Ecoſſe ont fait le bonheur de mon enfance; l'amitié de votre aimable ſœur Mabile fait celui d'une vie que j'aurois perdue bien des fois ſans elle : achevez, je vous en conjure, de m'en rendre le repos, en tâchant de rapprocher les eſprits ; étouffez en votre cœur le ſouvenir des juſtes ſujets de plaintes que vous avez perſonnellement. Agrayes en ce moment jetta les yeux ſur Olinde ; la douceur des regards de celle qu'il adoroit & l'air qu'elle avoit de joindre ſa prière à celle d'Oriane, tout dans cet inſtant ſe réunit pour adoucir la fierté de ſon ame. Madame, dit-il en baiſant la main d'Oriane, vous me demandez un grand ſacrifice ; mais il n'en eſt point que je ne ſois prêt à vous faire.

Amadis, auquel il ne manquoit aucune des vertus qui conduiſent à la vraie gloire & qui

ſont le bonheur de la ſociété, s'apperçut qu'il en coûtoit trop au cœur d'Agrayes pour faire cette promeſſe ; il eut la prudence de propoſer aux Chevaliers de l'Iſle ferme de changer la diſpoſition du Conſeil, & de nommer pour Ambaſſadeurs, Brian, dont la perſonne devoit être agréable à Liſvard, & Quedragant, pour lequel ce Prince avoit toujours montré de l'amitié. Quedragant ſe chargea pour la Reine Brisène d'une lettre d'Oriane, qui n'oſoit pas en haſarder une pour Liſvard.

Cette même prudence d'Amadis lui fit prévoir que l'Iſle ferme auroit beſoin de ſecours puiſſans, ſi Liſvard recevoit mal leur meſſage & prenoit le parti de les attaquer ; il envoya donc demander des ſecours aux Souverains dont il étoit sûr d'en obtenir. Tantiles fut envoyé vers la Reine Briolanie, Héliſabel porta la lettre par laquelle le Chevalier à la verte épée demandoit à l'Empereur (ſous ſon vrai nom d'Amadis) de ſecourir celui dont le bras avoit purgé ſes Etats de l'Endriaque ; Bruneau conjura ſon père d'envoyer l'élite de ſes Chevaliers pour ſervir le frère de Mélicie, & Gandalin partit pour rendre compte à Périon de la poſition préſente d'Amadis, étant bien certain que le Roi de Gaule viendroit ſur le champ à la tête d'une nombreuſe armée pour s'oppoſer à Liſvard. Pour le Prince

Agrayes, il ſentit la joie la plus vive de n'être point forcé de paroître en préſence d'un Prince qu'il déteſtoit ; & ſes inſtances auprès du Roi d'Ecoſſe, pour qu'il envoyât ſes meilleures troupes à la défenſe de l'Iſle ferme, furent motivées ſur les dégoûts que ſon oncle Galvanes & lui pouvoient reprocher à Liſvard de leur avoir donnés.

Toutes ces précautions étant priſes, l'événement ne tarda pas à prouver combien elles étoient néceſſaires. Liſvard en ce moment étoit en fureur de la défaite des Romains, de la mort de Saluſte & de l'enlevement d'Oriane ; il ſe trouvoit mortellement offenſé par l'entrepriſe des Chevaliers de l'Iſle ferme ; &, malgré les repréſentations de la Reine Briſène, il juroit d'en tirer une vengeance éclatante. Cette ſage Princeſſe faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour l'adoucir : Souvenez-vous, lui diſoit-elle, que lorſque vous n'étiez encore que Chevalier errant, vous n'euſſiez point héſité à voler au ſecours d'une Princeſſe dans la ſituation où votre fille Oriane s'eſt trouvée ; croyez que ce n'eſt point pour vous braver que les Chevaliers de l'Iſle ferme l'ont enlevée aux Romains, & qu'ils n'ont été entraînés à cet acte, que par le reſpect & l'obéiſſance qu'ils doivent aux loix de la Chevalerie. Liſvard, pour la première fois,

rebuta durement Brisène dont les yeux se couvrirent de larmes ; elle aimoit trop Lisvard pour pouvoir supporter son courroux : Grumedan & le Roi de Norgales, la voyant prête à se trouver mal, la soutinrent & l'aidèrent à se retirer chez elle.

Brisène versa bien des pleurs, & bientôt ils redoublèrent, en recevant la lettre d'Oriane que Durin vint présenter à ses genoux.

Tout ce que la douleur & la plus vive tendresse peuvent exprimer de touchant rempliſſoit la lettre d'Oriane : sa soumission, son amour pour la meilleure des mères, s'y peignoient avec autant de feu que de vérité. Brisène en fut vivement touchée ; mais ce n'étoit pas la première fois qu'elle avoit gémi de ne pouvoir que pleurer des malheurs qu'elle se sentoit dans l'impuissance de terminer. Durin, mon pauvre Durin, retourne près d'Oriane, lui dit-elle en soupirant : hélas ! que pourrois-je lui répondre en ce moment ? assure-la seulement de ma tendresse & de mes soins pour rapprocher les esprits ; mais je ne peux lui rien dire de positif qu'après que les Ambassadeurs de l'Isle ferme auront fait leur message, & que j'aurai vu quelle en sera la suite.

Quedragant & Brian de Monastes venoient d'arriver dans ce même tems, & s'étoient arrê-

tés dans un fauxbourg de Londres, pour ſavoir lorſque Liſvard voudroit les recevoir.

Leur arrivée fut annoncée à ce Prince par un de leurs Ecuyers qui, fléchiſſant un genou, lui demanda ſi les deux Chevaliers envoyés par ceux de l'Iſle pouvoient paroître en ſa préſence, & s'il leur accordoit ſûreté dans ſa Cour.

Liſvard regretta de n'avoir pas pris des précautions pour les arrêter à la deſcente de leur vaiſſeau, & les empêcher de venir juſqu'à Londres; mais connoiſſant les droits ſacrés des Ambaſſadeurs, & n'étant plus à tems de les exclure de ſa préſence, il conſentit à les écouter.

Quedragant & Brian parurent après le dîner de Liſvard, dont toute la Cour attentive ſe raſſembla pour entendre ce qui ſe diroit de part & d'autre, & faiſant les vœux les plus ardens pour que cette audience eût un heureux ſuccès.

Quedragant, qui porta la parole, mit dans ſon diſcours tout ce qu'il crut propre à toucher Liſvard : mêlant adroitement toutes les louanges que ce Prince méritoit dans le rapport des ſervices qu'il avoit reçus d'Amadis & de ſes compagnons, il conclut par offrir de leur part de lui remettre la Princeſſe Oriane, pourvu qu'il ne voulût pas les forcer à violer les loix de la Chevalerie, en abandonnant une Princeſſe qu'ils étoient tenus de défendre, tant qu'ils pourroient

craindre qu'elle fût injuſtement déshéritée, ou qu'elle fût forcée à paſſer dans les bras d'un Prince qu'elle déteſtoit.

Liſvard ne put cacher entiérement l'impatience & le dépit que lui cauſa la fin de ce diſcours : Meſſieurs, leur dit-il, vous ne me perſuaderez pas que l'entrepriſe que les Chevaliers de l'Iſle ferme ont faite contre les Romains, ait la juſtice & la magnanimité d'ame pour motif; j'y vois bien plutôt leur préſomption & l'oubli des égards qui m'étoient dûs; je ne dois compte à perſonne de ce que je fais, & je n'ai nuls traités à faire avec eux juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient ſoumis à me ramener ma fille, & à me faire une réparation éclatante de l'injure qu'ils m'ont oſé faire.

Sire, répondit Brian d'un ton ferme, nous ne nous attendions point aux propoſitions que vous nous faites, & nous ne ſommes point chargés d'y répondre; Dieu ſait quels ſont les ſentimens & les motifs qui nous ont conduits dans cette entrepriſe : c'eſt donc à Dieu ſeul que nous devons en rendre compte, & à régler quels ſeront les événemens qui la ſuivront; je vois que de part & d'autre nous n'avons à faire que ce qu'il nous inſpirera. A ces mots ils ſe levèrent; ils firent une profonde révérence, ſe retirèrent & reprirent le chemin de leur vaiſſeau.

Le bon vieillard Grumedan les accompagna juſqu'aux portes de la ville : Oh ! de par Dieu, mes chers Seigneurs, leur diſoit-il, j'ai bien du regret de cette nouvelle fâcherie ; j'aime le Roi Liſvard depuis ſon enfance, j'adore l'ame & la bonté d'Amadis, je ſais ce que je dois au prétendu Chevalier Grec. Et quant à la recouſſe d'Oriane, oh ! de par ſaint Georges, j'en euſſe fait autant en ſa place. Ah ! ah ! dit Quedragant, vous connoiſſez donc ce Chevalier Grec qui fit triompher la beauté de Graſſinde ? Oui, certes, dit-il, je connoîtrai toujours Amadis aux coups qu'il porte dans les combats, & je le connois encore bien mieux à tout ce qu'il a fait avec ſes compagnons, pour me ſauver l'honneur & la vie. Ah ! ſainte Marie, continua Grumedan, je fus bien d'abord homme de pauvre jugement, en ne le reconnoiſſant pas d'emblée ; mais de grace, cher Quedragant, dites-moi donc quels étoient ces gentils compagnons qui voulurent bien l'être du pauvre bon-homme Grumedan ? Digne & reſpectable Chevalier, s'écrièrent à-la-fois Brian de Monaſtes & Quedragant, ce furent Angriotes & Bruneau ; &, depuis ce combat, il n'eſt aucun de nous qui n'envie l'honneur & le bonheur qu'ils ont eus d'être vos ſeconds.

O procédés nobles ! ô franchiſe ! ô ſimple

& vertueuſe façon de penſer & d'agir de nos pères ! quand renaîtrez-vous parmi nous, ou plutôt quand oſerez-vous reparoître en des cœurs où vous êtes en dépôt, mais qui n'oſent vous montrer dans toute votre force & votre ſimplicité ?

Grumedan étoit prêt à les quitter lorſqu'ils rencontrèrent le jeune & charmant Eſplandian qui revenoit de la plaine avec deux ou trois perdreaux attachés en bandoulière, & careſſant le bon émerillon qui les avoit pris, auquel il faiſoit la curée. Quelle eſt cette charmante créature, dit Brian à Grumedan ? ce pourroit bien être, dit le bon-homme, le fils de cet autre enfant qu'on nomme Amour, car bien lui reſſemble-t-il ; mais quel qu'il puiſſe être, ce ne peut être un enfant ordinaire, aux ſoins de la Providence qui veilla ſur lui dès ſa naiſſance. Damoiſel ! Damoiſel ! cria Grumedan auſſi-tôt, voici les compagnons de ce Chevalier Grec qui vous accorda la vie des deux Romains terraſſés à ſes pieds. Ah ! Seigneurs Chevaliers, dit Eſplandian avec autant de feu que de grace, je vous conjure de dire à ce noble Chevalier que le jeune Eſplandian eſt à lui depuis ce moment, & qu'il n'aſpire qu'à celui d'être à genoux pour recevoir de ſa main victorieuſe l'ordre de Chevalerie. Sachez donc, aimable Damoiſel, lui

dit Quedragant, que ce Chevalier Grec eſt le célèbre Amadis de Gaule. Amadis de Gaule! répéta deux fois Eſplandian. Oh! que je me trouve heureux de l'avoir vu, & d'en avoir obtenu cette grace! ah! que je vais bien travailler à mériter que ce ne ſoit pas la dernière!..... Les deux Chevaliers embrassèrent Eſplandian qui les conjura de le mettre aux genoux d'Amadis.

Les deux Chevaliers de l'Iſle ferme étant repartis, Grumedan retournoit à ſon hôtel, lorſqu'on vint l'avertir que le Roi Liſvard l'attendoit dans ſon cabinet. Grumedan s'y rendit auſſi-tôt, & trouva ce Prince avec Arban de Norgales & Guilan le Penſif qu'il avoit fait appeller: Mes amis, leur dit Liſvard, ne réfléchiſſons point ſur ce qui s'eſt anciennement paſſé dans ma Cour; partons d'où nous ſommes, & ne nous occupons que des moyens de nous bien conduire. Je vous préviens, avant d'écouter vos avis, que je ne mets point en délibération ſi je dois faire une paix honteuſe ou me venger d'Amadis: j'ai pris mon parti tel que je le dois, relativement à la grandeur de l'offenſe, comme à la dignité de ma couronne. Je ne vous conſulte donc tous les trois que ſur les moyens de réduire Amadis & les Chevaliers de l'Iſle ferme à recourir à ma clémence, & à réparer l'injure

l'injure dont ils ſe ſont rendus coupables vis-à-vis de moi.

Les trois Chevaliers furent quelque tems ſans répondre; il fut facile à Liſvard de lire dans leurs yeux, qu'ils euſſent été plus prompts à parler s'ils l'avoient cru ſuſceptible de recevoir un conſeil plus doux que celui qu'il exigeoit d'eux. Arban de Norgales rompit enfin le ſilence, en lui diſant, que puiſque rien ne pouvoit le diſſuader d'attaquer l'Iſle ferme, il falloit du moins prendre d'aſſez bonnes meſures pour qu'il ne compromît pas ſa réputation & ſes armes, & que les Chevaliers qui la défendoient étant d'état & de naiſſance à recevoir de puiſſans ſecours, il falloit qu'il s'aſſurât d'en recevoir qui leur fuſſent ſupérieurs.

Sire, dit Guilan le Penſif, puiſque vous n'entreprenez cette guerre que pour venger l'honneur des Romains, leur Empereur doit ſe trouver vivement intéreſſé dans votre querelle, & doit être animé par un reſſentiment plus vif encore que ne doit être le vôtre: je crois donc que vous ne devez pas perdre un moment à le déterminer à joindre ſon armée & ſes efforts aux vôtres; & quelque braves que ſoient les Chevaliers de l'Iſle ferme, quelles que puiſſent être leurs reſſources, ils ne tiendront point contre les efforts réunis de la grande Bretagne

& des Romains. Cildadan, par le dernier traité fait avec ce Prince, doit vous ſervir avec l'élite des Chevaliers Irlandois; & Gaſquilan, Roi de Sueſſe, doit ſe ſouvenir aſſez des bleſſures & des échecs qu'il eſſuya des Chevaliers de l'Iſle ferme dans l'iſle de Montgaſe, pour ſaiſir l'occaſion de s'en venger. Liſvard applaudit à l'avis de Guilan le Penſif; &, connoiſſant la prudence & le don que ce Chevalier avoit de perſuader, il crut ne pouvoir mieux faire que de l'envoyer à l'Empereur pour preſſer ce Prince de partager ſa querelle & d'unir promptement ſes troupes aux ſiennes.

Liſvard étoit trop haut pour diſſimuler; &, jouiſſant d'avance du plaiſir d'abattre la puiſſance naiſſante de l'Iſle ferme, il ne cacha point aſſez les moyens qu'il prenoit pour aſſurer ſa vengeance. Arcalaüs en fut bientôt informé: ce perfide enchanteur, haïſſant également Amadis & Liſvard, eſpéra de perdre l'un par l'autre, & de triompher de tous les deux quand leurs forces ſeroient épuiſées.

Arcalaüs, après avoir formé ce projet, fut trouver le Roi Aravigne: Vous avez un moyen facile, lui dit-il, de vous venger de la dernière bataille que vous avez perdue; le ſort de Liſvard & de la grande Bretagne eſt entre vos mains ſi vous voulez me croire; il vous eſt facile

de vous joindre à Barſinan, Prince puiſſant par ſes richeſſes & ſes nombreux ſujets : le bûcher dans lequel Liſvard fit périr ſon père, fume encore ; & Barſinan eſt trop intéreſſé à venger cette mort infâme, pour ne pas s'unir à vous : joignez vos troupes, formez-en une armée formidable, prête à la porter où vous voudrez. Liſvard occupé de la conquête de l'Iſle ferme, & les Chevaliers de cette iſle l'étant de ſe défendre, lorſqu'ils vous verront raſſembler vos forces, ils eſpéreront également vous attirer à leur parti ; vous les tiendrez en ſuſpens, en les flattant tour-à-tour avec adreſſe de vous déclarer pour l'un ou pour l'autre : dès que la campagne ſera commencée, vous les verrez ſe détruire mutuellement ; l'audace d'Amadis & le reſſentiment de Liſvard les porteront à décider du ſort de cette guerre par une grande bataille ; alors vous tenant à portée de les attaquer lorſqu'ils ſeront affoiblis, vous viendrez facilement au point de triompher également des vaincus & des vainqueurs, & de détruire vos deux plus mortels ennemis. Aravigne étoit bien digne d'un tel conſeil & d'un ſi coupable ami. Vous m'éclairez, mon cher Arcalaüs, lui dit-il en l'embraſſant ; chargez-vous d'aller faire préparer Barſinan, & réglez d'avance avec lui le partage que nous ferons des Etats de Liſvard & des

richeſſes que renferme l'iſle célèbre qu'Amadis a conquiſe.

C'eſt ainſi que de nouveaux ennemis s'élevoient contre ces deux Princes, ou plutôt c'eſt ainſi que deux ſcélérats préparoient leur perte commune, en formant le projet de commettre un nouveau crime.

Brian & Quedragant, très-mécontens de la réponſe de Liſvard, faiſoient force de voiles pour arriver à l'Iſle ferme, & la porter aux Chevaliers qui ne pouvoient trop tôt ſe mettre en état de ſe défendre. Vers la pointe du jour ils virent aſſez près d'eux un vaiſſeau qui portoit peu de voiles, & qui paroiſſoit incertain dans ſa route; ils l'envoyèrent reconnoître, & la chaloupe étant revenue, on leur apprit que ce vaiſſeau portoit la Reine de Sobradiſe, & que ſon Pilote qui cherchoit l'Iſle ferme, craignoit de s'être égaré dans cette mer: les deux Chevaliers voguant auſſi-tôt vers ce vaiſſeau, délacèrent leurs caſques, ſe firent reconnoître de la belle Briolanie, & paſſant ſur ſon bord, ils dirigèrent le Pilote dans la route qu'il devoit tenir.

Briolanie, charmée de la rencontre des Chevaliers, s'entretenoit avec eux du plaiſir qu'elle alloit goûter à revoir ſes anciens amis, lorſqu'ayant doublé l'un des caps de cette mer, elle

apperçut trois gros vaiſſeaux de guerre, qu'elle reconnut à leurs pavillons pour appartenir à Tiron ſon proche parent, mais le troiſième fils d'Abyſeos qu'Amadis & Agrayes avoient mis à mort pour ſa défenſe. Tiron en effet ayant ſu que la Reine Briolanie partoit pour ſe rendre à l'Iſle ferme ſans avoir d'eſcorte, avoit fait armer en diligence ces trois vaiſſeaux pour l'enlever.

Les deux Chevaliers les voyant prêts à les attaquer, Brian repaſſa promptement ſur ſon vaiſſeau, & Quedragant reſta pour défendre Briolanie: le combat fut long; mais Quedragant ayant enfin abordé le vaiſſeau de Tiron, il terraſſa ce Prince, & le conduiſit aux pieds de Briolanie. Brian, quoique très-bleſſé, ſe rendit maître de celui qu'il attaquoit, & le troiſième prit la fuite. La généreuſe Briolanie voyant Tiron enchaîné qui n'attendoit plus que l'arrêt de ſa mort, lui dit avec un air auſſi noble que tranquille : Mon couſin, vous mériteriez la mort, ayant ſi cruellement pourſuivi la mienne; mais je n'ai déja que trop vu couler le ſang de vos proches : vous ſentez-vous aſſez généreux, aſſez loyal, pour mettre fin à nos querelles, & accepter avec reconnoiſſance la vie, la liberté, & la ſouveraineté de Palomir que je vous offre pour la joindre à la vôtre? Ah!

Madame, s'écria Tiron en fondant en larmes, pardonnez à un jeune Prince de votre ſang, qu'on éleva dès ſon enfance à la haine contre vous & à la vengeance de ſon père. Oui, j'atteſte le Ciel que ce ſentiment eſt éteint en mon cœur, & que ma fidélité pour vous durera tout le reſte de ma vie. Venez donc avec moi, lui dit elle, & que je puiſſe vous préſenter de ma main à l'illuſtre Amadis, comme un Chevalier & comme un parent que j'amène à ſa défenſe. Dès que Briolanie fut abordée à l'Iſle ferme, Quedragant en fit avertir Amadis; ce Prince accourut pour la recevoir & pour faire tranſporter Brian de Monaſtes. Dès que j'ai ſu, lui dit-elle, que vous aviez délivré la Princeſſe Oriane, & qu'elle étoit ici, ma reconnoiſſance pour vous & mon tendre attachement pour elle ne m'ont pas permis de différer à venir moi-même auprès de vous, & je ſerai bientôt ſuivie par Tanbiles qui raſſemble promptement mes troupes d'élite pour les conduire à votre ſecours.

Amadis, vivement touché de la marque d'amitié que lui donnoit cette belle Reine, la conduiſit lui-même au quartier qu'occupoit Oriane: il eſpéroit profiter de cette occaſion pour pénétrer dans l'eſpèce de retraite qu'elle s'étoit impoſée; mais Mabille l'arrêta lorſqu'il étoit

prêt d'entrer. Mon couſin, lui dit-elle, ſongez qu'aucun homme ne peut violer cet aſyle, & je vous excommunie ſi vous oſez l'entreprendre. Ah ! méchante couſine, lui repartit Amadis en l'embraſſant, que vous ſavez bien profiter de vos avantages ! puiſſe l'amour, pour vous en punir, en donner bientôt ſur vous au plus aimable & au plus loyal des Chevaliers ! Je ſuis pour la Princeſſe Mabille, Seigneur Amadis, dit auſſi-tôt Briolanie ; je veux à mon tour jouir toute ſeule de la préſence de la Princeſſe Oriane, & je connois aſſez votre modeſtie pour que je deſire parler à mon aiſe, & de vous & de tous vos nouveaux exploits. A ces mots, les deux jeunes Princeſſes lui fermèrent la porte ; & ce ne fut qu'à l'heure marquée pour tous les autres Chevaliers, qu'Amadis fut admis au milieu de celles qui toutes lui devoient ou l'honneur ou la vie. Dans cet intervalle, Quedragant lui rendit compte des diſpoſitions de Liſvard, & du peu d'eſpérance qui lui reſtoit d'éviter une guerre ouverte avec lui. Le Prince Agrayes ne fut pas le maître de cacher ſa joie ; ſon reſſentiment contre Liſvard ne pouvoit ſe modérer. Oh ! parbleu, mon couſin, vous n'en avez que trop fait juſqu'ici ; vous ne pouvez plus éviter de démontrer à ce Prince quels ſont ceux qu'il oſe bleſſer : mon avis, puiſqu'il en veut venir

aux mains, c'eſt de lui épargner le trajet & de le prévenir nous-mêmes. L'abord de la grande Bretagne eſt facile, & les Bretons ſi fiers, ſi arrogans ſur leurs vaiſſeaux ou dans leurs conſeils, ſont les peuples de la terre qui défendent le plus mal leurs frontières. Nous valons mieux que les barbares du nord qui les ont toujours ſi facilement ſubjugués, & je ne ſerai content que, lorſqu'au milieu de Londres où Liſvard nous inſulta, je verrai ce prince humilié reconnoître ſes torts & ſon injuſtice. Amadis ne put ſe refuſer de convenir de tout ce qu'Agrayes venoit de dire; il prit la réſolution avec lui de traverſer au plus tôt la mer, & de porter la guerre dans le ſein de la grande Bretagne.

Héliſabel avoit déja rempli ſon meſſage, avec le ſuccès le plus heureux, auprès de celui qui commandoit dans les Etats de Graſſinde & de l'Empereur de Grèce. Les ſecours les plus puiſſans ſe préparoient de toutes parts pour l'Iſle ferme, lorſque le fidèle Gandalin arriva dans la Gaule, & ſe rendit à la Cour du Roi Perion. Ce Prince fut bien étonné de tout ce qu'il apprit par Gandalin, & que Liſvard eût pu porter auſſi loin l'ingratitude : Gardez-vous bien, lui dit-il, de divulguer ces nouvelles dans ma Cour; Galaor que j'ai penſé perdre,

& qui n'eſt pas hors de tout danger, ne pourroit les apprendre ſans une émotion dangereuſe; & je ne veux point affliger le jeune Norandel, en lui laiſſant ſavoir tous les juſtes mécontentemens que nous avons de ſon père, & la guerre inévitable que nous allons avoir avec lui.

Perion en effet fit en ſecret tous les préparatifs néceſſaires pour aller en diligence au ſecours d'Amadis, à la tête de ſes hauts Barons & de l'élite de ſes troupes. Sa généroſité ne lui permit pas de retenir Norandel dans ſa Cour, au moment où ſon père étoit prêt à prendre les armes. Aimable Norandel, lui dit-il, votre compagnon Galaor ne ſera de long-tems en état de monter à cheval : vous m'êtes auſſi cher qu'agréable; mais je connois trop les devoirs d'un nouveau Chevalier, pour vous laiſſer perdre la première année de l'exercice honorable de ces devoirs dans un repos qui pourroit vous être reproché; je crois même que dans ce moment vous pouvez vous rendre utile au Roi votre père, & je vous conſeille de partir après avoir préparé Galaor à cette ſéparation, que j'eſpère ne devoir pas être longue; ſoyez sûr que, quelque événement qui puiſſe arriver, j'aurai toujours pour vous les ſentimens du père le plus tendre. Norandel ſuivit le conſeil

de Perion; & faiſant approuver à Galaor (hors de tout danger, mais très foible encore) ſon départ pour paſſer dans la grande Bretagne, il s'embarqua, ſe rendit en peu de jours à Vindiſilore près du Roi ſon père, & fut auſſi ſurpris que mortellement affligé, lorſqu'il vit Liſvard prêt à ſe mettre à la tête d'une nombreuſe armée, pour aller attaquer l'Iſle ferme & les Chevaliers qui la défendoient.

Laſinde, écuyer de Bruneau, ayant fait auſſi ſon meſſage près du Roi de Bohême, Taffinor, accablé par les ans, verſa des larmes de regret de ne pouvoir voler lui-même au ſecours du vainqueur de Garadan; mais, raſſemblant auſſitôt les Chevaliers les plus renommés de ſes Etats, il mit à leur tête le Prince Graſandor ſon fils unique: Servez & imitez notre libérateur Amadis, mon cher fils, lui dit-il en l'embraſſant, & en le voyant monter à cheval pour partir.

Graſandor réuniſſoit en ſa perſonne toutes les qualités les plus éminentes & les plus aimables qu'on puiſſe deſirer dans un Chevalier; il joignoit la beauté, le courage & la gaieté de Galaor, à la prudence & à la loyauté d'Amadis: ſon humeur vive & gaie lui donnoit l'air le plus galant avec les belles, le plus léger & le plus plaiſant dans la ſociété; mais ſon ame

ſenſible & capable de fidélité le rendoit digne de paſſer ſous l'arc des loyaux amans : il n'eût oſé juſqu'alors en éprouver l'aventure ; car uniquement occupé des exercices de la Chevalerie, il ignoroit encore & les peines & les charmes que l'amour répand dans une ame.

Pendant que des ſecours puiſſans ſe préparoient pour défendre l'Iſle ferme, les différens Ambaſſadeurs de Liſvard travailloient à raſſembler de nouvelles armées pour l'attaquer. Guilan le Penſif avoit réuſſi facilement à remplir le cœur de l'Empereur Patin du plus ardent deſir de ſe venger d'Amadis : Ah ! s'écria cet orgueilleux Empereur, retournez ſur le champ à votre maître, & dites-lui que je veux bien toujours épouſer ſon Oriane, & que je pars avec une armée formidable de Héros Romains, pour donner du courage aux Bretons, & pour détruire de fond en comble le repaire de ces brigands de Gaulois.

Guilan eut bien de la peine à ſe contenir en recevant cette impertinente réponſe ; mais, mépriſant Patin dans ſon cœur, & ne voulant que ſervir ſon maître, il dit à Patin, que quelque diligence qu'il pût faire, il trouveroit déja Liſvard en pleine marche ; &, ſans avoir reçu la moindre prévenance de la Cour de l'Empereur, il repartit ſur l'heure, & ne put

s'empêcher de dire à ſon maître, en annonçant l'arrivée de l'armée Romaine, que l'Empereur & ſes ſujets avoient bien dégénéré des Scipions & des Paul Emiles, & qu'il avoit cru voir à Rome une troupe de bouffons & de ſaltimbanques, plutôt qu'une armée & des Chevaliers. De tous ceux que Liſvard fit ſommer de venir ſe joindre à lui, comme étant ſes grands vaſſaux, Galvanes eut ſeul le courage de le refuſer: Répondez au Roi, dit-il, que Galvanes doit trop de reconnoiſſance au généreux Amadis, & trop d'amitié au Prince Agrayes ſon neveu, pour les combattre; & que s'il ne me permet pas de reſter neutre, j'aime mieux lui remettre mon iſle de Montgaſe, & même mon épouſe Madaſime, dont le bon Galvanes étoit déja peut-être un peu las. Graſandor, dans le trajet qu'il fit pour arriver à l'Iſle ferme, rencontra le neveu de Liſvard; c'étoit Giontes qui retournoit à Rome, pour faire hâter le ſecours des Romains. Après quelques pour-parlers qu'ils eurent enſemble, ils pensèrent ſe battre. La ſeule qualité d'Ambaſſadeur dont Giontes étoit revêtu, retint Graſandor; il s'en dédommagea du moins par les plaiſanteries qu'il lui fit ſur l'eſpèce de gens auxquels ſon oncle étoit obligé d'avoir recours.

La quantité de troupes, & la diligence avec

laquelle Lisvard les rassembloit, fit perdre l'idée aux Chevaliers de l'Isle ferme de faire une descente dans la grande Bretagne ; ils résolurent plutôt de former un camp retranché hors des murs de la forteresse, pour disputer l'abord de leur isle aux ennemis.

Oriane ne pouvoit voir tous les préparatifs d'une guerre si cruelle sans la plus vive douleur ; Amadis tâchoit de la consoler & de la distraire : il avoit fait préparer un balcon qui dominoit sur son camp, & prioit souvent les Princesses de s'y montrer, sur-tout quand quelque nouvel allié paroissoit pour le secourir. Amadis ne doutoit point que la vue d'Oriane ne fît sur les autres le même effet que sur lui, ni qu'un seul de ses regards ne suffît pour élever leur courage & les animer à la défendre.

Oriane & Mabille étoient sur ce balcon lorsque Grasandor débarqua : ce Prince, montant à cheval aussi-tôt, s'avança vers le camp ; Amadis, qui le reconnut de loin, courut au-devant de lui, & le serra tendrement dans ses bras. Ah ! ah ! dit Mabille à Oriane, quel est donc ce jeune Chevalier qu'Amadis reçoit avec tant d'amitié ? Ne seroit-ce pas encore quelque Galaor, ou quelqu'un des mêmes mœurs & de la même race ? Mais, ma cousine, regardez-le donc, continuoit Mabille, qu'il a l'air noble,

qu'il mène bien ſon cheval, qu'il a de beaux cheveux ! Je deſirerois bien qu'il fût auſſi bon Chevalier qu'il me paroît aimable. J'ignore ſon nom, lui répondit Oriane ; mais il faut que ce ſoit le fils de quelque puiſſant Souverain, puiſque je vois Amadis le forcer à prendre la droite ſur lui, & que toutes les bannières ſe baiſſent pour le ſaluer. Cela peut être, dit Mabille, ſans regarder Oriane, ... mais étant toujours plus attentive que jamais à regarder la fin de la première entrevue d'Amadis & de ce Chevalier.

Les deux Princeſſes ſe retirèrent du balcon, voyant Amadis le conduire vers leur palais. Graſandor qui les avoit apperçues, demanda vivement quelles étoient ces deux Divinités qu'il venoit d'entrevoir. L'une eſt la Princeſſe Oriane, dit Amadis ; l'autre.... Ah ! Seigneur, interrompit Graſandor, au portrait qu'on m'a fait d'Oriane, je crois en avoir vu deux ſur ce balcon. Vos doutes ſeront bientôt éclaircis, lui dit-il en ſouriant. A ces mots ils deſcendirent, &, le prenant par la main, Amadis le conduiſit à l'appartement d'Oriane : Madame, lui dit-il, c'eſt le Prince Graſandor, fils unique du Roi de Bohême ; c'eſt mon ami, c'eſt un héros naiſſant que j'amène à vos genoux, & qui conſacre ſon bras pour votre ſervice. Ma chère couſine, dit-il à Mabille, je vous préviens que

ſon humeur eſt auſſi gaie que la vôtre, & qu'il eſt, comme vous, capable de la plus ſolide amitié : je vous le recommande, & j'oſe vous ſupplier toutes les deux de lui faire un peu les honneurs de l'Iſle ferme, tandis que je vais m'occuper à faire camper les troupes qu'il a conduites ici.

Oriane & Mabille connoiſſant le Prince Graſandor par tout ce qu'Amadis leur avoit dit de la valeur & des vertus aimables de ce Prince, le comblèrent de prévenances & de politeſſes ; il y répondit de l'air le plus reſpectueux & le plus galant. Il ſut rappeller avec autant d'eſprit que de fineſſe l'état cruel où ſouvent il avoit vu le Chevalier de la verte épée, pendant qu'il étoit chez le Roi ſon père. Que je le plaignois, diſoit-il, lorſque je l'entendois ſoupirer jour & nuit, & que je voyois couler ſes larmes, en penſant à la beauté qui captive ſon cœur, & dont il étoit depuis long-tems ſéparé ! Mais, Madame, dit-il en regardant tendrement Mabille, peut-être ne le plaignois-je pas aſſez. On conçoit mal les maux qu'on n'a pas encore éprouvés ; & peut-être, ajouta-t-il en ſoupirant, mais en baiſſant les yeux, le ſort m'en prépare-t-il de ſemblables !.... Mabille rougit, ne répondit rien ; & cette converſation qu'Amadis avoit cru devoir être fort animée entre

Mabille & Graſandor, devint ſérieuſe de momens en momens, & la belle Oriane fut ſouvent obligée de les retirer l'un & l'autre d'une diſtraction involontaire. Oriane, voyant qu'ils y retomboient ſans ceſſe, prit le bras de Graſandor, & le conduiſit en attendant le retour d'Amadis, pour voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon : après en avoir parcouru quelques-unes, ils parvinrent près de l'arc des loyaux amans. Oriane s'en étoit toujours écartée, non que ſon cœur craignît cette épreuve ; mais, ſi le paſſage de l'arc en eût prouvé la loyauté, il eût prouvé de même combien ce cœur étoit ſenſible. Mabille, ſelon ſon humeur gaie, avoit ſouvent plaiſanté ſa couſine ſur l'eſpèce de terreur que lui cauſoit cette épreuve ; mais pour elle étant bien sûre de ſon indifférence, elle s'étoit déja préſentée à l'entrée de cet arc, & chaque fois la ſtatue avoit répandu des lys & des roſes blanches ſur elle ; mais une force invincible l'avoit toujours retenue. Oriane plaiſantoit de cette aventure avec Graſandor : Si je crois, Seigneur, tout ce qu'Amadis m'a raconté de vous, vous éprouveriez le même ſort que ma couſine, en vous préſentant à ce paſſage. Mabille, pour cacher le ſecret embarras dont elle ſe ſentoit atteinte, voulut appuyer la plaiſanterie d'Oriane : Vous ne courez aucun riſque, Seigneur

Seigneur, dit-elle à Grasandor, vous serez repoussé;.... mais tout ce que nous savons de vous, me fait presque présumer que ce sera bien doucement. Ah! Madame, s'écria Grasandor, (que tout animoit alors) pourquoi ne mériterois-je pas d'y passer dès ce moment même? le titre de votre Chevalier ne m'assureroit-il pas cette gloire, si vous me permettiez de le porter?..... Mabille devint vermeille comme une rose; & sa cousine, profitant de cette occasion de lui rendre les douces plaisanteries qu'elle en avoit essuyées: Ah! ma chère cousine, dit-elle, pourriez-vous refuser au Prince Grasandor le titre de votre Chevalier? vous n'en avez point encore; aucun autre ne peut être plus digne de vous. Ah! que votre frère Agrayes n'est-il ici pour vous en presser avec moi? Le Prince m'honore trop, dit Mabille avec un modeste embarras, mais je ne trouve nulle raison pour le refuser; &, puisque l'usage a réglé qu'une Princesse peut accorder ce titre sans conséquence, le Prince Grasandor auroit lieu de se plaindre de moi, si je lui refusois un nom qu'Amadis reçut de la Reine Brisène. Ah! divine Princesse, s'écria Grasandor dans un transport dont il ne fut pas le maître, commencez donc à vous intéresser pour celui que vous honorez de ce nom, qu'il ne

perdra qu'avec la vie; daignez me conduire vous-même à cet arc ſi redoutable pour les cœurs pervers ou légers. L'indifférence du vôtre vous a ſeule empêché de franchir ce paſſage, & vous ne courez d'autre riſque, hélas! que d'éprouver encore les mêmes obſtacles.... Toute la vivacité d'eſprit de Mabille lui manqua dans ce moment pour répondre. Oriane (preſque maligne pour la première fois) ſe ſouvint de tout ce que Mabille avoit dit ſur la petite clef du jardin de Mirefleur. Oh! pour le coup, ma chère couſine, lui dit-elle, je vous tiens; vous vous êtes cachée de moi pour éprouver cette aventure, & je ne perdrai pas cette occaſion de voir comment les perſonnes indifférentes en ſont repouſſées. Une étincelle d'amour-propre mélée d'un léger dépit s'empara du cœur de Mabille; elle ne put croire qu'un jour, qu'une ſeule entrevue eût pu faire un ſi grand changement dans ſon ame. Eh bien! ma couſine, dit-elle (en ne regardant qu'Oriane) puiſque vous le voulez, je vais donc encore éprouver les mêmes obſtacles; mais ce ne ſera qu'en me faiſant précéder par le Prince, & avec la promeſſe que vous éprouverez le paſſage à votre tour. Je ne promets rien, dit Oriane en riant, que lorſque je connoîtrai le danger de cette épreuve. Ils s'avancèrent tous les trois vers cet

arc, & dès que Grasandor en fut à portée, elles le virent s'échapper d'elles, franchir sans effort le passage de l'arc, & ramasser les fleurs que lui jettoit la statue, & qu'il présentoit à Mabille, en l'appellant pour les recevoir. Mabille, hors d'elle-même à ce spectacle, ne put s'empêcher de s'avancer un peu.... On fait souvent alors plus de pas qu'on ne le croit (sans s'en douter), & Mabille étoit déja sur le seuil de l'arc des loyaux amans, lorsqu'elle s'apperçut qu'elle n'éprouvoit plus d'obstacles.... Elle en frémit.... elle voulut se retirer promptement; mais le même pouvoir invisible qui les autres fois l'avoit repoussée, l'empêcha de reculer, lui fit franchir le passage de l'arc, & la porta jusqu'aux pieds des statues d'Apollidon & de Grimanèse, où Grasandor se trouvoit dans le même instant: un coup de tonnerre, suivi d'une lumière douce & brillante, retentit dans le palais d'Apollidon; & ce fut sans doute depuis ce moment-là que le double trait de l'Amour, qui pénètre sur le champ deux cœurs destinés à s'aimer le reste de leur vie, fut appellé le coup de foudre. Oriane plus prudente que Mabille, s'assit sur le gazon, sans oser s'approcher du passage que sa cousine avoit franchi presque malgré sa volonté. Mabille & Grasandor admirèrent les deux statues qui sem-

bloient leur ſourire ; leurs noms ſe gravèrent ſur le jaſpe, enchaînés enſemble par une branche de myrthe ; ils ſe regardèrent enfin, ... & ce ſeul regard fut l'aveu d'un ſentiment qui ne devoit jamais s'éteindre. Ils revinrent joindre Oriane qui reçut Mabille dans ſes bras : Enfin, ma chère couſine, lui dit-elle, vous cacherez quelquefois à votre tour votre tête dans mon ſein ; mais j'eſpère que ce ne ſera pas pour y répandre des larmes.

Amadis ayant rejoint les Princeſſes, leur annonça l'arrivée du Roi Perion ſon père. Ce Prince venoit de deſcendre de ſes vaiſſeaux, à la tête de trois mille Chevaliers Gaulois ; & chaque Chevalier ayant alors cinq hommes armés au moins à ſa ſuite, le ſecours qu'amenoit Perion mettoit les Chevaliers de l'Iſle ferme en état de réſiſter aux forces réunies de Liſvard & de l'Empereur Patin.

Perion avoit le plus grand deſir de voir la belle Oriane. Le Prince Agrayes qui ne l'avoit pas quitté depuis ſon débarquement, vint de ſa part demander à cette Princeſſe quand elle voudroit bien le recevoir : Mon couſin, lui répondit-elle, la reconnoiſſance que je dois à ce grand Prince de ce qu'il fait pour moi, le rend le maître de venir dès ce moment même ; mais, avant que vous retourniez lui porter ma ré-

ponſe, je veux vous faire faire connoiſſance avec le fils aîné du Roi de Bohême, pour lequel je vous demande votre amitié. Madame, répondit-il, tout ce que la renommée publie du Prince Graſandor, me fait depuis long-tems deſirer la ſienne. A ces mots, les deux Princes s'avancèrent de part & d'autre, & s'embrassèrent. Mabille attentive cherchoit à lire dans les yeux d'Agrayes l'impreſſion que Graſandor faiſoit ſur lui; elle eut lieu d'en être ſatisfaite; elle le fut encore plus, & rougit un peu lorſque Oriane leur dit : Princes, puiſſiez-vous déſormais vous regarder comme frères ! mes vœux les plus chers ſont que le nœud que l'amitié va former entre vous, ſe ſerre de jour en jour. Ah ! Madame, dit Agrayes, j'en accepte d'avance tous les moyens. Apprenez donc, mon cher couſin, que votre ſœur Mabille n'avoit point encore de Chevalier, que le Prince Graſandor s'eſt offert pour en recevoir le titre; & qu'eſpérant que vous ne me déſavoueriez pas, je l'ai accepté pour elle. Seigneur, dit Agrayes à Graſandor, l'honneur que vous faites à ma ſœur, ſera ſans doute auſſi cher au Roi mon père qu'à moi-même; permettez qu'en qualité de ſon Chevalier, je vous embraſſe une ſeconde fois. Graſandor, tranſporté de joie, s'écria : Seigneur, votre aveu comble ma plus douce

eſpérance, & c'eſt aux genoux de ces belles Princeſſes que je vais renouveller en votre préſence le ſerment de les ſervir le reſte de ma vie. A ces mots, il s'y jetta ; Oriane lui laiſſa baiſer ſa main avec l'air de la plus tendre amitié ; Mabille ne put le lui refuſer à l'exemple d'Oriane. Graſandor baiſa cette ſeconde main avec tant de grace & de feu, que Mabille ne put cacher le trouble qui l'agitoit ; &, voyant Oriane & ſon frère ſourire en l'examinant, elle ne put s'empêcher de ſe pencher ſur le ſein de ſa charmante couſine, pour y cacher & ſa rougeur & ſon embarras. Oriane la ſerra tendrement ; Enfin, ma chère couſine, lui dit-elle, votre moment eſt arrivé, & ce moment eſt marqué par l'Être ſuprême, pour être le commencement de votre bonheur. Agrayes & Graſandor coururent enſemble au-devant du Roi Perion qui s'avançoit accompagné d'Amadis & de Floreſtan ; il voulut fléchir un genou devant Oriane qui l'en empêcha : Ce ſeroit à moi, lui dit-elle en l'embraſſant, à rendre cet hommage au grand Roi qui me vient protéger, & qui me combla de marques d'amitié dans mon enfance. Perion lui dit d'un air très-galant pour un homme de ſon âge : Ah ! Madame, un des momens le plus cher à mon ſouvenir, eſt celui où, telle qu'Hébé & plus charmante

encore, vous me priâtes d'armer de ma main le Damoiſel de la mer. Dans ce moment, Perion, Amadis, Oriane ſe regardèrent les yeux pleins de larmes, mais brillans d'une joie ſi vive & ſi pure, qu'il ne leur eût pas été poſſible d'exprimer plus tendrement tous les ſentimens qui rempliſſoient leur ame.

Cette ſituation, ſi pleine de charmes pour eux, pour leurs amis & leurs proches qui les entouroient, fut troublée par l'arrivée de Balais de Carſantes; ce Chevalier devenu celui d'Amadis, depuis que ce Héros l'avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, & depuis qu'il l'avoit ſéparé lorſqu'il ſe battoit avec Galaor, ſans le connoître. Balais avoit promptement levé ſa bannière pour venir ſervir Amadis; il leur apprit que l'Empereur, à la tête de ſon armée, avoit joint celle de Liſvard; que Gaſquilan, Roi de Sueſſe, s'étoit uni avec eux, & que tous enſemble ils ſe propoſoient de marcher en peu de jours pour attaquer l'Iſle ferme.

On doit ſe ſouvenir que cette iſle portoit ce nom, parce qu'elle tenoit au continent par une langue de terre défendue par une triple enceinte. Perion ayant appris que, pour éviter d'armer la multitude de vaiſſeaux néceſſaires pour porter une armée auſſi formidable, les Souverains, leurs ennemis, dirigeoient leur

marche pour les attaquer par la terre ferme, il crut devoir éloigner la guerre du centre de l'iſle & des yeux des Princeſſes qui s'y trouvoient réunies ; & , voulant prévenir les ennemis, il laiſſa des Chevaliers de confiance commandant une forte garniſon dans les trois enceintes fortifiées ; & ce Prince portant ſon armée au-delà de la langue de terre, il aſſit ſon camp dans un terrain avantageux où ſes deux ailes étoient défendues par la mer, & ſon centre étoit appuyé par la communication qu'il conſervoit avec l'Iſle ferme.

Amadis n'avoit point oublié que dans le combat que, ſous le nom du Chevalier à la verte épée, il avoit eu dans la Bohême avec Garadan & onze autres Chevaliers Romains, il avoit donné la vie & la liberté au jeune Arquiſil, dont la valeur, la jeuneſſe & la beauté l'avoient touché : ce jeune Prince, propre neveu de Patin, avoit promis de ſe rendre auprès d'Amadis à ſa première réquiſition. Sachant donc qu'Arquiſil étoit à la ſuite de ſon oncle, il l'envoya ſommer par Enil de lui tenir ſa parole, & de ſe rendre auprès de lui. Enil fit ſon meſſage ; & le loyal Arquiſil, loin de rien conteſter, dit à l'Empereur ſon oncle, que l'honneur ne lui permettoit pas de refuſer d'obéir aux ordres d'Amadis. Patin, ſuivant ſon caractère lui dit bruſquement qu'il pouvoit faire

tout ce qu'il voudroit; &, s'adreſſant au Chevalier de l'Iſle ferme, il s'emporta juſqu'aux injures & aux menaces les plus atroces contre Amadis. Enil indigné lui répondit : Vous devriez reſpecter plus ce grand Prince, & vous ſouvenir de la façon dont il vous traita lorſque vous n'étiez encore que Chevalier errant; croyez que le Prince de Gaule ne traitera pas mieux aujourd'hui l'Empereur, & que vous ne ſortirez pas avec plus d'honneur de cette guerre, que vous ne ſortites de votre combat particulier avec lui. Liſvard, craignant que Patin ne ſe laissât emporter à la colère, ſe mit entre d'eux: Allons dîner, Seigneur, dit-il à Patin, & laiſſons cet Envoyé jouir du droit des gens, & remplir ſa charge.

Arquiſil ſuivit Enil à l'Iſle ferme, & fut reçu par Amadis avec beaucoup d'amitié. Ce Prince lui fit voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, & ſur-tout il lui fit examiner la force des remparts de l'Iſle ferme, & le nombre & la beauté des troupes qui formoient le camp qui devoit la défendre. Arquiſil fut très-bien traité par tous les Chevaliers, & même par les Dames de l'Iſle ferme : la nobleſſe de ſa figure & de ſes propos intéreſſa tout le monde en ſa faveur. Ce jeune Prince, plein d'honneur & de courage, ne put s'empêcher de parler un jour

devant Amadis de tout ce que ſon inaction lui faiſoit ſouffrir dans une occaſion d'acquérir de la gloire. Le généreux Amadis, applaudiſſant dans ſon cœur aux ſentimens de ce Prince : J'aimerois mieux, dit-il, que nous puſſions combattre enſemble ; mais, ne déſeſpérant pas de vous avoir un jour pour ami, je veux dès ce moment vous en donner des preuves. Partez, Prince, retournez à l'armée de l'Empereur, & ſuivez votre carrière avec gloire : tout ce que je vous demande, c'eſt de me venir trouver dix jours après la bataille que je prévois, quel qu'en puiſſe être l'événement.

Arquiſil, pénétré de reconnoiſſance, jura non-ſeulement d'obéir à ſes ordres, mais de conſerver toute ſa vie le ſouvenir de ſa généroſité. Il retourna ſur le champ vers l'Empereur, qui fut plus étonné de ce procédé d'Amadis, que le Roi Liſvard qui connoiſſoit l'élévation de ſon ame, & qui regrettoit ſouvent tout ce qui l'avoit conduit par degrés à l'avoir pour ennemi. Liſvard s'occupoit alors avec Gaſquilan & l'Empereur à dreſſer ſon ordre de bataille : nous croyons devoir ſupprimer la longue énumération & la deſcription des troupes qui compoſoient ſon armée*.

* Nous ne pouvons nous réſoudre à ſuivre cette

Perion, que tous les Princes & les Chevaliers de l'Iſle ferme avoient élu tout d'une voix pour les commander, fit de ſon côté les diſpoſitions les plus ſages : il mit ordre à tout en peu de tems ; & tranquille dans ſon camp, dont les devans étoient applanis & propres à faire combattre ſa gendarmerie, il ſe contenta d'envoyer quelques troupes légères en avant, avec ordre de ſe retirer ſur ſon armée dès qu'ils verroient les ennemis s'approcher en ordre de bataille.

---

deſcription de d'Herberay : quoique nous pardonnions un peu à l'un des Commandans de l'artillerie de François I, le foible qu'il a de parler de ce qui concerne ſon métier, comment a-t-il pu ſe conformer au texte Eſpagnol, au point d'écrire, d'après ce texte, un anacroniſme auſſi groſſier ; & le grand train d'artillerie, la poudre, les boulets, les bombes, les coulevrines que les Eſpagnols donnent à Liſvard ne devoient-ils pas faire juger à d'Herberay que le ton & le coſtume du Roman étoient changés ? Nous ferons de notre mieux pour empêcher que nos Lecteurs ne trouvent auſſi le même changement dans la texture & la narration de ce Roman ; mais nous nous croyons obligés de leur dire que cette traduction va devenir plus libre que jamais, deſirant conſerver le ton qui règne dans les trois premiers Livres que nous avons traduits, & que nous nous croyons en droit de rapporter aux Romanciers François de la fin du douzième ſiècle.

Liſvard n'étant plus qu'à trois jours de marche de Perion, le perfide Arcalaüs qui n'attendoit que ce moment pour exécuter ſa nouvelle trahiſon, envoya l'un de ſes neveux au Roi Aravigne, pour lui dire de s'avancer avec Barſinan ſur les derrières de l'armée de Liſvard, en ſe contentant de l'obſerver juſqu'à ce qu'il eût vu quel ſuccès auroit la grande bataille, qui bientôt ſeroit de part & d'autre inévitable. Aravigne ſe mit ſur le champ en marche, & ſe couvrant d'une chaîne de collines qui bordoient la plaine où Liſvard avoit déployé ſon armée, il la côtoya long-tems avec la ſienne ſans être apperçu.

A peine Perion étoit-il arrivé dans l'Iſle ferme, qu'enchanté de la Princeſſe Oriane, il deſira que ſa fille Mélicie vînt auprès d'elle; Amadis & Bruneau le deſiroient également, & Perion envoya Gandalin pour la chercher. La Reine Eliſène reſta dans la Gaule pour donner ſes ſoins à Galaor, dont la ſanté ne ſe rétabliſſoit que lentement. Mélicie, le voyant hors de tout danger, partit avec une Cour brillante de jeunes Demoiſelles Gauloiſes, & vint ſous la garde de Gandalin ſe rendre aux ordres du Roi ſon père.

Perion étoit deja parti de l'Iſle ferme à la tête de ſon armée, pour marcher à la rencon-

tre de Lisvard; ce furent Oriane & Mabille qui reçurent la jeune Mélicie comme elles auroient pu recevoir leur propre sœur: toutes les trois aimoient; toutes trois étoient tendrement aimées; les mêmes intérêts les unissoient, & la plus constante amitié s'établit entre elles. Elle peut être durable entre trois personnes de cet âge, lorsque l'amour ne la trouble pas, & que leurs amans s'aiment entre eux.

Gandalin fut très-affligé de ne plus trouver Amadis & Perion au palais d'Amadis; il desiroit vivement qu'Amadis accomplît sa promesse, & l'armât Chevalier de sa main, avant la bataille. Dès qu'il eut remis la Princesse Mélicie entre les bras d'Oriane, il marcha nuit & jour, & rejoignit Amadis: Soyez sûr, lui dit Gandalin, que si je croyois vous être encore nécessaire, je ne vous presserois pas de me conférer l'ordre de Chevalerie; mais la Princesse Oriane étant en sûreté sous votre garde & celle du Roi votre père, ne différez pas à m'accorder l'honneur de combattre à côté de vous. Ah! Gandalin, ah! mon cher frère, s'écria celui qui se souvenoit d'avoir partagé le lait de sa mère, votre naissance & votre valeur vous rendent depuis long-tems digne d'être Chevalier; pardonnez à la crainte de me séparer de mon meilleur ami, le tems que j'ai différé de

vous rendre juſtice : je cours au Roi mon père, pour le prier de vous conférer cet ordre, & je vais faire préparer un cheval & des armes pour vous. Croyez-vous, lui dit vivement Gandalin, que je vouluſſe recevoir cet ordre d'une autre main que la vôtre ? Quant aux armes, votre frère Galaor m'a donné les ſiennes, qu'il ne peut encore porter, & j'eſpère le remplacer auprès de vous le jour de la bataille.

Tandis que Gandalin demandoit une grace ſi juſte, Laſinde obtenoit la même de Bruneau de Bonnemer. Ces deux braves & fidèles Ecuyers firent enſemble la veille des armes ; & dès le lever du ſoleil, Amadis & Bruneau les armèrent Chevaliers : Perion ceignit l'épée à Gandalin ; Laſinde reçut le même honneur du Prince Agrayes, & croyant ne pouvoir faire un meilleur uſage de deux de ces ſix épées qu'il avoit reçues de l'Infante Léonorine, Amadis les leur donna, les embraſſant tendrement, & ne doutant pas qu'ils ne s'en ſerviſſent bientôt avec gloire.

A peine cette cérémonie étoit-elle finie, que Perion fut averti par les troupes légères qu'il avoit en avant, que l'armée ennemie approchoit ; il fit ſortir la ſienne de ſon camp, la mit en bataille ; & parcourant les rangs, ſuivi d'Amadis, d'Agrayes, de Floreſtan & de Bruneau :

Gaulois, s'écria-t-il d'une voix forte, ſongez que la gloire vous attend dans les derniers rangs de nos ennemis, & que le vainqueur d'Abyes eſt avec vous. Gaule ! Gaule ! s'écria l'armée tout d'une voix; vive Perion & ſon auguſte ſang !

Liſvard fit faire halte à ſes troupes qui ſe campèrent en ordre de bataille à la diſtance d'une lieue de celles de Perion; il y eut quelques eſcarmouches, ſur-tout vis-à-vis de l'aile que les Romains formoient. La préſomption de ceux-ci, la haîne des Gaulois contre eux, eût peut-être dès le même jour engagé quelqu'action déciſive, ſi des deux côtés les deux Rois ne les euſſent contenus.

Les deux armées passèrent la nuit dans cette poſition. Liſvard & Perion furent avertis preſqu'en même tems au lever du ſoleil, que les coureurs envoyés à la découverte venoient de reconnoître au-delà des montagnes une nombreuſe armée dans laquelle ils avoient diſtingué la bannière royale d'Aravigne. Les deux Rois, incertains du parti que prendroit Aravigne, diſposèrent de chaque part l'aile de leur armée la plus près des montagnes, de façon à pouvoir lui réſiſter.

Cette nouvelle poſition retint les deux armées, & retarda la bataille qu'elles étoient prêtes

à ſe livrer. Un Trompette qui partit de l'armée de Liſvard, & qui vint à celle de Perion, arriva ſur ces entrefaites, & ſe fit conduire au corps commandé par Amadis: Seigneur, lui dit-il, je viens de la part de Gaſquilan, Roi de Sueſſe, pour vous propoſer de vous avancer ſeul entre les deux armées, & de rompre trois lances avec lui. Depuis long-tems ce Prince cherche l'occaſion de ſe trouver les armes à la main avec vous; non cependant qu'il conſerve aucun reſſentiment de votre victoire ſur le géant Mandraque ſon père, il eſt trop bien informé de la généroſité que vous eûtes pour lui; mais une Beauté cruelle qu'il adore, met ſa main au prix de l'avantage qu'elle veut qu'il remporte ſur vous. Retournes à ton maître, lui répondit Amadis; dis-lui que les lauriers dont il s'eſt couvert & ſes qualités perſonnelles auroient dû lui ſoumettre le cœur le plus rebelle. Quant à ce qu'il me demande, dis-lui de même que le Prince de Gaule ne refuſe point l'honneur qu'il lui fait, & que demain matin je me trouverai dans le lieu qu'il me déſigne.

Le défi du Roi de Sueſſe étant public dans les deux armées, Perion & Liſvard leur firent faire un mouvement; & les portant en avant ſans rien rompre de leur premier ordre de bataille,

la diſtance qui les ſéparoit ne fut plus que d'environ cinq cents toiſes.

C'eſt dans cet intervalle que Gaſquilan s'étant avancé deux heures après le lever du ſoleil, l'Empereur Patin ſuivi d'un détachement, s'avança pour le conduire juſqu'au tiers de la diſtance des deux armées; & le Prince Agrayes voyant cette troupe en avant, en choiſit une de même force, & s'avança juſqu'à la même diſtance que l'autre troupe avoit obſervée. C'eſt ainſi qu'Agrayes voulut aſſurer la perſonne d'Amadis contre toute ſurpriſe; & ce fut de la tête de ſon détachement, qu'Amadis s'avança ſeul contre le Roi Gaſquilan, qui, dès qu'il l'apperçut venir à lui, le ſalua, reçut la même courtoiſie; & tous deux, mettant la lance en arrêt, coururent avec impétuoſité l'un contre l'autre.

La rencontre fut terrible; le bruit de leurs lances briſées & le choc de leurs boucliers retentit juſques dans les deux armées: Gaſquilan fut renverſé ſans connoiſſance, & le bras démis, ſur la pouſſière. Amadis paſſa ſans être ébranlé; mais s'appercevant que ſon cheval bleſſé par la violence du choc ne pouvoit plus le porter, & voyant d'ailleurs Gaſquilan à terre, il s'y jetta légérement; & mettant l'épée à la main, il marcha d'un pas lent pour lui donner le tems de ſe relever. Le voyant immobile,

Amadis s'avançoit pour délacer ſon caſque, lui donner de l'air & le ſecourir, lorſque l'Empereur Patin, qui n'étoit capable d'aucun ſentimens généreux, s'imagina qu'Amadis ne s'avançoit vers Gaſquilan que pour lui couper la tête. Ce lâche Empereur eut l'indignité de faire tirer pluſieurs coups d'arbaléte * ſur Amadis, & détacha quatre Chevaliers Romains, pour l'enlever & le prendre priſonnier. Agrayes qui s'en apperçut, vola pour défendre Amadis, & les deux avant-gardes s'étant ébranlées en même tems, ſe chargèrent avec fureur. Le Chevalier Gandalin, qui s'étoit placé dans la troupe d'Agrayes, fut le premier qui joignit Amadis, au moment où ce Prince venoit d'être renverſé par le coup de poitrail d'un cheval de ces quatre Chevaliers. Quel moment ! quel ſpectacle pour ce fidèle Gandalin ! Il fondit comme un vautour ſur ces lâches; il fendit la tête aux deux premiers, & ſautant à bas de ſon cheval, il força ſon cher Amadis de monter deſſus; & s'élançant ſur celui d'un de ceux qu'il venoit de mettre à mort, il chargea les ennemis à côté d'Amadis, s'occupant plus encore à parer les coups qu'on lui portoit, qu'à frapper ceux qui l'attaquoient lui-même. Les deux armées s'étant avan-

* Le texte dit ici pluſieurs coups d'arquebuſe.

cées de part & d'autre pour ſoutenir leurs détachemens, une affaire preſque générale commença bientôt à s'engager : pluſieurs corps d'une aile & du centre de la bataille ſe chargèrent; mais Perion & Liſvard ayant également contenu l'aile où ces Princes avoient porté leurs principales forces, dans la défiance qu'ils avoient du parti qu'Aravigne pouvoit prendre, ce combat, quoique long, fut indécis; & la nuit s'approchant, le ſeul avantage que Perion remporta, fut de reſter maître du terrein ſur lequel les différentes troupes avoient combattu.

Pendant la nuit les troupes de part & d'autre demeurèrent ſous les armes, lorſque l'Empereur envoya demander une trève de vingt-quatre heures, pour retirer les morts, & prendre ſoin des bleſſés. L'humanité fut de tout tems une des principales vertus des Princes de Gaule ; & malgré l'avantage que Perion avoit à combattre dès la pointe du jour, cette trève fut accordée : elle donna le tems à Liſvard de raſſurer ſes troupes, que ce combat paroiſſoit avoir ébranlées ; & les deux Rois ſachant que l'armée d'Aravigne n'avoit fait de mouvemens que pour s'éloigner de deux lieues en arrière de ſa première poſition, ils ſe préparèrent à laiſſer décider le ſort de cette guerre par celui d'une bataille générale.

Cette bataille commença le lendemain de la trève expirée, & les premiers rayons du soleil éclairèrent les premieres charges: elles furent sanglantes & multipliées; le succès en fut long-tems indécis, & des Chevaliers en grand nombre des deux côtés virent leur dernier jour.

Ce fut dans une des plus furieuses de ces charges que le Prince Agrayes reconnut Lisvard, & courant avec fureur sur lui: Roi le plus ingrat qui respire, dit-il, reconnois Agrayes devenu ton plus mortel ennemi. A ces mots, tous les deux se chargèrent avec fureur; mais ne pouvant entamer leurs fortes armes par le tranchant de leur épée, ils se saisirent au corps, chacun des deux faisant tous ses efforts pour terrasser son ennemi. Amadis, s'appercevant du péril que couroit Lisvard, ne put le voir plus long-tems en danger de succomber sous un bras qu'animoit la vengeance; & se portant entre Agrayes & Lisvard, comme pour s'opposer au corps formidable de Romains prêts à les joindre, il les sépara, donnant le tems à Lisvard de rentrer dans le gros de sa troupe, & priant Agrayes, qui murmuroit d'avoir été séparé de son ennemi, de venir à son secours.

Amadis chargeant les Romains avec fureur, le Prince Floyan, parent de l'Empereur, fut le premier qui tomba sous ses coups. L'Empereur

Patin qui vit rouler la tête de Floyan à ſes pieds, & dont la lance étoit entière, fondit plein de rage ſur Amadis, en cherchant à le percer au défaut de ſes armes; mais Gandalin qui veilloit ſur une vie ſi chère, détourna le fer de la lance; & le redoutable Amadis, s'élevant ſur ſes étriers, porta ſur l'épaule de Patin un coup ſi terrible, que l'épaule tomba ſur le ſable avec le bras paſſé dans ſon bouclier. Cette plaie horrible & des flots de ſang qui s'en élancèrent, ne laissèrent qu'un inſtant de vie à l'Empereur, & découragèrent tellement les Romains qu'on les vit fuir de toutes parts. Liſvard voulut en vain les rallier, en faiſant ferme avec Grumedan, Cildadan & les Chevaliers Bretons; il vit que la terreur des Romains avoit plus de force que ſes reproches, & fut contraint à ſe replier en arrière en faiſant ſonner la retraite.

Agrayes vouloit pourſuivre la victoire & charger Liſvard dans ſa retraite; mais l'amant d'Oriane ſçut encore dérober ſon père aux coups de ſon couſin, en engageant Perion à lui commander de faire halte, ſous le prétexte que la nuit commençant, l'on ne pouvoit plus diſtinguer les ſiens des ennemis. Agrayes obéit en murmurant, juſqu'à dire à ſon couſin: Ne vous laſſerez-vous donc jamais de faire grace au plus ingrat de tous les Princes?

La nuit fut tumultueuſe, & perſonne n'oſa quitter les armes; mais le jour ne paroiſſoit pas encore, lorſque Liſvard envoya demander une nouvelle trève, & prier Perion de lui renvoyer le corps de l'Empereur, pour lui faire faire des obsèques dignes d'un auſſi grand Prince; ce qui lui fut accordé.

Liſvard profita de ce tems pour haranguer les Chefs des Romains, leur rappeller la gloire dont ils s'étoient couverts autrefois, & les engager à s'unir plus étroitement que jamais à lui, pour tenter le ſort d'une ſeconde bataille. Arquiſil depuis la mort de l'Empereur devenoit le chef de ſon armée, comme étant ſon plus proche parent & le plus près du trône par ſa naiſſance: ce jeune Prince crut avec raiſon qu'il étoit de ſa gloire de ſuivre Liſvard, & de faire de plus heureux efforts pour relever l'honneur du nom Romain: il étoit eſtimé par les troupes Romaines autant qu'il en étoit aimé; tous les Chefs lui jurèrent de lui obéir, & de ſervir Liſvard avec zèle.

Tandis que le ſang couloit, & que les armées de Perion & de Liſvard ne penſoient qu'à ſe détruire, le ſaint Hermite Naſcian s'occupoit du ſoin de ramener la paix. La nouvelle du mariage prochain de l'Empereur de Rome avec la Princeſſe Oriane, étant parvenue juſ-

ques dans ſa retraite, il ne crut point que ce mariage pût s'exécuter.

On ſe ſouviendra que le jour que Liſvard chaſſoit dans la forêt de Vindiſilore, Naſcian ayant conduit le petit Eſplandian avec ſa lionne aux pavillons que ce Prince avoit fait tendre pour la Reine Brisène & les Princeſſes, Oriane, vivement émue en voyant ce bel enfant qu'elle ſoupçonnoit être ſon fils, pria Naſcian de l'entendre en confeſſion, & qu'elle lui révéla tous les ſecrets qu'elle renfermoit dans ſon ame. Naſcian, ſachant par l'aveu d'Oriane qu'Amadis avoit reçu ſa foi le jour qu'il la délivra des mains d'Arcalaüs, eſpérant auſſi que le Ciel avoit reçu leurs ſermens ſans en être irrité, puiſqu'un fils dont il étoit prédit de ſi grandes choſes étoit le fruit de cette union, ne put croire qu'Oriane, au mépris d'un Héros & de ſes ſermens, pût donner ſa main à l'Empereur. Naſcian, dès qu'il eut appris la ſuite des événemens, la violence de Liſvard contre Oriane, l'enlevement de cette Princeſſe, & la guerre cruelle prête à commencer entre Liſvard joint aux Romains, & les Chevaliers de l'Iſle ferme ſecourus par le Roi Perion, crut devoir s'entremettre pour en arrêter la ſuite, & l'effuſion du ſang que des nations Chrétiennes étoient prêtes à répandre : il le pouvoit ſans peine, en

déclarant le mariage d'Oriane & la naiſſance d'Eſplandian; mais n'ayant appris ces ſecrets qu'en confeſſion, il ne pouvoit les dévoiler ſans crime, à moins qu'il ne fût autoriſé par la permiſſion d'Oriane.

Naſcian ne déſeſpéra pas de l'obtenir; & prenant ſa beſace & ſon bâton, il s'achemina vers l'Iſle ferme avec toute la diligence que ſon grand âge & ſa foible monture purent lui permettre.

Après pluſieurs jours de marche bien fatiguante, Naſcian arriva près d'Oriane qui fut émue en le voyant; elle le fit auſſi-tôt entrer dans ſon cabinet: Ah! mon père, lui dit-elle, je ſuis encore bien plus malheureuſe que je ne l'étois la dernière fois que je vous vis; la guerre, l'animoſité deviennent de jour en jour plus fortes entre Amadis & mon père; des combats ſanglans ont déja coûté la vie à beaucoup de Chevaliers, & dans ce moment je frémis qu'il ne s'en donne de nouveaux. Ma fille, lui répondit Naſcian, il vous eût été poſſible de l'empêcher, en déclarant votre mariage & la naiſſance d'Eſplandian: vous ſavez que je connois l'état de votre conſcience, & je vous déclare que vous vous rendriez coupable du ſang qui ſeroit déſormais verſé, ſi vous différiez plus long-tems à découvrir vos ſecrets

les plus cachés, au Roi votre père. Hélas! mon père, répondit Oriane en verſant un torrent de larmes, exigerez-vous de moi que j'oſe faire moi-même un pareil aveu? Non, ma chère fille, dit Naſcian attendri, pourvu que vous me permettiez de le faire pour vous. Ce que vous me dîtes en confeſſion m'étoit ſacré; mais ſi vous m'accordez la permiſſion de parler au Roi votre père, j'eſpère, avec le ſecours de la grace divine, changer ſon cœur, l'attendrir pour vous, lui faire approuver vos nœuds juſqu'ici ſecrets avec Amadis, & rétablir la paix entre de grands Princes qui doivent s'aimer, & ſe ſoutenir mutuellement aujourd'hui. Ah! j'y conſens de toute mon ame, lui dit Oriane; je ne peux plus ſoutenir ma ſituation préſente & tous les maux dont je ſuis cauſe; je remets mon ſort entre vos mains, & je vous conjure de parler au Roi mon père le plus tôt qu'il vous ſera poſſible. La réſolution que vous prenez, lui dit Naſcian, doit vous attirer les graces du Ciel, & j'eſpère qu'il me donnera la force d'arriver près du Roi Liſvard avant que la nouvelle trêve ſoit expirée.

Naſcian, en effet, ne ſe donna le tems que de prendre un léger repas; & remontant ſur ſon âne, il ſe rendit dès le même ſoir au pavillon du Roi Liſvard.

Ce Prince fut très-étonné de voir paroître le ſaint Hermite, qu'il reconnut à l'inſtant: Saint homme, lui dit-il en l'embraſſant, venez-vous pour me conſoler? Hélas! mon ame en ce moment eſt déchirée par la douleur; mais votre voyage, votre préſence m'annoncent que vous devez avoir des choſes bien importantes à me dire.

Hélas! Sire, répondit Naſcian, que n'ai-je pu faire une plus grande diligence? je n'aurois peut-être pas la douleur de voir ces campagnes encore couvertes de ſang. Souvenez-vous, Sire, que vous êtes Chrétien, & que le pouvoir des plus grands Rois doit céder à celui du Créateur du ciel & de la terre; craignez de l'avoir offenſé en voulant deshériter votre fille aînée, & la forcer de donner ſa main à l'Empereur, contre la foi jurée de ſes premiers ſermens. Eh! grand Dieu, que me dites-vous, interrompit Liſvard? N'étoit-ce pas faire pour Oriane tout ce qu'un père peut faire de mieux pour ſa fille, que de l'élever ſur le premier trône de l'univers? & cet hymen ne devoit-il pas être agréable au Très-haut, puiſque l'alliance avec ce grand Prince nous mettoit en état de faire fleurir ſa ſainte religion? Ses décrets ſont ſouvent cachés, lui répondit Naſcian: apprenez donc qu'il avoit depuis long-tems reçu les ſermens d'Oriane, &

que des nœuds ſecrets l'uniſſoient au Prince de Gaule, du jour même où la valeur de ce Héros la délivra des mains du perfide Arcalaüs.... Liſvard ſoupçonna quelques momens que le grand âge affoibliſſant la tête de Naſcian, il ne lui contoit qu'une fable ſans apparence; il le regardoit d'un air ſurpris, lorſque Naſcian reprit : Sachez, Sire, que tous ces ſecrets m'étoient connus; mais ils m'avoient été révélés ſous le ſceau de la confeſſion par la Princeſſe votre fille. Apprenez de plus que cet hymen agréable au Ciel, fut conſacré par la naiſſance d'un fils dont pluſieurs prédictions annoncent la haute deſtinée. Oui, Sire, ce jeune Eſplandian, cet enfant ſi cher, que la Providence jetta dans mes bras, & que vous élevez dans votre Cour, Eſplandian eſt ce gage précieux de l'hymen d'Oriane: je ne pouvois vous le révéler ſans ſa permiſſion; je viens de l'obtenir, & le Ciel m'a donné des forces pour vous annoncer de ſa part, qu'il exige que vous approuviez ces nœuds, & qu'ainſi qu'il l'a prédit, Eſplandian ſoit celui qui vous uniſſe & vous réconcilie avec Amadis.

Liſvard baiſſa la tête, & fut quelques momens ſans parler. Tout ce qu'Amadis, tout ce que ce Héros & ſes frères avoient fait pour lui, tout ce que ſon aimable & malheureuſe fille avoit

dû ſouffrir, lui revint en mémoire, & bientôt de groſſes larmes coulèrent ſur ſes joues : Ah ! mon père, s'écria-t-il en ſe jettant au col de Naſcian, quel cruel myſtère ! & qu'il coûte de ſang & de malheurs ! Ah ! que n'ai-je ſu plutôt quels étoient les nœuds & les ſentimens d'Oriane & d'Amadis ! Eh ! pouvois-je faire un meilleur choix que celui de l'héritier de la Gaule, & ſur-tout quand j'ai dû pluſieurs fois à ce Prince & la vie & la victoire? Ah ! mon père, dès que vos forces vous le permettront, retournez au camp de Perion & d'Amadis, rétabliſſez promptement une paix ſi déſirable ; dites-leur que la force n'eût jamais abattu mon courage, mais que les nœuds ſecrets d'Amadis & la naiſſance d'Eſplandian rouvrent mon cœur à l'amour, à la reconnoiſſance que je lui dois, & qu'en l'uniſſant avec Oriane, que je déclare dès ce jour mon héritière, je le laiſſe le maître de tous les articles de la paix. O Prince heureux ! s'écria Naſcian en ſe jettant aux genoux de Liſvard, l'Eternel met dans votre ame ſon eſprit de ſageſſe ; votre juſtice, vos ſentimens, l'amour de votre famille & de vos ſujets, vont remplir vos jours d'une vraie gloire & d'un vrai bonheur. A ces mots, l'un & l'autre ſe levèrent & vinrent rètrouver les Chevaliers de la Cour qui furent ſurpris de voir Liſvard les yeux

encore rouges des larmes qu'ils avoient verſées, mais brillans de la joie la plus vive.

Le jeune Eſplandian entra dans ce moment; il venoit de Vindiſilore, de la part de la Reine Briſène, pour ſavoir des nouvelles de Liſvard. Quoique Eſplandian fût beaucoup grandi dans ſept ans d'intervalle, & qu'il fût déja preſque de force à recevoir l'ordre de Chevalerie, le bon-homme Naſcian le reconnut à l'inſtant & lui tendit les bras. Eſplandian demeura quelques momens interdit; mais dès qu'il reconnut le ſaint Hermite, il courut embraſſer ſes genoux. Liſvard eut bien de la peine à contenir les tendres ſentimens qui l'agitoient; certain que c'étoit ſon petit-fils même qu'il voyoit dans ce bel enfant qu'il avoit toujours ſi tendrement aimé, il prit de ſa main la lettre de Briſène, & ſe retirant à l'extrémité du pavillon, il la lut avec Naſcian. Cette ſage Reine preſſoit dans ſa lettre le Roi ſon époux, de conclure la paix, & de ſe réconcilier avec Perion & les Princes de Gaule. Ne ſemble-t-il pas, dit-il à Naſcian, qu'elle nous devine? Ah! mon père, ne différez pas, je vous en conjure, à terminer votre ouvrage. Naſcian qui regardoit la vue d'un fils ſi cher pour Amadis, comme une récompenſe des maux injuſtes que ce Prince avoit ſoufferts, pria le Roi de lui permettre d'emmener avec

lui le jeune Eſplandian & ſon neveu Sergil, pour l'aider dans ſon voyage. Liſvard y conſentit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il ſentit qu'il avoit trop de peine à cacher devant ſa Cour tous les ſentimens dont un enfant ſi cher rempliſſoit ſon ame.

Naſcian toujours ſur ſon âne, Eſplandian & Sergil montés ſur des courſiers, arrivèrent le lendemain matin à l'armée des Chevaliers de l'Iſle ferme, & les Gardes du camp les conduiſirent au pavillon d'Amadis.

Le Prince de Gaule, qui n'avoit fait qu'entrevoir une fois Eſplandian, ne le reconnut point; mais Quedragant qui l'avoit vu peu de jours auparavant, courut l'embraſſer: Mon mignon, lui dit-il, voilà ce Chevalier Grec qui, le jour qu'il combattoit pour Graſſinde, vous donna la vie de deux Chevaliers Romains; il peut vous dire que je me ſuis acquitté de tout ce dont vous m'aviez chargé pour lui. Eſplandian, connoiſſant qu'il étoit en préſence d'Amadis, courut baiſer ſes mains, comme au meilleur Chevalier du monde, & celui dont il deſiroit le plus de recevoir l'ordre de Chevalerie. Amadis, ému par l'action & par les graces de cet enfant, l'embraſſa tendrement, & lui demanda par quel haſard Liſvard l'avoit laiſſé venir près de lui: Seigneur, lui répon-

dit-il, voici le saint hermite Nascian qui vous l'apprendra. Le Prince de Gaule, connoissant la réputation de sainteté de Nascian, & sachant par Oriane que cet homme aimé du Ciel méritoit les respects & l'amour des gens de bien, demanda pardon à Nascian de ne l'avoir pas reçu d'abord comme il méritoit de l'être.

Vous honorez trop, lui dit Nascian, un pauvre pécheur : nous le sommes tous, & la gloire & la sagesse du monde ne sont que de foibles étincelles vis-à-vis cette lumière éternelle qui luit par elle-même, & qui féconde & tient en équilibre avec eux-mêmes tous les grands ouvrages du Créateur. C'est à son nom, Seigneur, que le foible Nascian, Hermite depuis soixante ans, & touchant presque à sa dernière heure, ose venir vous parler.

Amadis, pénétré de respect pour Nascian, fit retirer tous ceux qui l'entouroient : Parlez, dit-il, mon père, & soyez sûr d'être écouté par un homme qui vous est déja soumis.

Souvenez-vous, dit Nascian, avec une force au-dessus de son âge, des soins paternels que la Providence divine a pris de vos jours : sauvé de la fureur des flots à laquelle vous étiez abandonné, vainqueur du redoutable Abyes, reconnu par un grand Roi pour être son fils, couvert de gloire en cent combats mémorables,

heureux époux d'Oriane, père d'un jeune Prince auquel les plus grandes deſtinées s'annoncent de toutes parts; tel eſt le ſort d'Amadis, tels ſont les bienfaits que l'Être ſuprême ſemble ſe plaire à répandre ſur lui. O mon cher Amadis! mon cher fils! pardonnez ce nom à la vieilleſſe d'un miniſtre du Seigneur, votre cœur n'eſt-il pas touché d'une vive reconnoiſſance? n'eſt-il pas ouvert à l'amour de la paix que je viens vous offrir? Ah! mon père, dit Amadis en lui ſerrant les mains, quelles que puiſſent en être les conditions, je les accepte, puiſque c'eſt vous qui me les apportez; mais comme fils, je dois à Périon de lui faire hommage de mes volontés: venez de grace lui faire partager tous ces ſentimens dont vous pénétrez mon ame.

Amadis le conduiſit ſur le champ au pavillon du Roi ſon père. Perion, en les voyant entrer ſuivis d'Eſplandian, fut ſi frappé de la beauté de ce jeune Damoiſel, qu'il débuta par demander à l'Hermite s'il étoit ſon père? Je ne le ſuis, répondit Naſcian, que par les ſoins que j'ai pris de ſes premiers jours, & par la tendreſſe que j'ai pour lui. Non, Sire, ce Damoiſel n'eſt point le fils d'un pauvre Hermite, & vous ſera plus cher que vous ne le penſez, quand vous le connoîtrez. Alors, ne s'occupant plus que de l'objet de ſa miſſion, il repréſenta fortement

ment tout ce qui devoit porter Perion à la paix, & le perſuader de façon à la lui faire deſirer. Perion fit aſſembler ſur le champ le conſeil de ſes premiers Barons, & leur ayant fait part de tout ce que Naſcian venoit de lui dire, Angriotes d'Eſtravaux qui jouiſſoit d'une grande autorité par la ſupériorité de ſon courage, de ſes mœurs & de ſon eſprit, ouvrit un avis qui fut ſuivi d'une approbation générale; ce fut celui de députer de nouveau près de Liſvard, Quedragant & Brian de Monaſtes.

Naſcian, après s'être repoſé quelque tems, retourna près de Liſvard, qui, dans l'intervalle, avoit conſulté les Princes les plus puiſſans & les Chevaliers les plus renommés de ſon parti, & leurs avis ſe trouvèrent conformes au ſien. Arban, Roi de Norgales, & Guilan le Penſif furent élus de ſa part pour aller dreſſer les articles de la paix avec Angriotes, & les préliminaires que la prudence exigeoit; le premier fut d'engager Perion & Liſvard à faire retirer leurs armées dans les vingt-quatre heures, juſqu'à ce qu'elles fuſſent à la diſtance de ſept lieues les unes des autres, ce qui fut exécuté.

Perion ſe replia de quatre lieues ſur l'Iſle ferme, & Liſvard fit retirer ſon armée ſur la ville de Lubanie, qui ſe trouvoit à la même diſtance

du dernier champ de bataille; il comptoit y demeurer pendant le tems des conférences.

Liſvard, ayant diſpoſé ſa marche ſur pluſieurs colonnes, avoit déja fait deux lieues, lorſque ce Prince apperçut quelques corps de troupes légères qui paroiſſoient ſur la côte de la montagne, & dont quelques-unes deſcendoient déja pour s'étendre ſur ſon penchant. Dans ce même tems, le jeune Eſplandian, comblé des careſſes de Perion & d'Amadis, qui cependant n'avoient point voulu l'inſtruire encore ſur ſa naiſſance, ce jeune Damoiſel & Sergil rejoignoient avec viteſſe le Roi Liſvard, lorſqu'ils apperçurent les troupes inconnues qui commençoient à ſe former.

Eſplandian avoit ſouvent entendu la Reine Briſène parler de la haîne invétérée que le Roi Aravigne, Barſinan & l'enchanteur Arcalaüs nourriſſoient contre Liſvard; il avoit appris dans le camp de Perion qu'Aravigne, à la tête d'une nombreuſe armée, n'attendoit que le moment d'écraſer ou Liſvard ou Perion avec avantage. Cet enfant au deſſus de ſon âge penſa de lui-même qu'Aravigne, craignant l'armée victorieuſe de Perion, alloit ſe porter ſur celle de Liſvard, qui ſembloit ſe livrer à ſes coups en ſe retirant à la ville de Lubanie. Au lieu de pourſuivre ſa route & de joindre le Roi, il re-

tourna promptement ſur ſes pas, revint vers Amadis, & lui fit le rapport de ce qu'il venoit d'obſerver, en le conjurant de voler au ſecours de Liſvard, dont l'armée affoiblie par ſes pertes & fatiguée par une guerre malheureuſe, ne pouvoit être en état de ſoutenir l'effort d'une armée fraîche qui ſortoit de ſes quartiers.

Amadis admira la ſagacité de l'avis que ce jeune Damoiſel lui donnoit; & ſon amour pour Oriane ne lui laiſſant voir dans Liſvard qu'un Prince qu'il devoit ſecourir plus que jamais, quoiqu'il dût être fatigué d'une longue marche, il remonta promptement à cheval avec Floreſtan, Graſandor, Quedragant, Garnates & quelques Chevaliers, & partit en diligence pour ſe rendre au ſecours de Liſvard, après avoir fait avertir le Roi Perion du parti qu'il prenoit, & de ſa marche.

Le Roi Perion, en apprenant cet événement, n'héſita pas à faire prendre les armes à l'élite de ſes troupes, & ſe mit en marche pour ſoutenir Amadis; mais le corps qu'il conduiſoit ne pouvant ſe porter en avant avec la même diligence qu'Amadis & la troupe légère qui le ſuivoit, il ne put ni rejoindre ſon fils, ni même le ſuivre qu'à près de deux lieues de diſtance.

Liſvard avoit été bruſquement attaqué; ſes deux ailes avoient été preſque enveloppées par

l'armée d'Aravigne, au moment où ce Prince n'étoit encore qu'à la vue des remparts de Lubanie: ſe portant tour-à-tour aux deux ailes avec le plus grand courage, il ſoutint les efforts des ennemis juſques aux portes de cette ville; mais l'armée entière d'Aravigne achevant de ſe développer par les deux flancs de la montagne, & fourniſſant ſans ceſſe des troupes fraîches à celles qui preſſoient l'armée de Liſvard, ce Prince ne pouvant plus s'occuper que de ſa retraite dans Lubanie, y faiſoit entrer ſes troupes déja découragées, tandis qu'il faiſoit ferme à la tête de ſon arrière-garde, & ſoutenoit avec un petit nombre de Chevaliers tous les efforts d'une armée qui ſe croyoit déja victorieuſe.

C'eſt dans ce moment ſi périlleux pour ſa vie & pour ſon entière défaite, qu'Amadis arriva pour le ſecourir.

Amadis avoit fait halte pendant quelques inſtans avant d'attaquer Aravigne; faiſant ſerrer ſa petite troupe pour en réunir la force, rien ne put réſiſter à la fureur de la première charge qu'il fit, & vingt des principaux Chevaliers d'Aravigne mordoient déja la pouſſière, lorſque le cri redoutable de Gaule! Gaule! ſe fit entendre. Ce cri, qui porta la terreur dans les troupes d'Aravigne, ranima l'eſpoir & la vigueur des Chevaliers de Liſvard. Ah! mes com-

pagnons, s'écria le vieux Grumedan qui portoit la bannière, donnons de par Dieu & de par Amadis qui vient à notre ſecours. Norandel, Cildadan, Guilan le Penſif relevent à ces mots leurs épées. Leur courage ſe ranime, leurs forces renaiſſent; & criant Gaule à leur tour, ils enfoncent de toutes parts leurs ennemis, dont Amadis & ſa troupe faiſoient un carnage horrible.

Le combat ſe ſoutint pendant quelque tems à cette porte de la ville, ſur laquelle le centre & l'aile gauche d'Aravigne avoient porté leurs efforts réunis. L'aile droite commandée par ce Prince & par Arcalaüs, avoit embraſſé la partie méridionale de la cité de Lubanie. Ne trouvant qu'un légère réſiſtance, ils s'étoient emparés des barrières, des portes & des corps-de-garde de cette partie; & ſe formant en colonne dans les principales rues, Aravigne eſpéroit couper toute retraite au Roi Liſvard, & le prendre ou le mettre à mort au moment où ſa reſſource ſeroit de ſe retirer dans le centre de cette ville.

Arcalaüs entendant encore le bruit des armes retentir vers la porte de la ville où le centre de l'armée attaquoit Liſvard, envoya Barſinan, ſuivi d'un gros détachement, pour marcher de rue en rue vers cette porte, & prendre Liſvard

par derrière. Au moment même où Barſinan y arrivoit, Amadis, après avoir mis en déſordre & fait reculer l'ennemi de plus de deux portées d'arc des barrières, entroit avec Liſvard & ſes Chevaliers, pour ſe retrancher dans cette ville, & donner le tems au Roi Perion d'arriver à ſon ſecours.

Surpris de trouver à ſa rencontre de nouveaux ennemis qu'il reconnut à leur bannière, il ne perdit pas un moment à les charger, & le cri redouté de Gaule retentit pour la ſeconde fois. A ce cri, les troupes de Barſinan plièrent en déſordre, & s'enfuirent en jettant leurs armes. Barſinan déſarçonné, cria merci, ſe jettant à genoux près du cheval d'Amadis, qui donna ce neveu d'Aravigne en garde à Grumedan. De-là ce Prince pourſuivant ſa victoire, parvint aux portes méridionales de la ville, fit un maſſacre horrible de ceux qui s'en étoient emparés, & fit fermer les barrières & entourer la maiſon où l'on avoit vu qu'Aravigne s'étoit retiré du combat avec Arcalaüs.

Liſvard, vainqueur de tous côtés, ignoroit encore quel étoit le bras qui l'avoit ſecouru; il le demanda à ſes Chevaliers, lorſque le bon Grumedan s'écria: Eh, quoi donc! n'avez-vous pas entendu crier Gaule? Eh! quel autre qu'Amadis auroit pu nous ſauver la vie ou ſa li-

berté ? Amadis, arrivant dans ce moment, entendit Liſvard s'écrier : Ah ! Grumedan, je crois bien Amadis capable d'un acte auſſi généreux ; mais ſe pourroit-il qu'il eût oublié toutes mes injuſtices ? Oui, Sire, j'oſe vous en répondre ; il n'eſt aucun acte vertueux que mon Amadis ne ſoit capable de faire. Vous avez bien raiſon, cher Grumedan, de m'appeller votre, dit Amadis en baiſſant la viſière de ſon caſque, car perſonne ne vous reſpecte & ne vous aime plus que moi ; mais, Sire, dit-il à Liſvard, ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous entendre dire auſſi mon Amadis, en parlant de l'homme qui vous eſt le plus attaché ? Ah ! dès ce moment, s'écria Liſvard en jettant les bras autour de ſon col, & le tenant ſerré ſur ſon ſein : Ah ! mon cher Amadis, que la vaine gloire & l'injuſtice m'ont coûté cher, & quel nouveau triomphe pour vous ! quel nouveau mérite n'avez-vous pas à l'oublier ! Sire, dit Amadis en lui baiſant la main malgré lui, je ne me ſouviens que des bontés & de la confiance dont vous m'avez ſi long-tems honoré ; je regarde comme malheureux tous les jours que j'ai paſſés dans votre diſgrace, & comme le plus beau de ma vie celui qui me rend votre amitié.

Tandis que cette ſcène attendriſſante faiſoit

verſer des larmes de joie à Grumedan & aux Chevaliers de la ſuite des deux Princes, Perion arrivé près de Lubanie, venoit de tailler en pièces ce qui s'étoit rallié de l'armée d'Aravigne, dont les reſtes épars fuyoient vers la montagne, en jettant leurs armes. Perion, avant de joindre Liſvard, avoit envoyé le Prince Agrayes à leur pourſuite; mais ſon vrai motif avoit été l'inquiétude de ſa première entrevue avec un Prince qu'il haïſſoit avec tant de raiſon. Dès que Liſvard ſut que Perion étoit aux portes de la ville, il courut au-devant de lui; les deux Rois s'embrassèrent; & leur entrevue eut cette nobleſſe, cette franchiſe, cette cordialité que les Souverains, & que même les autres hommes ont ſi rarement entr'eux quand ils ont été long-tems ennemis. Liſvard ne voyant point Agrayes, dit avec un air d'inquiétude à Perion: Quoi! le Prince d'Ecoſſe auroit-il pouſſé l'inimitié juſqu'à ne vouloir pas vous ſuivre pour venir à mon ſecours? Il eſt à la pourſuite de vos ennemis, répondit Perion, & veut détruire juſqu'au dernier de ceux qui vous reſtent. Ah! s'écria Liſvard, je ne ſerai pas content que je ne l'aie embraſſé; c'eſt un nouveau ſervice, dit-il en ſe retournant vers Amadis, que j'eſpère encore vous devoir. Amadis, ſans rien répondre, partit avec viteſſe, joignit Agrayes, le

conjura d'oublier tout, & de ſe réconcilier avec Liſvard. Parbleu ! mon couſin, lui dit-il, ſi je le haïſſois, c'étoit principalement par rapport à vous ; ne ſavez-vous pas que depuis notre enfance je n'eus d'autres ſentimens que les vôtres ? A ces mots, il courut avec grace à Liſvard, en ôtant ſon caſque ; & Liſvard le ſerrant dans ſes bras, lui dit en riant : Prince Agrayes, cet embraſſement eſt plus doux pour moi que le dernier que nous eûmes enſemble ! Par ſaint Georges, Sire, dit Agrayes, bien m'en prend, car de ma vie je n'en eſſuyai un qui fût auſſi dangereux pour moi. Liſvard, tranſporté de joie de retrouver dans le cœur de ſes anciens amis cet attachement dont ils venoient de lui donner des preuves ſi touchantes, s'appercevoit à peine qu'il étoit couvert de bleſſures. Le Roi Perion, voyant ſes armes briſées & ſon ſang qui couloit encore, le conduiſit promptement dans un palais où les Chirurgiens arrêtèrent ſon ſang, & ne lui trouvèrent que des plaies légères. Le tems qu'il fut obligé de garder le lit, donna celui de le rejoindre à Gaſquilan qui ſe lia d'une tendre amitié avec Amadis ; & le bonhomme Naſcian, ſuivi d'Eſplandian & de ſon neveu, rejoignit auſſi Liſvard dès le lendemain. Je vois que je n'ai plus qu'à bénir le Ciel, leur dit le ſaint Hermite, & le

prier qu'il verſe auſſi ſes bénédictions ſur vous.

Liſvard, ſurpris de la promptitude avec laquelle il avoit été ſecouru, queſtionnoit à ce ſujet Amadis; ce fut alors qu'Eſplandian, devenu vermeil comme une roſe, mais avec un air d'aſſurance, leur apprit que voyant deſcendre de la montagne l'armée fraîche d'Aravigne, & ſachant qu'il étoit l'ennemi de Liſvard, il avoit pris ſur lui de retourner vers Amadis pour le preſſer de voler au ſecours de ſon Roi.

Liſvard & le ſenſible Amadis ne purent s'empêcher de ſerrer tour-à-tour cet aimable enfant dans leurs bras; mais ils étoient convenus enſemble de ſe contraindre, & de ne déclarer ſa naiſſance qu'en préſence de la Reine Brisène & d'Oriane.

Pendant ce tems, Aravigne & le méchant Arcalaüs étoient toujours gardés à vue dans la maiſon qu'ils avoient choiſie pour aſyle, au moment où le cri de Gaule avoit porté la terreur dans leur ame. Amadis voulut voir de quel œil ils ſoutiendroient ſa préſence, & ſe fit conduire à cette maiſon. Il les trouva tous les deux couchés ſur un lit, abſorbés dans une profonde rêverie: Me reconnois-tu, perfide Arcalaüs? dit-il en entrant. Je ne penſe pas

t'avoir jamais vu, répondit Arcalaüs, en le regardant avec dédain, ſi tu n'es pas un jeune efféminé de la Cour de Liſvard, qu'une fauſſe pitié me fit un jour épargner dans mon château de Valderin. Tu portes cependant des marques, dit Amadis, en lui montrant ſa main eſtropiée, qui devroient te faire connoître Amadis de Gaule. C'eſt à ta conduite que je pourrois te reconnoître, dit Arcalaüs. Eh ! mérites-tu qu'on te pardonne, dit Amadis? & ſi j'avois cette foibleſſe, en deviendrois-tu plus homme de bien? Fais ce que tu voudras, dit fiérement Arcalaüs; je ſuis bien loin de te rien promettre, & je ne déſeſpère pas de te faire encore bien du mal avant ma mort.

Amadis, indigné de ſe voir encore menacé par ce traître, le fit enfermer dans une cage de fer. Pour Aravigne & Barſinan, ſachant combien ils avoient abuſé de leur pouvoir comme ſouverains, & le deshonneur dont ils s'étoient couverts comme Chevaliers, il les fit dégrader de ce titre, fit célébrer ſur eux l'Office des Morts, comme s'ils l'euſſent été, les fit raſer & confiner dans une Abbaye; & les troupes de Liſvard s'étant emparées de leurs Etats, on remit au jour de la célébration des noces d'Amadis, la diſtribution qu'on en devoit faire.

Amadis retourna près de Liſvard avec le

Prince Arquiſil qui ne l'avoit point quitté, & qui, ranimant la valeur des Romains par ſon exemple, avoit empêché Liſvard d'être accablé par l'armée d'Aravigne. Il eſtimoit ce jeune Prince dont il connoiſſoit l'ame élevée ; il écrivit ſur le champ au Gouverneur de l'Iſle ferme de faire partir ſous une eſcorte, le Marquis d'Ancône, l'Archevêque de Tarente & le Prince Flamian, reſtés comme priſonniers ſur leur parole, depuis la défaite du Prince Saluſte.

Ces trois priſonniers étant arrivés, il commença par leur rendre la liberté, voulant, dit-il, que leur ſuffrage fût libre ; il leur fit ſentir que leurs véritables intérêts étoient d'élire le Prince Arquiſil pour Empereur ; il les pria d'aſſembler l'armée Romaine, dont la voix avoit preſque toujours ſuffi pour élire un légitime Empereur.

Les chefs de cette armée s'étant raſſemblés, Amadis y parla long-tems avec cette éloquence naturelle & guerrière, à laquelle tout homme portant les armes ne pouvoit réſiſter : Je ne vous cache point, leur dit-il, que connoiſſant l'amour dont le Prince Arquiſil brûle en ſecret pour la jeune Princeſſe Léonore, je n'aie l'eſpérance de l'unir avec Liſvard & aux Princes ſes alliés, par des nœuds ſolemnels ; mais que peut-il arriver de plus avantageux à l'Empire Romain, qu'une alliance étroite avec la Gaule

& la grande Bretagne ? & quel eſt le Souverain qui pourroit réſiſter à ces trois Puiſſances réunies ?

Amadis enchaînoit tous les cœurs, il entraîna tous les ſuffrages ; A quiſil fut élu, & la ſuite de ſa proclamation fut ſignalée par les hommages que tous les Princes préſens à cette auguſte cérémonie allèrent lui rendre, comme au premier Prince du monde Chrétien.

Lorſque le Roi Liſvard ſe préſenta pour les lui rendre, le nouvel Empereur, loin de vouloir les recevoir, lui dit : Sire, c'eſt à moi de me mettre à vos genoux, pour vous jurer un amour & une obéiſſance entière à vos ordres, ſi vous daignez accorder la Princeſſe Léonore à mes vœux. Amadis, Agrayes, Grumedan joignoient leurs inſtances à la demande d'Arquiſil, lorſque Liſvard, embraſſant tendrement ce Prince, dit : Seigneur, je n'ai jamais rien deſiré plus vivement pour le bien de la Religion, qu'une alliance durable avec les Romains ; c'eſt ce qui m'avoit porté pour le mariage d'Oriane avec votre prédéceſſeur. Jugez combien votre demande m'eſt honorable & chère, votre perſonne m'étant auſſi agréable, que celle de Patin étoit faite pour déplaire.

Ce grand mariage étant arrêté, Liſvard fit aſſembler tous les Chevaliers de ſa Cour & ceux

de l'armée Romaine : Mes amis & compagnons, dit-il, je m'étois propoſé de garder dans mon cœur un ſecret qui fait maintenant le bonheur de ma vie, juſqu'à ce que la Reine Brisène & ma fille Oriane fuſſent avec moi ; mais dans le moment où je donne ma fille cadette à l'Empereur, je ne peux vous cacher plus longtems par quels moyens la Providence a conduit toutes choſes pour rendre ma fille Oriane auſſi fortunée que ſa ſœur. Mon père, dit-il à Naſcian, vous avez trop de part à l'exécution des décrets de cette divine Providence, pour que je ne vous prie pas de raconter vous-même tout ce que vous ſavez ſur le mariage d'Oriane avec le Prince de Gaule, & ſur la naiſſance de notre cher Eſplandian.

Naſcian fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé ; & le jeune Eſplandian, apprenant par ce récit qu'il étoit fils d'Amadis & petit-fils de Liſvard, fut ſe jetter dans leurs bras avec tant d'amour & de graces, que perſonne ne put le voir & l'entendre ſans en être vivement ému.

Seigneur, dit Liſvard à l'Empereur, je connois trop la généroſité de votre cœur, pour craindre que vous regrettiez le trône de la grande Bretagne, que je donne à ma fille Oriane, en l'uniſſant au Héros auquel je dois

tant de reconnoiſſance. Ah ! Seigneur, s'écria l'Empereur, que n'ai-je une nouvelle couronne à donner à ces illuſtres époux ! & ne tiens-je pas de l'amitié d'Amadis & l'Empire & le bonheur de ma vie ?

Amadis envoya ſur le champ porter ces grandes nouvelles à ſa chère Oriane, par Ardan ſon fidèle nain. Oriane, en liſant la lettre d'Amadis, ſe proſterna, leva les mains au Ciel, & le remercia, les yeux pleins de larmes, d'avoir aſſuré ſon honneur & ſa félicité.

Liſvard étant guéri de ſes bleſſures, partit avec l'Empereur, Amadis, Eſplandian, & tous les Princes & les Chevaliers de leur ſuite, pour Vindiſilore. Brisène, avertie de leur arrivée, fut au-devant de Liſvard ; mais dès qu'Eſplandian, qui le précédoit de quelques pas, parut, elle ne vit plus que lui. Courant à lui les bras ouverts : Ah ! cher enfant, lui dit-elle, que bénite ſoit l'heure où tu naquis pour le bonheur & pour la paix de tes proches ! Brisène, éperdue de tendreſſe & de joie, en ſerrant Eſplandian dans ſes bras, s'apperçut à peine que l'Empereur Arquiſil étoit déja aux genoux de Léonore. Toute cette Cour heureuſe & brillante oublia dans ce moment les chagrins & les troubles qu'elle venoit d'eſſuyer. Liſvard manda ſes alliés & ſes grands vaſſaux, parmi leſquels Cal-

vanes & Madaſime ne furent point oubliés ; &, ne voulant pas ſe refuſer plus long-tems au plaiſir de revoir ſa fille, & de célébrer la cérémonie qui devoit aſſurer ſon bonheur & celui de pluſieurs illuſtres Princes, il ſe mit peu de jours après en marche pour ſe rendre à l'Iſle ferme où ces mariages devoient être célébrés.

Les préparatifs néceſſaires pour ſon départ ayant paru bien longs aux Princes de Gaule, dans l'impatience qu'ils avoient de revoir Oriane, Liſvard avoit été le premier à les preſſer de partir avant lui pour l'Iſle ferme ; & Perion, ſuivi d'Amadis, d'Arquiſil, de Floreſtan, de Graſandor & d'Agrayes, y précéda Liſvard de quelques jours.

Oriane, après avoir été prévenue de tant d'heureux événemens par une lettre d'Amadis, avoit entendu le récit de ceux qui les avoient ſuivis, de la bouche du Chevalier Gandalin ; elle avoit reçu ce brave & fidèle frère de lait d'Amadis, comme s'il eût été le ſien. Pourquoi ne me dites-vous pas, cher Gandalin, lui dit-elle, que vous ſauvâtes la vie de celui qui nous eſt ſi cher, lorſque dans la bataille contre mon père vous détournâtes le fer de la lance de Patin ? Eh ! Madame, répondit Gandalin, n'eſt-ce donc pas auſſi la mienne que je ſauvois en même tems ? Avouez le, Madame, qui de nous

nous deux pourroit vivre un seul jour, s'il perdoit Amadis ?

Quelque prévenue que fût Oriane, son saisissement fut extrême en voyant Amadis ; mais ce saisissement fut délicieux. Qu'il est heureux ce moment où l'embarras & la crainte ne combattent plus le sentiment qui nous pénètre ! & que la modeste & sensible mère d'Esplandian sentit vivement le bonheur de voir un époux cher à son père, dans Amadis !.... Madame, lui dit ce Prince, je viens renouveller tous mes sermens à vos genoux ; régnez à jamais en souveraine sur ce cœur qui vous est soumis. Enfin, cher Amadis, il m'est donc permis de vous appeller du doux nom d'époux, dit Oriane ? & c'est à moi de vous être soumise. Eh ! devons-nous changer d'existence, s'écria tendrement Amadis ? le pourrois-je, divine Oriane ? & puis-je ambitionner jamais d'autres droits que de vous prouver l'amour & la fidélité que je vous ai voués jusqu'à mon dernier soupir ?

L'Empereur Arquisil arriva dans ce moment desiré si long-tems par ces heureux époux, & lut dans leurs yeux le tort qu'il avoit eu de l'interrompre. Amadis le conduisant vers Oriane : Je vous présente, Madame, ce digne Chevalier auquel bientôt vous donnerez un nom qui lui

ſera plus doux que le titre auguſte qui vient d'être la récompenſe de ſes vertus. Oriane connut ſans peine que c'étoit l'Empereur, qu'elle voyoit pour la première fois : Je connois le cœur de ma jeune ſœur, lui dit-elle; je ſuis sûre qu'il méritera votre attachement, & que les deux filles de Liſvard ſeront les deux plus heureuſes Princeſſes de l'univers. Ah ! Madame, ce ne peut être, dit Arquiſil, qu'en imitant ce Héros, que je peux mériter le nom de frère que je dois à ſon amitié.

Ce moment fut un des plus heureux de la vie d'Amadis; aucun nuage n'en troubloit les charmes; chaque réflexion étoit pour ce Prince un nouveau plaiſir, une nouvelle récompenſe de la ſuite de ſa vie & de la pratique conſtante de toutes les vertus.

Si Perion avoit le cœur moins agité par les tranſports de l'amour, il en étoit bien dédommagé lorſqu'il ſe trouvoit le plus heureux de tous les pères. Mon ami, mon brave compagnon, diſoit-il de toute ſon ame à ſon fils, notre bonheur commun eſt ton ouvrage; achèves de répandre celui qui remplit ton ame dans le cœur de tes proches & de tes amis; jouis des droits d'un ſouverain & d'un père. Oui, mon ami, je te les remets tous pour les exercer; partages entre tes amis les Etats que nous ve-

nons de conquérir ; fais plus encore pour eux.... lis dans leur ame quelle eſt celle qui peut les rendre heureux : diſpoſes de la main de ta ſœur Mélicie; je me refuſe de te nommer un Chevalier qui m'eſt cher, c'eſt de ta bouche que je veux qu'il apprenne ſon ſort. Amadis, pénétré de tendreſſe & de reconnoiſſance, ſerre & baiſe les mains de Perion. Accours, cher Bruneau, s'écria-t-il; viens aux genoux de mon père, donner ta foi & recevoir celle de Mélicie. Perion à l'inſtant même vit Oriane, Bruneau, Amadis & Mélicie embraſſer ſes genoux : Puiſſe, mes chers enfans, puiſſe l'Être ſuprême vous bénir par ma main ! s'écria ce bon Roi, en leur donnant ſa bénédiction comme leur père, & les embraſſant comme leur ami.

Amadis connoiſſoit depuis quelque tems les ſentimens de Floreſtan pour la Reine Sardamire ; il déſiroit fixer ſon ancienne légéreté & lui faire un ſort heureux. Il avoit cru lire dans les yeux de cette jeune Reine, qu'elle étoit ſenſible aux ſoins de Floreſtan, & qu'elle n'avoit point oublié que le jour du combat naval contre les Romains, ce Prince ne s'étoit occupé que de ſa défenſe ; il conſultoit avec Perion ſur les moyens de réuſſir à former cette alliance, lorſque l'Empereur lui dit : Mon frère, c'eſt à

moi de saisir cette occasion de prouver ma reconnoissance à l'illustre sang de Gaule. Sardamire est ma cousine, elle a toute confiance en moi, & la mort de Salustе me donne la disposition du plus beau fief de l'Empire; que Floreſtan accepte de ma main celle de Sardamire, avec la souveraineté de la Pouille & de la Calabre. Quant à votre sœur Mélicie, si le Roi de Gaule & vous y consentez, les vastes Etats d'Aravigne seront le partage de Bruneau; le brave & fidèle Quedragant consolera, s'il est possible, la belle Grassinde de n'avoir pu toucher le cœur du héros qui fit triompher sa beauté, & tous les deux régneront sur le beau pays de Sansuègue dont nous avons si justement dépossédé Barsinan. Pour les Princes Agrayes & Grasandor, le Royaume d'Ecosse & celui de Bohême les rendent assez grands seigneurs, pour ne leur laisser à desirer que d'en partager le trône avec celles qu'ils adorent. Et mon pauvre Galaor, s'écria Perion, ne songerez-vous donc pas à l'établir? Je vois que l'Empereur vient de partager nos conquêtes avec la magnificence d'Antoine & la sagesse de Caton; mais j'avoue que j'aimerois bien qu'on s'occupât un peu de mon Galaor. La naissance de Floreſtan me soumet à lui pardonner un peu ce que l'arc des loyaux amans lui reproche, & j'aurois

bien du plaiſir dans ma vieilleſſe à voir de petits Galaors jouer autour de moi avec les jeunes Demoiſelles de ma Cour. Pourriez-vous croire, dit Amadis, que j'euſſe oublié ce frère qui m'eſt ſi cher? Je me ſouviens qu'après qu'Agrayes & moi nous eûmes triomphé d'Abyſeos, & remis la belle Briolanie ſur le trône de Sobradiſe, Galaor nous parut épris d'elle, & depuis ce tems ſes aventures galantes ont été moins multipliées. Je crois que nous ferions bien de ſaiſir le tems de ſa convaleſcence, & de l'appeller promptement parmi nous; je me défierois un peu du retour de ſa ſanté, ſi nous lui donnions le tems de voir quelque objet agréable qui lui fût nouveau. Faiſons-le venir vîte aux genoux de Briolanie, & je ſuis preſque sûr qu'il s'y trouvera ſi bien, que ſa légéreté naturelle y ſera fixée pour toujours. Perion & l'Empereur approuvèrent beaucoup tous ces nouveaux arrangemens, & tous deux rentrèrent chez Oriane avec Amadis, pour prendre ſon avis en les lui communiquant. L'un & l'autre connoiſſoient la déférence d'Amadis pour les volontés d'Oriane, & crurent ne pouvoir ſe diſpenſer de les écouter avant que d'achever de ſe décider.

Agrayes, Graſandor & Quedragant, enchantés du ſort qui leur étoit deſtiné, & pénétrés

de reconnoiſſance, étoient reſtés près d'Oriane pendant que Périon, Amadis, Arquiſil & Bruneau s'étoient retirés dans un cabinet pour ſe conſulter enſemble. Amadis portant la parole, rendit compte à ſa chère Oriane de tout ce que l'Empereur avoit propoſé pour ſes proches & pour ſes amis. Lorſqu'il en vint à l'article de Mabille, Graſandor penſa ſe laiſſer tomber ſur ſes genoux, de crainte & de douleur, en voyant cette Princeſſe ſe lever avec un petit air de colère : Vraiment, mon couſin, dit-elle, je vous trouve bien plaiſant d'oſer diſpoſer de ma main ſans mon aveu, comme ſans celui du Roi mon père. Ma bonne petite ſœur, interrompit Agrayes en riant, voulez-vous faire mourir de crainte mon pauvre ami Graſandor ? voyez l'état cruel où le réduit la ſeule apparence de votre refus. Mabille ne put s'empêcher de regarder en ce moment Graſandor ; les yeux de cet aimable Prince étoient pleins de larmes ; ils étoient ſi tendres, ſi ſupplians, ſi remplis d'amour & de crainte, que Mabille en fut touchée ; elle ſe tourna promptement vers Oriane : Eh ! mais.... ma couſine.... conſeillez-moi donc ;.... que feriez-vous à ma place ? Eh ! mais, ma couſine, dit d'un air malin Oriane, en faiſiſſant le ton que Mabille avoit pris, je conſulterois mon cœur ; & ſi le vôtre vous dit

ce que le mien me répétoit ſans ceſſe pour Amadis, ce pauvre Graſandor ne ſeroit pas toujours malheureux. Mabille vouloit auſſi conſulter Périon qui ſe mit à rire, & qui voulut ſaiſir ſa main pour la donner à Graſandor : Ah ! Dieux ! où ſuis-je, s'écria Mabille ? je vois que vous êtes tous conjurés contre moi ; mais je vais me ſervir d'un bien bon moyen pour vous faire taire. Seigneur, ajouta-t-elle en ſe tournant vers Graſandor d'un air ſérieux, & qu'elle auroit bien voulu pouvoir rendre ſévère, une Princeſſe de mon âge ne peut écouter que la voix de ſon père, & lui ſeul peut diſpoſer de ſon ſort. Ah ! ma pauvre petite ſœur, dit Agrayes, ce moyen que vous croyez excellent, eſt préciſément celui qui va vous confondre ; liſez, liſez cette lettre, & nous allons voir ce que vous aurez encore à nous répondre.

Agrayes avoit reçu la veille cette lettre du Roi & de la Reine d'Ecoſſe, par le retour d'un courier qu'il avoit dépêché, dès que Liſvard vainqueur avoit embraſſé le Prince de Gaule comme ſon gendre. Après avoir demandé leur conſentement pour ſon mariage avec la Princeſſe Olinde, il leur avoit peint ſous les traits les plus propres à les toucher, la puiſſance, l'amour & les vertus de l'héritier de la Bohême. L'un

& l'autre lui mandoient que ſon mariage & celui de Mabille feroient le bonheur de leurs derniers jours.

Tous les yeux étoient attachés ſur Mabille, lorſqu'elle liſoit tout bas cette lettre; quand elle fut à la fin, on la vit rougir, ſe précipiter dans les bras d'Oriane en la lui donnant à lire; mais tout-à-coup, ſe relevant avec l'air le plus noble & le plus doux: Prince Graſandor, dit-elle, recevez ma main; puiſſe-t-elle être ſans ceſſe de quelque prix pour vous! Graſandor, à ces mots, ſe précipite à ſes genoux, baiſe cette main qu'on lui préſente, la porte ſur ſon cœur, & jure à Mabille un éternel amour. Oriane enchantée ſe jette au cou de ſa couſine; & Perion, Amadis, & tous ceux qui l'aiment, admirent la candeur, la nobleſſe & la vérité qu'elle met dans un acte qui les touche autant qu'il leur eſt agréable. Ils crurent tous ne devoir rien dire encore à Briolanie de ce qui la regardoit perſonnellement; mais l'air qu'ils eurent ſouvent avec elle, la part qu'ils lui firent des mariages arrêtés, les propos que quelquefois ils tenoient tout bas devant elle, tout lui fit juger qu'ils avoient un ſecret cher à leur cœur, qui ne l'étoit plus que pour elle; & n'entendant point parler de Galaor dans le nombre des amans heureux, elle eut quelque idée qu'on lui deſti-

noit; mais elle eut grand ſoin de tenir cette idée ſecrette.

Tandis que Graſandor & Bruneau de Bonnemer étoient aux genoux de Mabille & de Mélicie, & qu'Agrayes & Quedragant couroient à ceux d'Olinde & de Graſſinde, Perion embraſſant Bruneau : Mon cher fils, lui dit-il, je me crois en droit de vous commander comme à l'enfant dont j'augmente ma famille. Les noces d'Amadis & de l'Empereur ne peuvent être célébrées avant quinze jours ; ce tems eſt le double de celui dont vous avez beſoin pour nous ramener ici la Reine Elisène & notre Galaor ; partez de grace pour la Gaule, & ramenez-nous promptement les ſeules perſonnes qui manquent à notre bonheur. Sire, dit Bruneau, ce n'eſt que pour votre ſervice que je peux me réſoudre à m'éloigner dans cet heureux moment ; mais cependant il m'eſt bien cher d'aller aux pieds de la Reine Elisène, & de revoir mon compagnon & mon ami.

Angriotes, & Branſil frère de Bruneau, partirent avec ce Prince ; & le vent le plus favorable les fit aborder dans la ville maritime où la Cour de Gaule réſidoit toujours pendant la belle ſaiſon.

Bruneau fut reçu par Elisène & Galaor, comme un enfant & comme un frère. Galaor fut bien

ſurpris de tout ce qu'il apprit touchant la guerre de l'Iſle ferme, & les événemens qui l'avoient ſuivie; il frémit, en penſant que ſans la longue & dangereuſe maladie qu'il venoit d'eſſuyer, il ſe ſeroit trouvé les armes à la main contre le Roi ſon père & contre ſon cher Amadis; le ſerment qu'il avoit prêté, lorſqu'il ſe déclara le Chevalier de Liſvard, ayant été de le ſervir envers & contre tous, ſans avoir fait une exception qui dans le tems de ce ſerment ne pouvoit être prévue.

Bruneau lui fit part de tous les arrangemens que Perion, Amadis & l'Empereur avoient arrêtés, & ce fut aux pieds d'Elisène qu'il alla demander ſon aveu ſur le mariage de Mélicie. Elisène l'embraſſant tendrement, lui dit: Mon cher Bruneau, depuis long-tems je vous regardois comme mon fils, & j'eſtime Mélicie bienheureuſe de vous être unie; j'eſpère que vous verrez enſemble toute votre vie les ſtatues d'Apollidon & de Grimanèſe, & que vous les imiterez par leurs vertus & leur fidélité.

Galaor, après avoir marqué la joie qu'il ſentoit d'avoir déſormais ſon ami pour ſon frère, lui demanda tous les détails qui pouvoient l'intéreſſer; mais n'apprenant rien de la Reine de Sobradiſe: Et cette charmante Briolanie, dit-il, quel eſt ſon ſort?... à qui ſe deſtine-t-elle,

ajouta-t-il encore plus vivement?... On n'oſe encore former de projets, répondit froidement Bruneau : Amadis & Perion auroient bien en vue pour elle le plus aimable des Chevaliers, dont la renommée ne peut céder qu'à celle d'Amadis ; mais ils craignent que ſa légéreté ne faſſe le malheur de la ſenſible Briolanie. (On ſe rend rarement juſtice à ſoi-même), & Galaor ne voulut point ſe reconnoître à ce portrait. C'eſt donc Norandel ou Floreſtan, dit Galaor qui les connoiſſoit à fond? Eh ! non, non, mon frère, dit Bruneau, c'eſt Galaor qu'on veut unir à cette belle Reine. Quoi ! pour toujours?.... dit Galaor par un premier mouvement. Ah ! vaurien, ne changeras-tu donc jamais ? s'écria ſa mère, en fermant ſa bouche avec ſa main, & cependant en riant de très bon cœur; car les vauriens de l'eſpèce de Galaor ne déplaiſent guères aux plus honnêtes perſonnes. Pardon, maman, dit Galaor en appuyant cette main ſur ſes lèvres, la force de l'habitude m'a peut-être emporté ; je crois que je n'avois pas bien entendu Bruneau.... Mais vraiment ſavez-vous bien que depuis long-tems je penſe que Briolanie pourroit ſeule me fixer? Elle eſt charmante, maman, & ſon image eſt bien gravée dans mon ame ; n'eſt-il pas vrai que ſes beaux yeux noirs ſont pleins de feu, que ſon teint, ſon front ſont

éblouiſſans, ſur-tout lorſqu'elle laiſſe voir ſes cheveux noirs que les Graces ſemblent avoir relevés de leurs mains? Si quelques traits de ſon joli viſage ſont un peu moins réguliers, le tout enſemble lui donne une phyſionomie fine & piquante qui varie à tout inſtant : d'ailleurs, Briolanie eſt pleine des talens les plus agréables; pluſieurs inſtrumens ſous ſes doigts ſemblent être touchés par les Muſes; ſon eſprit orné, fin & toujours riant, ſe met à tous les tons, & n'en ſaiſit aucun ſans plaire. Oh! oui, oui, maman, je ſens que je pourrai devenir fidèle; Briolanie raſſemble tout ce qui m'a plu dans celles que je croyois aimer; & ce ſeroit bien la faute de mon goût, ſi ſes charmes n'avoient pas toujours pour moi ceux de la nouveauté.

Elisène fut très-contente de ce portrait, & des diſpoſitions de Galaor à rendre heureuſe Briolanie. Quoique ce Prince ne fût pas encore aſſez bien rétabli pour porter les armes, Elisène, voyant qu'il pouvoit ſoutenir la mer, ne voulut pas différer le bonheur qu'elle alloit goûter en revoyant tant de perſonnes ſi chères au comble de la félicité; elle s'embarqua dans un bon vaiſſeau bien armé, avec les Chevaliers que Perion avoit envoyés pour la prier de ſe rendre à l'Iſle ferme.

Ils rencontrèrent en faiſant route un gros vaiſſeau qui mit en panne à leur approche : une Dame dont l'air étoit auſſi majeſtueux que triſte, & que de longs habits de crêpe noir couvroient, parut ſur le tillac ; &, s'adreſſant aux Chevaliers, elle leur demanda s'il n'y en avoit point quelques-uns ſur leur vaiſſeau, qui fuſſent de l'Iſle ferme ? Que ſouhaitez-vous d'eux, Madame, dit auſſi-tôt Angriotes ? nous en ſommes, & la Reine de Gaule ici préſente nous permettra de vous offrir nos ſervices. Ah ! Seigneur, dit la Dame affligée, demandez-lui donc que je paſſe ſur ſon bord, & que j'aille lui raconter mes malheurs. Elisène qui l'avoit écoutée, parut alors, fit approcher ſon vaiſſeau, & lui tendit la main. Lorſqu'Angriotes la conduiſit auprès d'elle, la Dame vouloit embraſſer les genoux d'Elisène, qui, l'en empêchant, la fit aſſeoir auprès d'elle. Madame, dit cette Dame, vous voyez ici l'infortunée Reine de Dace, dont le ſort étoit brillant il n'y a que peu de jours, & qui ſe trouve au comble de l'infortune. Hélas ! Madame, heureuſe dans ma famille, & Reine d'un beau Royaume, je jouiſſois avec le Roi mon époux, du bonheur d'élever deux fils de la plus grande eſpérance, & de croire avoir bien marié ma fille, l'ayant donnée au puiſſant Duc de Sudermanie. Ce

perfide gendre, dans la soif d'agrandir ses Etats & d'envahir la Dace, a su ménager sur nos frontières une entrevue avec mon époux, à laquelle même il avoit attiré mes deux fils; & dans l'instant où le Roi son beau-père le serroit entre ses bras, le traître a plongé son poignard dans son sein; il en eût fait autant à mes deux fils, si leurs Gouverneurs, en se jettant au-devant eux, ne leur eussent donné le tems de s'enfuir, & de se retirer dans la ville de Tanèse. Le barbare Duc de Sudermanie, ne pouvant consommer son crime, a fait déboucher de toutes parts des troupes qu'il avoit tenues cachées dans une forêt; &, se mettant à la poursuite de mes enfans, il les tient assiégés dans Tanèse. Ces affreuses nouvelles m'ont été apportées dans un château sur le bord de la mer, où j'attendois ma famille, au retour de cette fatale entrevue; j'ai su d'eux en même tems que ma malheureuse fille est expirée de douleur en apprenant la mort de son père, & le crime de son cruel époux. N'ayant en ce moment aucunes forces que je pusse opposer & conduire à la défense de mes enfans, je me suis embarquée sur ce vaisseau, pour passer à l'Isle ferme, & demander le secours d'un des Héros qui vous doivent le jour.

Elisène fut très-touchée des malheurs de la

Reine de Dace dont elle étoit parente : elle mêla ſes larmes avec les ſiennes ; &, voyant qu'elle avoit beſoin du plus preſſant ſecours, elle pria Bruneau, Branſil & le brave Angriotes de paſſer ſur le vaiſſeau de cette Reine infortunée, & de voler au ſecours de ſes deux fils.

Dès que la Reine de Dace fut partie avec ces trois braves Chevaliers, Elisène fit faire force de voiles, & dès le même ſoir le vaiſſeau la porta dans l'Iſle ferme, dont tous les Chevaliers vinrent la recevoir à la ſuite du Roi de Gaule. Perion, après avoir embraſſé ſa chère Elisène, jetta ſes bras autour du cou de Galaor : Mon cher enfant, lui dit-il, tu me parois encore bien foible ; d'ailleurs, je ne te crains plus, depuis que j'ai renoué l'amitié qui m'uniſſoit dans mes jeunes ans avec le Roi Liſvard. Sais-tu bien que nous nous ſerions peut-être battus enſemble ?

Oriane parut en ce moment ; elle ſortoit de ſa retraite avec toutes les Princeſſes qui gardoient les mêmes bienſéances qu'elle au milieu de tant d'aimables Chevaliers. Oriane voulut ſe jetter aux genoux d'Elisène, comme deſtinée au bonheur d'être bientôt ſa belle-fille. Elisène la reçut dans ſes bras ; &, la voyant ſi belle, elle pardonna facilement à l'amoureux

Amadis de s'être ſi ſouvent éloigné de la Gaule.

Galaor, dès qu'il eut reconnu la Reine de Sobradiſe près d'Oriane, vola d'abord à cette belle Reine : il voulut ſe jetter à ſes genoux ; mais la foibleſſe dont il étoit encore l'eût fait tomber, ſi Briolanie ne l'eût retenu dans ſes bras : cet accident heureux rendit à Galaor toute ſa force ; &, ne pouvant laiſſer échapper un ſi doux moment, il profita de cette ſituation pour dérober un baiſer à Briolanie : elle en devint vermeille comme une roſe ; mais elle n'eut pas la force de ſe fâcher, en voyant Amadis, Agrayes & Floreſtan ſe jetter à ſes genoux & lui demander pardon pour Galaor, qui le lui demandoit auſſi avec un air à moitié timide, mais bien vif & bien tendre.

Toute cette heureuſe & charmante compagnie conduiſit Elisène dans le palais d'Apollidon, où chaque jour fut marqué par de nouvelles fêtes, en attendant l'arrivée du Roi de la grande Bretagne. Galaor pendant ce tems reprit ſes belles couleurs & toute ſa ſanté ; mais ſon ancien caractère ne parut plus le même ; il eut ſans ceſſe le langage & les ſentimens d'Amadis (parlant à la divine Oriane), toutes les fois qu'il eut l'adreſſe de ſe trouver ſeul près de Briolanie ; & ſa ſœur Mélicie étant attentive à

lui

lui préparer ces momens favorables, Galaor fut assez heureux, & pour toucher Briolanie, & pour l'être aussi bien véritablement lui-même.

Peu de jours après l'arrivée d'Elisène, les Princesses qui se promenoient sur le bord de la mer virent un vaisseau arrivant à pleines voiles; ses mâts étoient ornés de banderolles & de lauriers; ses bords étoient couverts d'écus renversés, & le son des trompettes faisoit entendre les fanfares qui suivent une grande victoire: c'étoit Angriotes, Branfil & Bruneau, qui conduisoient avec eux le jeune Roi de Dace (simple Damoisel encore), après l'avoir délivré du Duc de Sudermanie, & avoir replacé sur le trône la Reine de Dace qui venoit de recevoir de leurs mains la tête de l'assassin de son époux.

Le jeune Roi de Dace étoit charmant; il plut beaucoup à toute cette Cour. Amadis, voyant qu'il étoit de l'âge de son cher Esplandian, s'empara de ce jeune Prince, & se plut à l'instruire lui-même pour lui faire recevoir l'ordre de Chevalerie avec son fils. Le retour de Bruneau sécha les larmes que Mélicie versoit quelquefois en secret; & rien ne manqua plus au bonheur de tant de personnes illustres que leurs vertus rendoient si dignes d'etre heureuses, que l'arrivée du Roi de la grande Bre-

tagne, qui de ſon côté preſſoit vivement ſon départ pour l'Iſle ferme.

Ce jour heureux & ſi deſiré brilloit déja; & dans le moment où l'on commençoit après le dîner à lever les tables, les cris de joie, les acclamations qu'on entendit s'élever vers le port, annoncèrent la flotte de la grande Bretagne, & l'arrivée de Liſvard, de Briſène & de la jeune Princeſſe Léonore.

Oriane, ſoutenue par Mabille & Briolanie, vint d'un pas tremblant au-devant de ſa mère. Étant près de Briſène, elle lui tendoit déja les bras; mais en voyant ſon père, quoique ce Prince la regardât alors d'un air attendri, ſes forces l'abandonnèrent, & ſes amies ne purent l'empêcher de tomber à ſes genoux. Liſvard la releva dans ſes bras avec tendreſſe: La ſageſſe éternelle, ma fille, lui dit-il, connoît mieux que nous-mêmes ce qui peut nous rendre heureux; & c'eſt à l'accompliſſement de ſes décrets, que je dois le plus beau jour de ma vie. A ces mots, il remit Oriane entre les bras de Briſène; &, tandis que cette Reine l'y ſerroit tendrement, Eſplandian tout en larmes s'échappa des perſonnes qui le retenoient, & vint ſe jetter dans ceux de ſa mère. O vous, ames ſenſibles, qui goûtez le bonheur pur d'aimer! pères, époux, enfans dignes de ces noms ſi

chers à l'Eternel, & qui ſont la gloire & le bonheur de la nature, arrêtez vos yeux ſur ce ſpectacle attendriſſant, & conſervez chérement dans vos cœurs tous les ſentimens qu'il inſpire!.... Amadis éperdu de joie, & levant les yeux au Ciel, étendoit les bras; il eût deſiré les y ſerrer tous enſemble.

Liſvard interrompit à regret une ſcène ſi touchante: Mon frère, dit-il à Perion, ils vont ſuccomber!.... allons à leur ſecours. A ces mots, les deux vieux Rois, ces deux heureux pères, relevèrent leurs enfans, & tous enſemble reprirent le chemin du palais d'Apollidon.

Ils étoient prêts à rentrer dans ce palais, lorſque des cris d'une multitude effrayée ſe firent entendre: le peuple couroit de toutes parts, en fuyant les bords de la mer ſur laquelle on appercevoit une montagne de feu qui paroiſſoit s'avancer vers l'Iſle ferme, & n'en devoir faire qu'un monceau de cendres; les Dames ſe jettèrent promptement dans le palais; mais l'intrépidité des Chevaliers les fit avancer vers le port, pour obſerver ce terrible phénomène: bientôt ils diſtinguèrent un rocher de feu qui s'élevoit juſqu'aux nues, & qu'un vent impétueux pouſſoit vers le port. Lorſque ce rocher n'en fut plus qu'à la diſtance de cinq cents toiſes, il ſe fendit en deux avec un fracas

terrible ; les deux parties s'abîmèrent dans la mer, & laissèrent voir un ſerpent monſtrueux qui nageoit & fendoit l'onde, en étendant deux ailes longues comme la portée d'une flèche : la tête de ce monſtre, plus élevée que les mâts des plus grands vaiſſeaux, vomiſſoit de ſa gueule des torrens de flammes qu'accompagnoient d'affreux mugiſſemens. La terreur eut pour lors quelque accès dans l'ame de la plupart des Chevaliers ; mais, animés par l'intrépidité des deux Rois & des Princes qui les ſuivoient, l'honneur les retint, & tous enſemble, ils bravèrent & la fureur du monſtre & la mort. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſque tout-à-coup ils apperçurent le monſtre battre des ailes & s'élever, en ceſſant de jetter des feux & de mugir. Une frégate dorée, & couverte de guirlandes, de pierreries & de banderoles, ſortit de ſes flancs, & s'avança doucement vers le rivage, au ſon harmonieux des inſtrumens que douze jeunes & belles Nymphes faiſoient retentir au loin. Amadis & les deux Rois, à ces nouveaux ſignes, reconnurent la ſage Urgande ; &, ſuivis du nouvel Empereur, ils s'avancèrent au-devant d'elle.

Nous ſavons que cette célèbre Fée ſe nommoit Urgande la Déconnue, parce que l'iſle qu'elle habitoit étoit inviſible, & qu'elle ne

paroiſſoit jamais que ſous les formes les plus étranges, & ſouvent aſſez hideuſes pour inſpirer la terreur; mais dans ce moment Urgande, ſe trouvant au milieu de ſes meilleurs amis, parut ſous ſa figure naturelle, & cette figure étoit auſſi majeſtueuſe qu'agréable. Les deux Rois lui donnèrent la main pour deſcendre de ſon vaiſſeau; & l'Empereur Arquiſil, qui ne l'avoit jamais vue, reſta confondu dans la foule.

Arquiſil cependant fut le premier auquel Urgande s'adreſſa : Seigneur, lui dit-elle, quoique vous n'ayiez pas l'air de me connoître, je ſuis depuis long-tems de vos amies ; l'alliance que vous faites, & que j'avois prévue, augmente encore mon amitié pour vous. Quoique une diſtance immenſe ſépare l'iſle que j'habite de la capitale du monde où vous régnez, moins d'un jour me ſuffit pour me rendre auprès de vous; & l'Impératrice m'eſt ſi chère, que je ſauverai de la mort le premier fruit de ſon hymen avec vous, & que je veillerai ſur le bonheur de vos jours, & ſur la deſtinée de votre poſtérité. L'Empereur lui baiſa la main d'un air galant & plein de reconnoiſſance: L'univers connoît quel eſt votre pouvoir, Madame, lui dit ce Prince; & Liſvard, Perion & leurs enfans, m'ont appris quelle eſt votre bonté.

Urgande, embraſſant Amadis, lui dit: Vous

avez enfin ce que vous desiriez le plus au monde; cet amour heureux ne laissera point languir votre valeur; les travaux, les victoires & l'amour rempliront également les jours de votre longue & glorieuse vie. Madame, dit Amadis, je n'ai plus rien à craindre, & je ne demande au Ciel que de me conserver Oriane & votre amitié.

Les deux Rois prièrent Urgande de se laisser conduire au palais d'Apollidon, dont les Dames, revenues de leur frayeur, avoient fait ouvrir les portes, & s'étoient mises en marche pour venir au-devant d'Urgande.

Cette Fée, avant de les suivre, se fit amener deux jeunes Damoisels qu'elle avoit laissés dans son vaisseau. Leur grace, leur parure & leur beauté surprirent lorsqu'ils parurent; Urgande les prit tous les deux par la main, & sur le champ, appellant Esplandian: Mon mignon, lui dit-elle, je vous amène deux compagnons dignes de vous; ils vous seront utiles, & vous jouirez de bonne heure avec eux des charmes d'une tendre amitié. Le jeune Esplandian courut les embrasser tous deux avec toute la grace possible. L'un des deux, nommé Manéli, avoit une taille haute, de beaux traits, un air noble & sérieux; le second, nommé Talanque, ressembloit au jeune Achille chez Lycomèdes; on

eût pu le déguiſer de même ſous les habits d'une Nymphe, il en avoit la beauté ; mais peut-être n'en eût-il pas eu la modeſtie : ſes regards perçans, tendres & preſque malins, tels que ceux de Galaor, euſſent bientôt dévoilé ſon ſexe ; & quelqu'une de ſes jolies compagnes eût été pour lui ce qu'une épée & des armes furent pour le fils de Thétis.

Belle Oriane, lui dit Urgande en l'embraſſant, un amour heureux & tranquille va faire votre bonheur ; mais n'oubliez point les plaiſirs qu'il vous accorda quand il étoit troublé par les peines ; il ne doit rien perdre pour vous de ſes charmes & de ſa vivacité.

Urgande careſſa tour-à-tour toutes les jeunes beautés que cette grande Cour raſſembloit ; il n'en fut aucune à laquelle elle ne dît quelque choſe de particulier ſur ſes ſecrets les plus intimes, & ſur ſa deſtinée ; il n'en fut aucune à laquelle elle ne promît ſes ſecours & ſon amitié. Ah ! divine Urgande, ne put s'empêcher de lui dire tout bas l'aimable Briolanie, ah ! de grace, ſervez-vous de tout votre pouvoir pour que Galaor me ſoit fidèle. Charmante Reine, lui dit Urgande, un enchanteur bien plus ancien, bien plus puiſſant que moi ; règle la deſtinée des Chevaliers qui lui reſſemblent ; mon art n'eſt rien vis-à-vis celui que ſait em-

ployer l'Amour ; mais vos yeux, votre eſprit me raſſurent aſſez : ſoyez toujours tout ce que vous êtes, & ſoyez sûre que Galaor vous aimera toujours.

Urgande engagea facilement les deux Rois à ne pas différer le bonheur de tant d'illuſtres amans ; & non-ſeulement elle ſuppléa par ſon pouvoir à ce qui n'étoit pas encore préparé pour cette grande fête, mais elle ſut y faire paroître tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, la galanterie & la dignité.

Ce beau jour étant arrivé, & le ſon de mille inſtrumens guerriers qui perçoient la nue, ayant annoncé le lever du ſoleil & cette grande fête, le ſaint Hermite Naſcian fut préparer le Temple pour l'auguſte cérémonie qu'il alloit accomplir ; une tunique de lin couvroit ſa robe de bure & ſon cilice ; ſa longue barbe blanche tomboit ſur ſon étole brillante du feu des diamans : c'eſt en cet état qu'il reçut tour-à-tour à ſes genoux, en joignant leurs mains, l'Empereur & Léonore, Amadis & Oriane, Galaor & Briolanie, Agrayes & Olinde, Bruneau de Bonnemer & Mélicie, Graſandor & Mabille, Floreſtan & Sardamire, Quedragant & Graſſinde. Eſplandian parut dans cette cérémonie ; Liſvard & Perion le conduiſirent eux-mêmes aux genoux de Naſcian, entre Amadis & l'heureuſe Oriane ;

& le ſaint Hermite, après les avoir bénis tous les trois enſemble, répéta le Cantique de Siméon, &, d'une voix forte encore pour ſon âge, il entonna cette Hymne de louange que la reconnoiſſance a conſacrée à l'Eternel.

A peine ces heureux époux furent-ils ſortis du Temple, qu'Amadis, fléchiſſant un genou devant le Roi, lui dit : Quoique vous m'ayiez donné tout ce qui peut faire mon bonheur, en me donnant Oriane, j'oſe cependant encore vous requérir un don. Parlez, mon cher fils, s'écria Liſvard; il n'en eſt aucun que je ne vous accorde, & même cette couronne. A ces mots, il ôtoit la ſienne, qu'il vouloit poſer ſur la tête d'Amadis : Ah ! Sire, s'écria vivement ce Prince, en la refuſant, que ne puis-je en ajouter une nouvelle à celle que vous portez ſi dignement ! Non, Sire, ce n'eſt point pour moi que je deſire une nouvelle gloire; mais vous ſavez que la fin des enchantemens du palais d'Apollidon & de la chambre défendue eſt réſervée à celle qui pourra ſurpaſſer Grimanèſe par ſa loyauté, ſes vertus & ſes charmes. Ah ! Sire, qui peut douter que cette victoire ne ſoit deſtinée à la divine Oriane ? Le don que vous m'avez accordé, Sire, c'eſt d'obtenir de la Princeſſe votre fille, qu'elle aille de ce pas à l'épreuve de l'arc & de la chambre dé-

fendue. Oriane rougit & n'en parut que plus digne de triompher de Grimanèſe ; elle ne put refuſer ſon père, ni la première grace que lui demandoit Amadis. Olinde & Mélicie, par attachement pour Oriane, & peut-être un peu jalouſes en ſecret de la gloire que cette Princeſſe alloit acquérir, s'offrirent & furent acceptées pour l'accompagner dans cette épreuve. Agrayes & Bruneau ne purent les voir s'expoſer ſans quelque alarme ; mais ils aimoient, & l'on croit facilement que l'objet qu'on aime doit toujours réuſſir. Pour Mabille, elle étoit trop ſenſée pour tenter cette épreuve : Je paſſerois encore plus facilement que jamais, dit-elle à Graſandor, ſous l'arc des loyaux amans, & ce que je ſens & n'ai jamais ſenti que pour vous m'en aſſure ; mais je connois trop la ſupériorité des charmes d'Oriane pour lui diſputer la palme de la beauté. Ah ! du moins, lui dit Graſandor, perſonne ne vous la diſputera jamais dans mon cœur, & la conquête de la chambre défendue ne pourroit vous donner plus de charmes à mes yeux.

Les trois Princeſſes s'étant priſes par la main, s'avancèrent à l'arc des loyaux amans, & le passèrent ſans obſtacle. Jamais la ſtatue qui le ſurmontoit n'avoit répandu tant de fleurs, jamais ſa trompe n'avoit rendu des ſons ſi mélo-

dieux : Mélicie ne reconnut dans ces nouveaux ſons, ni ceux de la muſique guerrière des Gaules, ni les ſons triſtes & langoureux des bords du Lignon ; ceux qu'elle entendoit lui parurent également expreſſifs & variés. Les trois Princeſſes en furent aſſez frappées pour les retenir & les noter à leur retour : on a cru même ſouvent que, depuis, ces airs notés de leurs mains avoient été retrouvés par Pergolèſe & Piccini, dans le creux du piédeſtal d'une ſtatue de Memnon.

Les trois Princeſſes s'arrêtèrent long-tems pour admirer les ſtatues d'Apollidon & de Grimanèſe. La modeſte Oriane fut ſi frappée de la beauté de Grimanèſe, qu'elle ſe repentit d'avoir oſé ſe ſoumettre à l'épreuve de la chambre défendue : Mais du moins, dit-elle tout bas dans ſon cœur, nulle autre ne ſera plus heureuſe que moi. Oriane & les deux Princeſſes ayant jetté les yeux ſur la table de jaſpe, y lurent d'abord les noms de Briolanie & de Mabille ; bientôt elles virent un trait de lumière parcourir ce jaſpe, & graver leurs noms à côté de ceux de leurs amans, qui depuis long-tems étoient déja ſur cette table. S'étant enſuite ſéparées pour obſerver la quantité de merveilles dont l'eſpace qui renfermoit l'arc étoit enrichi, Oriane s'approcha d'une fontaine dont le baſſin

relevé sur un massif de corail & de roseaux, étoit formé comme une conque marine; une statue d'agathe représentant la Déesse des Amours, y paroissoit assise sortant des eaux comme au jour de sa naissance; elle tenoit d'une main la pomme d'or qu'elle reçut du berger Phrygien; de l'autre, elle sembloit badiner avec une perle qui pendoit à son oreille, & cette perle étoit la pareille de celle que Cléopâtre avoit fait dissoudre pour son amant. Oriane ayant plongé sa main pour puiser de l'eau limpide qui le rempliſſoit, la statue avança son bras vers elle, & lui présenta la pomme; détachant en même tems de son autre main la perle qui pendoit à son oreille, elle la lui présenta de même; & la statue de l'arc rendit encore de nouveaux sons, qu'un accompagnement simple & mélodieux, formé par différens instrumens, soutenoit sans leur rien faire perdre de leur chant divin. Si les deux autres Princesses eussent moins aimé la belle Oriane, elles n'auroient pu la voir maîtresse de ces riches dons sans quelque jalousie; mais d'ailleurs, Oriane ne les avoit reçus qu'étant séparée d'elles, & c'est ce qui leur fit prendre le parti de ne la plus quitter. Ce parti fut très-sage; peut-être n'eussent-elles osé s'approcher sans elle d'une porte que deux dragons affreux défendoient: bientôt, à l'aspect

d'Oriane, ils baissèrent leur tête redoutable. Oriane traversa le passage avec ses compagnes; elles entrèrent dans le vaste labyrinthe où, sur une colonne de porphyre très-élevée, on voyoit une urne de cristal de roche, qui renfermoit le reste du feu que Prométhée avoit ravi des Cieux. Ce feu brillant étoit l'une des principales merveilles du palais d'Apollidon, & devoit se dissiper à l'aspect de celle qui surpasseroit Grimanèse; il parut en effet s'élancer tout-à-coup de son urne, entourer la tête des trois Princesses, s'élever & se dissiper en entier dans les airs. Ce feu céleste fut alors perdu pour les mortels; c'est vainement que Zoroastre, & que, depuis ce grand Mage, plusieurs savans ont cru qu'ils en avoient rassemblé quelques étincelles; ils n'en ont joui tout au plus que quelques instans, & n'ont jamais pu réussir à s'en former un foyer qui fût durable.

Pendant que les trois Princesses employoient un tems assez long à voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, Grassinde, fière de la victoire que ses charmes avoient remportée par la valeur de son frère dans la Romanie, & par celle d'Amadis dans la grande Bretagne, ne douta presque point qu'elle ne pût faire la conquête de la chambre défendue, en y précédant Oriane, qu'elle crut retenue pour long-tems dans le labyrinthe.

Graſſinde, ſans conſulter Amadis, Quedragant ni les deux Rois, s'avança la tête haute & ſes beaux cheveux épars vers l'arc des loyaux amans; ſon ame pure & ſa candeur méritoient les fleurs que lui jetta la ſtatue.

Elle paſſa librement cet arc, & elle fut contempler les deux ſtatues: tandis que ſon nom ſe gravoit ſur le jaſpe, encouragée par ce premier ſuccès, elle marcha vers le premier perron par lequel on montoit à la chambre défendue: elle ne le monta qu'avec peine, quoique ſes genoux ne ſentiſſent encore qu'une molle réſiſtance; mais lorſqu'elle voulut monter la première marche du ſecond perron, une force irréſiſtible la renverſa ſur le dos, & la repouſſa juſques ſur le ſeuil de l'arc qu'elle avoit franchi. Perion, la voyant étendue ſans connoiſſance, s'écria: Eh! mon ami Quedragant, cours donc vîte au ſecours de ton épouſe. Laiſſez, laiſſez, dit le bon Quedragant, il n'y a pas grand mal que ſon petit amour-propre ſoit un peu puni: eh! de par Dieu, Graſſinde n'eſt encore que trop belle pour un ancien guerrier de race de géant, tel que moi; je ne ſuis pas trop fâché qu'elle ne tire plus tant d'avantage de ſa beauté; ſes deux premières victoires l'euſſent peut-être rendue ſuperbe & dédaigneuſe avec moi, & cette petite correction va me rendre ma femme auſſi

douce & modérée qu'elle eſt belle. Perion ne put s'empêcher de rire des bonnes raiſons que Quedragant donnoit de ſa tranquille ſécurité; à la fin, il courut l'aider à remporter Graſſinde, qui ſe contenta de dire en reprenant ſes eſprits: Ah! mon cher Quedragant, ſi mon aventure ne me rend pas moins belle à tes yeux, je n'ai rien perdu. Quedragant la raſſura par les careſſes les plus tendres: Cette palme de la beauté, lui dit-il, n'a de prix que celui qu'y met l'amour propre; ſoyez ſenſible au plus tendre amour que j'ai pour vous, & chaque jour mes ſoins attentifs, mes deſirs & mon dévouement à vos ordres, vous en feront cueillir une plus belle & plus durable.

Agrayes & Bruneau virent avec crainte Olinde & Mélicie ſortir du labyrinthe, & s'avancer pour venger Graſſinde: l'une & l'autre montèrent preſque ſans oppoſition les trois marches du premier perron; mais Olinde fut enlevée de la première marche du ſecond perron, & Mélicie de la ſeconde; l'une & l'autre furent emportées les yeux fermés ſur les fleurs dont la ſtatue avoit jonché le ſeuil de l'arc des loyaux amans; bientôt les nouvelles fleurs qui tomboient ſur elles les firent revenir, & leur fit voir Agrayes & Bruneau de Bonnemer à leurs genoux.

Oriane étant reſtée ſeule dans l'enceinte qui renfermoit les perrons, Amadis s'approcha d'elle les yeux pleins d'amour: Divine Oriane, lui dit-il, cette pomme que vous avez déja reçue vous eſt le gage d'une victoire que vous ſeule pouviez remporter; allez ouvrir cette porte ſi redoutable pour toutes les autres beautés, & triomphez des charmes & des vertus de Grimanèſe, auſſi facilement que vous vous ſoumîtes à jamais le Damoiſel de la mer.

Le premier moment d'une grande paſſion eſt bien vif & bien doux à ſe rappeller quand elle eſt heureuſe. Oriane ſentit palpiter ſon cœur; Amadis crut voir briller une flamme céleſte dans ſes yeux; il la ſuivoit des ſiens, lorſqu'elle s'éleva légérement ſur le premier perron. Oriane alors encouragée par les regards de ſon amant, monta les deux premières marches, & ne ſentit à la troiſième que cette légere réſiſtance que les fleurs prêtes à couper d'une prairie, oppoſent à la courſe légère des Nymphes; la même main qu'on avoit vue paroître lorſqu'Amadis avoit franchi les perrons, ſe ſaiſit doucement de celle d'Oriane, & l'attira dans la chambre défendue, dont les portes d'or reſtant alors ouvertes, laiſsèrent voir l'intérieur de cette chambre, reſplendiſſant de lumière. Mille voix s'en élevèrent, en criant: Vive, vive celle dont l'ame & la beauté

ſurpaſſent

ſurpaſſent encore celles qu'on adoroit dans Grimanèſe ! qu'elle règne à jamais ſur nous, & qu'elle faſſe toujours le bonheur du parfait Chevalier, reconnu déja pour être ſupérieur au grand Apollidon !

Le Chevalier Yſanie, ancien Gouverneur de l'Iſle ferme, s'avança alors, &, montant librement ſur le dernier perron, éleva ſa voix pour déclarer que la conquête qu'Amadis & la belle Oriane avoient faite de la chambre défendue, en rendoit l'accès libre, & détruiſoit tout ce qui n'étoit que l'ouvrage des enchantemens dans le palais d'Apollidon; il y reſtoit d'ailleurs tant d'ornemens précieux & tant de beautés réelles, que l'on regretta peu ce qui n'avoit été juſqu'alors que l'effet d'un preſtige & de l'illuſion.

Yſanie fit préparer le lit nuptial d'Amadis dans la chambre défendue. Un feſtin où chaque Chevalier répéta, ſur le mets royal d'un paon couronné, les mêmes ſermens que le Ciel avoit reçus, ſuivit le triomphe d'Oriane. Ce feſtin dura juſqu'au coucher du ſoleil; la nuit délicieuſe qui devoit le ſuivre ne pouvoit être trop longue pour tant d'heureux amans; & les bons Rois Perion & Liſvard, biens rians & bien colorés par les vins précieux de la Grèce & de la Gaule, prirent gaiement Eliſène & Briſène ſous le bras; &, tout en chantant & les faiſant

quelquefois rougir, ils se retirèrent en priant leurs enfans de se renfermer promptement aussi, de peur qu'on ne troublât leur sommeil.

Les fêtes les plus gaies & les plus brillantes, durèrent pendant huit jours dans le palais d'Apollidon, devenu celui d'Amadis; Urgande y parut très-aimable & très-gaie, & se plut à faire connoître à cette Cour brillante que tout ce qu'elle avoit prédit jusqu'alors du jeune Esplandian étoit accompli. Cette sage Fée fit de nouvelles prédictions, mais elle les enveloppa de tant d'obscurité, qu'elles ne purent être dévoilées que lorsqu'elles furent accomplies.

Un jour que cette belle Cour s'amusoit à voir le jeune Esplandian jouer aux barres, sauter avec le petit Roi de Dace, Ambor fils d'Angriotes d'Estravaux, Talanque & Maneli qu'Urgande avoit amenés dans son vaisseau, cette Fée ne put s'empêcher de tirer à part le Roi Cildadan, & Galaor devenu Roi de Sobradise, par son mariage avec Briolanie : Que vous semble, leur dit-elle, de ces jeunes Damoisels que je donne pour compagnons au fils d'Amadis? Ma foi, Madame, dit Cildadan, je les trouve charmans, sur-tout celui qui porte dans ses traits & dans sa physionomie cet air si vif & si gaillard, que j'aime en mon frère & compagnon Galaor. Ah! mon frère, s'écria celui-ci, vous

n'avez donc pas bien regardé l'autre, ſi vous donnez la préférence à Talanque? Maneli a des traits auſſi beaux, un regard fier & perçant, qui reſſemble beaucoup aux vôtres. Urgande ſe mit à rire en voyant naître en eux un air d'embarras à meſure qu'ils examinoient ces jolis Damoiſels: Appellons-les, dit-elle, & voyons ce qu'ils feront. Venez un moment avec moi dans ce boſquet voiſin, mes chers enfans, continua-t-elle, en y conduiſant les deux Rois. Les deux Damoiſels quittèrent leur jeu pour la ſuivre: Choiſiſſez, leur dit-elle, entre ces deux Chevaliers celui que vous vous ſentirez le deſir d'embraſſer. Les deux Damoiſels rougirent, reſtèrent un moment en ſuſpens. Maneli d'un air noble & reſpectueux vint à Cildadan, prit ſes mains & les voulut baiſer; Talanque regarda fixement Galaor, ſe mit à lui ſourire, & vint en deux ſauts ſe jetter entre ſes bras. Je devrois vous gronder, dit-elle aux deux Rois: ſouvenez-vous du tems de mon voyage chez Alquiſe; & mes nièces, mes pauvres petites nièces! ne ſentez-vous rien à vous reprocher? Cildadan embarraſſé n'oſoit répondre; mais la nature & le caractère vif de Galaor l'emportant alors: Viens, mon cher enfant, dit-il en ſerrant Talanque dans ſes bras, viens aux genoux d'Urgande avec moi pour

obtenir la grace de ton père. A ces mots, s'y jettant l'un & l'autre, ils baisèrent tous deux l'une de ſes mains; & Cildadan encouragé par cet exemple, ſe ſaiſit de ſon autre main avec Talanque. Urgande n'étoit rien moins que ſévère; & de plus elle avoit lu dans les aſtres que Talanque & Maneli devoient naître à tems pour être les compagnons d'Eſplandian, & qu'il eſt bien difficile que des Demoiſelles de quinze ans & des Chevaliers de vingt, puiſſent reſter huit jours tête à tête enſemble ſans ſe plaire, & ſans ſe le dire, quand ils ont été bien élevés. Allez, allez, mes amis, dit-elle aux deux Rois, aimez bien les enfans de Soliſe & de Juliande, & ſoyez sûrs qu'ils vous reſſembleront par leur courage; mais tenons cette aventure ſecrette; & ſur-tout vous, Galaor, oubliez Juliande, & ne vous occupez plus que de l'aimable Briolanie.

Ils revinrent promptement enſemble rejoindre la Cour: Roi Liſvard, dit-elle, c'eſt avec regret que je vous annonce de nouveaux malheurs; mon pouvoir eſt ſouvent combattu par des ennemis qui me ſont redoutables; moi-même je crains de ſuccomber ſous leurs enchantemens, & je ne peux prévoir pour moi ſi le tems en eſt proche; tout ce que je peux vous dire, c'eſt qu'Eſplandian & ſes quatre compagnons

pourront seuls nous délivrer des piéges que ces ennemis sont prêts à nous tendre. Gardez bien le perfide Arcalaüs dans sa cage de fer: voici deux anneaux pour vous défendre de ses enchantemens, au cas que ce traître trouvât le moyen de recouvrer sa liberté. A ces mots, Amadis & Oriane les reçurent de sa main: Je pars, leur dit-elle à tous; mais tant qu'Urgande sera libre, tant qu'elle aura du pouvoir, soyez sûrs qu'elle veillera sur vous. Je laisse à l'entrée du port ma grande Serpente, dans laquelle des Ecuyers gardent les armes & les chevaux que je destine aux Damoisels, pour le jour qu'ils seront armés Chevaliers. Tel qui se croit votre ennemi, doit armer de sa main Esplandian. Ce jeune Prince, le Roi de Dace, Talanque, Ambor & Maneli, sous le nom de Chevaliers de la Serpente, mettront à fin de grandes aventures; & le grand aigle impérial récompensera de son propre sang le gentil faucon Pélégrin, qui l'aura délivré du bec tranchant des corbeaux & des serres cruelles des vautours d'outre-mer.

Tous les Princes reconduisirent Urgande au bord de la mer: cette sage Fée s'embarqua sur un léger esquif, qu'un vent frais fit bientôt disparoître; une épaisse nuée parut alors envelopper la grande Serpente, que jusqu'alors on avoit vue sur ses ancres à demi-lieue en mer, & qui

ceſſa d'être viſible. Amadis, qui ſavoit que la ſage Urgande ne faiſoit rien ſans deſſein, n'en fut point inquiet, & prévit que ce ſingulier vaiſſeau ne reparoîtroit que lorſqu'il en ſeroit tems.

Pendant les fêtes qui ſuivirent encore le départ d'Urgande, l'Empereur Arquiſil ayant fait revenir de Vindiſilore la flotte que ſon prédéceſſeur avoit amenée, prit congé des Princes & des Princeſſes, & repaſſa ſuivi de Floreſtan & de Sardamire, pour prendre poſſeſſion de l'Empire, & faire monter ſa chère Léonore ſur le trône des Céſars.

Perion peu de jours après repartit pour la Gaule avec la Reine Elisène; & Galaor partit avec Bruneau, pour l'aider à conquérir le reſte des Etats d'Aravigne, dont une partie étoit limitrophe avec le Royaume de Sobradiſe. Quedragant, Agrayes, Angriotes, furent de cette expédition; il ne reſta donc près d'Oriane & d'Amadis, dans l'Iſle ferme, que Mélicie, Graſandor & Mabille, Graſſinde, Eſplandian, le jeune Roi de Dace, & les trois autres Damoiſels leurs compagnons.

Amadis & Graſandor, au comble de la félicité, jouiſſoient non-ſeulement de celle d'un amour heureux & tranquille, avec des épouſes adorées, mais ils jouiſſoient auſſi des charmes

de l'amitié. Mabille, plus aimable que jamais, avoit perdu cette contrainte que ſa modeſtie & ſon état de Demoiſelle avoit portée juſqu'alors dans ſon air & dans ſes diſcours; le plus riant badinage animoit la ſociété de ces quatre heureuſes perſonnes; & même Oriane, devenue moins ſérieuſe, imaginoit chaque jour de nouveaux divertiſſemens. Une forêt immenſe, bien percée & pleine de bêtes fauves, les invitoit ſouvent à choiſir le plaiſir de la chaſſe, d'autant plus qu'Amadis & Graſandor, toujours occupés de l'honneur de la Chevalerie, ſe plaiſoient à former les cinq jeunes Damoiſels, & les entretenoient en des exercices propres à déployer leur force.

Amadis s'étant un jour écarté fort loin de la calèche des Princeſſes, à la pourſuite d'un vieux cerf à tête biſarre, arriva ſur le ſommet d'une montagne qui ſe coupant en falaiſe, deſcendoit juſqu'à la mer; il fut très-ſurpris en voyant une Demoiſelle toute en pleurs qui venoit d'aborder dans une barque, & qui ſe fit apporter par deux Ecuyers un Chevalier mort, armé de toutes pièces. La Demoiſelle fit étendre ce Chevalier ſur l'herbe, & poſa ſur ſon écu ſa tête qu'elle baignoit de ſes pleurs.

Amadis, quoique ſans armes, n'héſita point à paroître; ce Héros n'avoit jamais vu de mal-

heureux, ſans les ſecourir. La Demoiſelle regardoit Amadis ; ce Prince cherchoit à la reconnoître, lorſqu'elle vint ſe jetter à ſes pieds : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de la malheureuſe Dariolette. Eh ! que puis-je faire pour vous, lui dit Amadis en l'embraſſant ? Hélas ! dit-elle, délivrer mon père & venger mon époux. Vous ſavez que Perion nous a tous comblés de biens, & qu'il a nommé mon père, comme bon & loyal Chevalier, pour commander ſur les côtes oppoſées à la grande Bretagne : j'avois épouſé depuis un an le malheureux Chevalier que vous voyez étendu ſans vie : rien ne manquoit à notre bonheur. Perion connoiſſant mon tendre attachement pour vous, nous envoya dire de nous rendre promptement à l'Iſle ferme, pour aſſiſter à votre mariage avec la Princeſſe Oriane ; nous ne balançâmes pas à nous rendre à des ordres ſi chers : nous partîmes dans une barque, avec l'eſpérance d'arriver en peu de jours auprès de vous. Hélas ! le ſort le plus affreux nous étoit deſtiné : une violente tempête nous fit entrevoir la mort, nous écarta de notre route, & nous jetta ſur la côte d'une iſle que nous apprîmes des habitans ſe nommer l'Iſle vermeille. Nous fûmes bientôt entourés par une garde nombreuſe, qui nous conduiſit au ſeigneur de cette iſle : c'étoit le redoutable géant Balan, fils du géant

Mandafabul, que vous tuâtes dans la bataille contre Cildadan, lorſque ce géant emportoit le Roi Liſvard ſur ſes vaiſſeaux. Quand nous parûmes devant lui : Puiſque vous êtes Chevaliers, dit-il, il faut que vous vous ſoumettiez à la coutume que j'ai établie depuis la mort de mon père Mandafabul. Tout Chevalier Gaulois ou Breton doit reſter dans mes fers, s'il ne peut ſoutenir un combat contre moi pendant une heure, à la fin de laquelle je lui rends ſon cheval & ſes armes en le comblant de préſens, s'il a pu me réſiſter; choiſiſſez promptement ou de combattre ou de porter des fers.

Mon père & mon époux, pleins de courage, préférerent la mort à la captivité. Le géant leur dit : C'eſt à regret que je vais vous combattre; mes mœurs ne me portent point à la cruauté; & mon épouſe, fille du bon géant Gandalac, s'oppoſeroit à la coutume qui s'exerce contre les Chevaliers Gaulois ou Bretons, ſi mon honneur ne m'avoit pas forcé de l'établir pour venger la mort de mon père ſur tous les Chevaliers du parti d'Amadis ou de Liſvard, juſqu'à ce que l'un de ces deux Princes vienne lui-même dans mon iſle m'en faire raiſon.

Mon époux fut le premier qui tenta le ſort des armes; ſa lance ſe briſa ſans ébranler le géant dont la rencontre fut ſi terrible, que

l'homme & le cheval roulèrent ſur la pouſſière, les vertebres du col briſées & ſans vie. Mon père qui prit ſa place, ne réſiſta pas davantage à la force du géant; mais celui-ci qui paroiſſoit ne voir qu'à regret le premier combattant ſans vie, ne voulut point ſe ſervir de ſa lance contre mon père, & la laiſſant tomber, il le ſaiſit d'un bras puiſſant au paſſage, l'enleva des arçons, & le porta ſur ceux de ſon cheval à la porte des priſons. Je m'écriai dans mon déſeſpoir: Ah! qu'Amadis ou Galaor ne ſont-ils ici pour venger mon père & mon époux! Je doute, me dit Balan, que Galaor voulût combattre le gendre de Gandalac, qui prit ſoin de ſon enfance; mais pour Amadis, ah! ſi vous pouvez le trouver & l'engager à vous ſuivre ici, je vous promets la liberté de votre père, & de réparer autant que je le puis le tort que je vous ai fait. Je vais le chercher, barbare, m'écriai-je déſeſpérée; mais laiſſez-moi du moins emporter le corps de mon malheureux époux, pour que ſa vue puiſſe exciter Amadis à me venger. De tout mon cœur, dit Balan. A ces mots, faiſant porter le corps tout armé de mon époux dans ma barque, dont il fit renouveller les vivres, il me donna même un pilote qui connoît ces mers-ci, pour me conduire plus promptement à l'Iſle ferme. Vous voyez, Seigneur,

ajouta-t-elle, que vous n'avez pas un moment à perdre pour punir l'audace de Balan qui, ſachant que je ſuis sûre de vous trouver, pourroit croire, ſi vous différiez, que vous héſitez à combattre contre lui.

Amadis fut très-touché de ce que Dariolette venoit de lui raconter : voulant également la venger & détruire la coutume que Balan avoit établie ; mais jugeant bien qu'Oriane & Mabille s'oppoſeroient fortement à ſon départ, il prit ſur le champ le parti de faire déſarmer le Chevalier mort par un de ſes Veneurs qui venoit de le joindre ; &, s'étant couvert des armes du mort, il chargea le Veneur de dire à Graſandor qu'il étoit forcé de partir pour une affaire où ſon honneur étoit très-intéreſſé, le priant de conſoler Oriane qu'il comptoit rejoindre dans peu de jours.

S'étant embarqué, dès qu'il eut perdu l'Iſle ferme de vue, il fit pluſieurs queſtions au pilote ſur le compte de Balan. C'eſt, lui dit cet homme, le meilleur & le plus vertueux des Souverains; ſon épouſe, fille de Gandalac, & ſon fils Bravor, ſont adorés de leurs Sujets. Il faut que Balan croie ſon honneur bien intéreſſé pour avoir établi cette coutume dont nous l'avons vu gémir lui-même, lorſque les Chevaliers qui ſe ſont expoſés à ſa force ſurnaturelle, ont

perdu la vie ſous ſes coups. Au reſte, ajouta le pilote, vous n'avez à craindre aucune ſupercherie de ſa part; ſa religion & ſa loyauté ſont égales à ſa valeur.

Amadis, ſur tout ce qu'il entendoit dire de Balan, regrettoit de l'avoir pour ennemi; plein de reconnoiſſance d'ailleurs pour les ſoins que ſon beau-père Gandalac avoit pris de ſon frère Galaor, & s'avouant à lui-même qu'il étoit bien naturel qu'un fils cherchât à venger la mort de ſon père, ce fut ſans animoſité qu'il marcha contre Balan, & qu'il aborda dans ſon iſle.

Dariolette ayant fait avertir Balan qu'elle avoit amené le Chevalier qu'elle s'étoit engagée de lui conduire, Balan ne put jamais croire que ce pût être Amadis, & qu'un ſi grand Prince, dans les premiers jours de ſon mariage, ſe fût arraché des bras d'Oriane, pour venir le combattre. Cependant ſelon ſa généroſité naturelle, Balan ayant appris que le Chevalier arrivé de l'Iſle ferme n'avoit point de cheval, il lui fit conduire un des meilleurs de ſon écurie par un Ecuyer qu'il chargea de lui dire qu'en peu de momens il ſeroit à lui, & qu'il lui donnoit toute ſûreté dans ſon iſle.

Balan en effet ne tarda pas long-tems à paroître; & ne pouvant s'empêcher d'admirer l'air

noble d'Amadis qu'il n'avoit jamais vu juſqu'alors: Seigneur, lui dit-il, j'ai peur qu'on ne vous ait ſéduit par quelque ſupercherie, pour vous engager dans une mauvaiſe querelle; il en eſt tems encore; le courage & la loyauté que vous me montrez, me portent à vous offrir de vous laiſſer retirer ſans combattre & ſans être ſujet à la coutume établie. Je ne ſuis point fait à recevoir de pareilles graces, dit Amadis; je ſuis venu pour combattre, &, ſans plus longtems différer, ſongez à vous défendre.

Ayant couru l'un contre l'autre avec la même rapidité, Balan ayant porté ſa lance trop bas, frappa ſon coup dans la tête du cheval d'Amadis dont la lance perça l'écu de Balan & ſon haubert en ſe rompant; & le reſte du fuſt de la lance achevant de ſe briſer contre les os de la poitrine de Balan, celui-ci tomba ſans connoiſſance, tandis qu'Amadis ſe relevoit de deſſous ſon cheval tombé mort du coup qu'il avoit reçu.

Balan s'étant relevé, mais perdant haleine à chaque inſtant par la force du coup porté contre ſa poitrine, ne put tenir que peu de tems contre Amadis qui le choquoit avec violence de ſon bouclier, ſans lui porter aucun coup de ſa redoutable épée. Ce moyen lui réuſſit, & le bouclier d'Amadis porté contre la poitrine de

Balan avec violence, ayant achevé de lui faire perdre la reſpiration, Balan tomba comme mort à la renverſe ; & le généreux Amadis ne ſe porta ſur lui que pour prendre ſon épée & ſon bouclier, comme auſſi pour lui donner de l'air en délaçant ſon caſque.

Le jeune Bravor, fils de Balan, ne put tenir au ſpectacle de voir un père qu'il adoroit en cet état ; & croyant qu'Amadis ne ſe portoit ſur lui que pour lui donner la mort, il ne contint pas à tems une troupe qu'il commandoit, & la laiſſa courir ſur Amadis & l'attaquer, tandis qu'aidé par quelques Ecuyers, il emporta ſon père qu'il fit étendre ſans connoiſſance ſur ſon lit, & qu'il ne put ſe réſoudre à quitter que ſa mère & les Chirurgiens ne fuſſent venus à ſon ſecours.

Pendant ce tems, Amadis avoit peine à ſe défendre de la multitude de gens armés qui l'avoient attaqué, ſe battant en retraite en faiſant tomber les plus audacieux. Amadis s'étoit retiré ſous le balcon de la chambre de Balan, où les colonnes qui ſoutenoient ce balcon l'empêchoient d'être attaqué par derrière & ſur les flancs. Le combat duroit depuis aſſez de tems pour que Balan eût eu celui de revenir à lui ; le bruit des armes qu'il entendit acheva de lui rendre la connoiſſance ; la fureur & le déſeſpoir

s'emparèrent de lui, lorſqu'il ſut que ce bruit étoit cauſé par la lâcheté que ſes gens avoient eue d'attaquer le Chevalier, contre la parole de sûreté qu'il avoit donnée: Traître, cria-t-il à Bravor, ta vie me répondra de la trahiſon que tu laiſſes exercer ſous tes yeux. Bravor ne pouvoit déja plus l'entendre; le même bruit l'avoit frappé; & dans l'inſtant où ſon père ouvrit les yeux, il étoit volé pour faire retirer ſes gens dont il fit tomber aux pieds d'Amadis les deux qui le preſſoient le plus.

Ce tumulte étant appaiſé, Amadis vit enlever Bravor par quatre Ecuyers qui le conduiſoient à ſon père; quelques momens après, un autre Ecuyer deſcendit, & le pria reſpectueuſement de la part de ſon maître de monter dans ſa chambre. Dieux! quel ſpectacle frappa les yeux d'Amadis, en arrivant, près du Géant!

Balan étoit ſur ſon ſéant dans ſon lit; la plaie de ſa poitrine noire & ſanglante étoit découverte, & lui-même en avoit arraché les bandages; ſon fils Bravor, lié de groſſes cordes, étoit à genoux entre deux ſoldats, le col découvert; l'épouſe du Géant au pied du lit, pouſſoit des ſanglots & ſe cachoit les yeux: Approche, Chevalier, dit Balan d'une voix entrecoupée, venges-toi, venges-moi du traître qui vient de violer la parole que je t'avois

donnée; tranches-lui la tête en ma préſence, & viens achever ſur moi ta juſte vengeance: je me ſuis remis au même état dans lequel tu m'as épargné.

Ah! que la grande ame d'Amadis fut émue en admirant la généroſité de Balan! Après avoir joui pendant un inſtant de cette ſcène attendriſſante, Amadis courant à Bravor, le ſerre entre ſes bras, le délie, le prend par la main, & le conduit au lit de ſon père: Vertueux Balan, lui dit-il, fais un effort encore plus généreux; reçois la vie de ton fils de la main d'Amadis, & pardonne-lui la mort de ton brave & trop cruel père. Balan, interdit par cet acte & par ce diſcours, reſte un moment en ſilence, & les larmes coulent de ſes yeux: Oui, je vois Amadis, s'écria-t-il; & quel autre que ce Héros eût pu me réduire au point où je ſuis, & ſurmonter ſa juſte colère? Ah! Prince, continua-t-il, tout eſt effacé de mon ſouvenir, hors le grand acte que vous faites, & ma reconnoiſſance. A ces mots, il tendit ſa main qu'Amadis ſerra dans la ſienne; & prenant Balan dans ſes bras, il le recoucha doucement ſur ſon lit, & voulut aider lui-même à remettre un nouvel appareil ſur ſa bleſſure. L'épouſe de Balan, éperdue d'admiration & de tendreſſe, voulut ſe jetter à ſes pieds: Ah! Madame, lui dit

dit Amadis, c'eſt à moi d'être aux vôtres. Eh! que ne dois-je pas à la fille de Gandalac qui nourrit mon frère Galaor, & qui l'a rendu l'un des premiers Chevaliers de la terre ? Puiſſé-je acquitter dans votre fils Bravor tout ce que le ſang de Gaule doit au vôtre!

Bravor s'excuſa ſans peine auprès d'Amadis d'un premier mouvement qui l'avoit entraîné près de ſon père, ſans lui laiſſer le tems de réprimer l'ardeur inconſidérée & coupable de ceux qui l'avoient attaqué. Le père & le fils jurèrent un attachement éternel au Prince de Gaule; une juſte vénération pour l'ame religieuſe & noble de Balan, rendit ce Géant, le reſte de ſes jours, & le conſeil & le meilleur ami d'Amadis. Son fils Bravor ne le quitta plus dans les combats & dans les aventures les plus périlleuſes; & ce fut de la main d'Amadis même que Bravor reçut pour épouſe la belle Galéotte, fille de Galvane & de la belle géante Madaſime.

Ce fut du mariage de Bravor avec Galéotte que naquit le généreux Balan, ſecond du nom, qui ne dégénéra point des vertus de ſon ayeul. Nous rendrons compte de la ſuite de cette bonne & noble race, avec d'autant plus de zèle & d'affection, que nous voyons par l'ordre chronologique des races, & des Romans du dou-

zième & du treizième siècles, que ce second Balan fut père du fameux Chevalier Ségurades, qui servit avec tant de gloire sous l'ancien Roi de la grande Bretagne Uterpendragon, père du fameux Artus & de Morgane. C'est ce même Ségurades qu'on voit revenir sous le Roi Artus dans l'histoire de Giron le Courtois, & lequel, sans se servir de sa lance (hors contre les jeunes Lancelot du Lac & Tristan de Léonois) joute, âgé de six vingts ans, contre tous les autres jeunes Chevaliers de la Cour d'Artus, & les désarçonne. C'est de ce même Balan que descendit le célèbre Galletaut le Brun, Seigneur des lointaines Isles, le compagnon & l'ami des célèbres amans de la Reine Genièvre & de la belle Reine Yseult; & les notes rapportées dans les manuscrits que d'Herberay traduisit, étoient bien plus que suffisantes pour lui démontrer que s'il eût voulu rechercher le fonds de ce Roman dans sa source, & dans les manuscrits écrits en langue prétendue Picarde, il se fût prouvé facilement à lui-même que les premiers Auteurs Espagnols qui parlent de l'histoire des Amadis, n'ont été que les anciens Traducteurs de nos Romanciers François, & que l'Amadis de Gaule nous est propre, & doit être très-cher à la littérature françoise, comme un Ouvrage d'invention qui la caractérise, & comme un des

plus agréables qui puiſſe honorer ſon berceau.

Tandis qu'Amadis jouiſſoit du plaiſir de s'être acquis des amis vertueux & reconnoiſſans, tandis que le géant Balan guériſſoit de ſa dangereuſe bleſſure, Graſandor ſe livroit à l'inquiétude la plus vive. Dès que ce Prince apprit par le Veneur qu'Amadis étoit prêt à partir pour une aventure périlleuſe, il vola ſur le bord de la mer, où le Chevalier mort & déſarmé fut le premier objet qui frappa ſa vue; la portant de là ſur la mer, il ne vit plus que le haut du màt de la barque ſur laquelle Amadis étoit parti. Son tendre attachement pour ce Prince ne lui permit pas de balancer; &, malgré les pleurs de ſa chère Mabille, il fit promptement équiper une frégate, & fit diriger les voiles vers l'Iſle vermeille.

Mabille ſentit pour la première fois la douleur d'être ſéparée de ce qu'elle aimoit; cette cruelle ſituation n'étoit pas nouvelle pour Oriane; & quoique cette Princeſſe y fût toujours auſſi ſenſible, elle dit alors à Mabille ce que ſouvent la raiſon avoit voulu lui répeter ſans ſuccès. Mabille, plus vive & plus impatiente qu'elle dans ſa douleur, imaginoit ſans ceſſe pour Graſandor les accidens, les périls les plus terribles; & la fin des converſations que ces Princeſſes avoient

enſemble étoit de ſe noyer dans les larmes, de s'alarmer mutuellement, & d'élever des vœux au Ciel pour la conſervation de leurs époux.

Graſandor ayant ſu du Veneur qu'Amadis avoit fait route pour ſe rendre à l'Iſle vermeille, fit faire force de voiles pendant le reſte du jour pour le rejoindre; mais un vent violent s'engouffrant dans les voiles pendant une nuit très-obſcure, le Pilote ne put les caler à tems, fit fauſſe route; & dépaſſant l'Iſle vermeille, il fut forcé d'aborder dans une autre des Iſles Hébrides pour radouber ſon vaiſſeau. Graſandor deſcendit à terre pour reconnoître l'intérieur de cette Iſle; &, ſuivant la principale route d'une forêt, il arriva ſur le milieu du jour à la porte d'un Monaſtère. S'appercevant de quelque trouble parmi les Religieux qui s'étoient avancés pour le recevoir, il leur en demanda la cauſe, & quelle étoit l'Iſle qu'ils habitoient: Seigneur, lui dirent-ils, elle eſt légitimement au Roi Cildadan, & nous vivions heureux ſous ſes loix; mais pendant ſa longue abſence, trois brigands redoutables par leur force & leurs cruautés ſe ſont rendus les maîtres de cette Iſle, uſurpant le nom de Chevaliers, qu'ils déshonorent; ils ſe ſont fortifiés dans un château dont preſque tous les jours ils ſortent pour commettre de nouveaux crimes. Hier, ſans

nos prières & la rançon que nous leur avons donnée, ils euſſent achevé de maſſacrer un jeune Chevalier qu'ils ont attaqué tous enſemble, & qu'ils ont couvert de bleſſures. Nous avons apporté ce Chevalier dans notre maiſon, & nous en avons pris ſoin ; peut-être en apprendrez-vous plus de ſa bouche. Graſandor courut à la chambre du bleſſé, qu'il reconnut pour être Eliſée, couſin de Landin, & neveu de Quedragant. Eliſée ſurpris de voir Graſandor qu'il avoit laiſſé deux jours auparavant près de ſa chère Mabille, lui dit qu'étant en chemin avec Landin pour aller joindre Quedragant, ſon mauvais ſort l'avoit fait tomber entre les mains de trois ſcélérats, lorſqu'il s'étoit avancé ſeul au ſon de la cloche de ce Monaſtère ; il ajouta que Landin l'ayant rejoint une heure après, n'avoit pas voulu différer de courir après ſes aſſaſſins, & qu'il craignoit pour ſon couſin la même trahiſon qu'il avoit eſſuyée.

Graſandor ne balança pas à voler au ſecours de Landin, pour lequel il étoit pénétré d'eſtime & d'amitié. A peine eut-il fait une lieue ſur la route que les Religieux avoient indiquée, que le cliquetis des armes le fit courir vers un vallon où Landin démonté ne ſe défendoit plus qu'à peine contre les trois brigands qui l'entouroient. Graſandor fondit ſur eux, & du premier

coup il en étendit un ſur la pouſſière ; les deux autres reçurent bientôt la punition de leurs crimes ; & les deux Chevaliers de l'Iſle ferme s'étant embraſſés, retournèrent promptement vers Eliſée ; &, le trouvant en meilleur état, ils le firent tranſporter ſur le vaiſſeau de Graſandor qui, dès le lendemain matin, aborda ſans accident à l'Iſle vermeille.

Amadis, enchanté de la marque d'attachement que Graſandor lui donnoit, lui fit cependant quelques légers reproches ſur ce qu'il s'étoit ſi promptement éloigné de Mabille. J'ai vu couler ſes pleurs à mon départ, dit Graſandor, elles m'ont vivement touché ; mais l'amitié n'a-t-elle pas des droits preſque auſſi forts que ceux de l'amour ? N'ai-je pas vu couler auſſi les larmes que la belle Oriane donnoit à votre départ ? & Mabille même eût-elle pu m'eſtimer dans ſon cœur, ſi j'euſſe pu balancer à vous ſuivre ?

Amadis ſe fit un plaiſir ſenſible de conduire lui-même Graſandor à la chambre de Balan qui gardoit le lit, la bleſſure de ſa poitrine n'étant pas encore refermée : Venez, lui dit Amadis, rendre hommage au plus vertueux des Chevaliers ; & vous, cher Balan, acceptez un nouvel ami dans celui d'Amadis & d'Oriane.

Les deux Princes & les autres Chevaliers

de l'Iſle ferme reſtèrent pluſieurs jours chez Balan, pour lui donner le tems, ainſi qu'au jeune Eliſée, de ſe remettre de leurs bleſſures. Pendant ce tems, Gandalin rejoignit Amadis, après être ſorti glorieuſement de pluſieurs aventures qu'il avoit eſſuyées dans la recherche qu'il avoit entrepriſe, dès qu'il avoit ſu que ce Prince s'étoit éloigné de l'Iſle ferme. Le haſard conduiſit auſſi le Duc Nolſon à l'Iſle vermeille ; & c'eſt par lui qu'Amadis apprit que la guerre que ſes frères & ſes amis venoient de faire étoit finie, & que Bruneau de Bonnemer étoit paiſible poſſeſſeur des riches Etats d'Aravigne.

Nolſon leur fit un récit bien propre à ranimer le grand cœur d'Amadis à l'épreuve des plus étranges aventures : Un gros tems, lui dit-il, nous ayant forcés de relâcher dans une Iſle des Hébrides, qui juſqu'alors nous étoit inconnue, nous avons parcouru cette Iſle que les habitans nous ont dit avoir été long-tems féconde en merveilles ; elle étoit alors habitée, m'ont-ils dit, par une Demoiſelle Enchantereſſe dont le pouvoir devenoit bien funeſte aux étrangers que le ſort conduiſoit dans ſon Iſle. Pour peu qu'ils lui paruſſent aimables, elle leur prodiguoit ſes faveurs, paroiſſant toujours ſous une forme différente à chaque amant nouveau.

qu'elle vouloit captiver : ſon pouvoir alloit juſqu'à leur faire voir la jeuneſſe & les charmes d'Hébé, & la taille agréable & légère de Galathée ; mais un fameux Magicien dont elle avoit reçu le jour, ſe repentant près de ſa mort de l'abus qu'il avoit fait de ſon art, voulut mettre un frein à celui que ſa fille avoit fait auſſi juſqu'alors de ſa jeuneſſe & de ſes enchantemens. Plus ſavant qu'elle, le dernier acte qu'il fit de ſon pouvoir, fut de borner celui de ſa fille à ne rajeunir déſormais que ſon viſage, ſa gorge & ſa taille de Nymphe ; le reſte de ſon exiſtence fut condamné par le père ſévère à ſubir tout le changement hideux de la vieilleſſe : en un mot, la Demoiſelle Enchantereſſe joignit, depuis la mort de ſon père, à des attraits qu'Adonis & Mars euſſent adorés, quelques défauts que, depuis elle, la Fée Concombre, qu'on croit en être deſcendue, rendit les plus déteſtables de tous pour ſes amans.

Ce malheur troubla le reſte de ſa vie, & lui fit perdre bien des adorateurs, que ceux qui leur ſuccédoient accuſoient d'abord d'une impardonnable légéreté. La Demoiſelle Enchantereſſe employa vainement tout ſon art pour les fixer ; mais un froid glacial, une indifférence inſultante pour tous les reproches qu'elle leur faiſoit de l'air le plus paſſionné, finirent

par lui donner de l'humeur ; & d'une assez douce Enchantereſſe qu'elle avoit été juſqu'alors, ils en firent la plus méchante Magicienne que les trois Furies euſſent jamais marquée de leur ſceau. Ne pouvant donc plus jouir du bonheur d'être aimée, elle ne s'occupa que du plaiſir affreux de nuire ; ſes jardins, ſon parc, furent bientôt peuplés de rochers, de thermes, de cerfs & de daims, ſous la forme deſquels ſes amans avoient été métamorphoſés par ſon dépit & par ſon pouvoir. Quelques Chevaliers Grecs étant abordés dans cette Iſle, l'un d'eux de la race de Sinon, & preſque auſſi fin que celui qui trompa les Troyens, parut devant la Demoiſelle Enchantereſſe avec une contenance ſi modeſte & ſi timide, qu'elle ſe perſuada qu'il lui ſeroit poſſible de le ſéduire & de ſe l'attacher. Elle débuta par lui montrer des tréſors, des pierreries ineſtimables ; mais le Chevalier, paroiſſant plus ſenſible à la gloire qu'aux richeſſes : Je vais donc, lui dit-elle, vous révéler le ſecret le plus important, & vous mettre à même de faire la conquête d'une épée deſtinée au meilleur Chevalier de l'univers. Cette épée fut forgée par mon père ; mais ſon art l'enclava ſi profondément dans les portes d'airain qui ferment une route qui conduit au temple de Mémoire, que nul mortel ne peut la retirer de cette porte,

s'il n'a tout l'amour dont Hercule fut animé dans l'un de ſes travaux, ou s'il ne réunit la force & la généroſité de ce demi-Dieu. Le Chevalier Grec qui ſe rendoit juſtice, & qui ne ſe ſentoit ni les dons ni la force d'Hercule, lui dit avec modeſtie, qu'il ne pouvoit croire qu'un ſimple mortel pût oſer tenter une pareille aventure. Eſſayez-la toujours, lui dit la Demoiſelle, avec plus d'empreſſement que jamais. A ces mots, elle le fit monter par de longs détours ſur un promontoire terminé par un rocher qui s'avançoit perpendiculairement ſur une mer profonde. C'eſt-là que s'élevoit un petit temple d'Hercule, fermé par des portes d'airain ; ce temple communiquoit avec celui de Mémoire, placé ſur un promontoire oppoſé ; mais un profond golfe ſéparoit les deux montagnes, & l'on ne pouvoit aller à ce temple, dont l'éclat éblouiſſoit les yeux, qu'en traverſant celui dont l'épée merveilleuſe fermoit la porte, & en paſſant de même un pont très-étroit & très-élevé qui étoit ſur le golfe : ce pont fait de lianes *, n'avoit d'ailleurs aucun appui ſur ſes côtés, & paroiſſoit obéir ſans ceſſe & ſe plier par l'im-

* M. de la Condamine a paſſé ſur beaucoup de ponts pareils dans le Pérou, & ſes Ecrits font croire qu'il a dû paſſer auſſi celui dont nous venons de parler.

pétuosité du vent qui l'agitoit. Avant que l'Enchanteur eût fermé l'accès de ce pont, une infinité de guerriers & de philosophes, plusieurs poëtes même assez renommés dans leur siècle, avoient tenté ce dangereux passage : presque tous avoient succombé; & ce golfe profond nommé celui de l'oubli, les avoit ensevelis pour toujours. Un des derniers actes de l'Enchanteur, père de la Demoiselle, avoit été d'en interdire l'accès aux mortels; il eût été peut-être heureux pour leur bonheur que ce pont leur eût été fermé pour toujours.

Le Chevalier Grec, frappé par l'éclat & la beauté de l'épée qui sortoit assez en dehors pour lui faire croire qu'il pouvoit la retirer facilement, y porta la main; mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put pas seulement réussir à l'ébranler. Je vous en avois averti, lui dit la Demoiselle; ce qui vous arrive me prouve que vous n'avez pas la force d'Hercule; il ne vous reste de ressource que celle d'essayer un autre moyen de lui ressembler.

Soit que le Chevalier Grec désespérât dans son cœur de mettre à fin cette aventure, soit que les leçons de sagesse qu'il avoit reçues dans Athènes des disciples de Socrate, eussent préparé son ame à résister aux charmes de la beauté, celle de la Demoiselle Enchantéresse ne

fit aucune impreſſion ſur ſon ame : elle en fut indignée, & ſe préparoit à l'en punir ; elle voulut reculer deux pas pour le frapper de ſa baguette ; mais ſes pieds ayant gliſſé ſur la roche, un coup de vent furieux s'engouffra ſous ſes vêtemens, & la précipita dans la mer. Le Chevalier fit un cri perçant ; mais ce fut moins alors de regret de la voir tomber, que de l'horreur qu'il eut, en croyant que c'étoit l'hydre de Lerne qui, ſous les traits d'Omphale, venoit de lui propoſer d'imiter Hercule.

Au moment où la Demoiſelle expiroit dans les flots, toutes les malheureuſes victimes de ſa vengeance reprirent leur première figure, & coururent rendre hommage à leur libérateur ; il n'en fut aucun qui ne lui demandât par quel bonheur il avoit pu ſe dérober aux enchantemens de cette cruelle Magicienne. Il fut aſſez embarraſſé pour leur répondre ; car il ſe ſentoit intérieurement humilié des vraies raiſons qu'il pouvoit en donner à des gens qui du moins s'étoient quelque tems défendus de leur métamorphoſe.

Tous ceux qui venoient de reprendre leur première forme, le reconnurent pour leur chef ; ils s'emparèrent de toutes les richeſſes qu'ils purent emporter de l'Iſle, & furent ſe joindre aux Phocéens établis déja ſur les côtes de Provence.

Tel fut le récit du Duc Nolfon qui convint de bonne-foi qu'il s'étoit conſolé de ne pouvoir arracher l'épée, en conſidérant tout le péril qu'il auroit couru, ſi, les portes s'étant alors ouvertes, un peu trop d'ambition l'eût expoſé à riſquer le paſſage du pont de lianes. Nous ſommes ſi près de cette Iſle, dit Amadis à Graſandor, que je meurs d'envie de la connoître par moi-même, & de profiter du tems néceſſaire à la parfaite guériſon de Balan, pour faire l'eſſai de l'épée. Le Duc Nolfon s'offrit de le conduire, & l'aſſura qu'il pourroit être de retour deux jours après.

Tous les Chevaliers de l'Iſle ferme voulurent ſuivre Amadis qui ne fut que trois heures à faire le trajet qui ſéparoit l'Iſle vermeille de celle de la Demoiſelle Enchantereſſe. Ils reconnurent tout ce que le Duc Nolfon leur avoit dépeint; ils montèrent, par les mêmes détours qu'il avoit parcourus, juſqu'au haut du promontoire, & bientôt ils admirèrent le petit temple d'Hercule dont les portes d'airain étoient ſcellées par l'épée merveilleuſe qui les traverſoit. Graſandor, Landin & Gandalin eſſayèrent tour à tour à la retirer; mais à peine Graſandor put-il découvrir deux doigts de la longueur de la lame. Amadis enfin ſe préſenta pour cette épreuve, & ſaiſiſſant la poignée brillante de

diamans de cette épée, ſon bras toujours invincible en fit découvrir la lame juſqu'à la pointe; mais une force irréſiſtible la fit auſſitôt rentrer juſqu'à la poignée. Le même événement arriva la ſeconde fois qu'il fit le même effort. Il étoit prêt à tenter une troiſième fois à retirer l'épée, en ayant tenu la lame aſſez long-tems découverte, pour diſtinguer qu'elle portoit pluſieurs caractères rouges & brillans comme le feu; il fut alors retenu par une voix forte qui ſortit de l'intérieur de ce temple: Arrête, Amadis, lui cria-t-elle; tu n'es pas fait pour des tentatives inutiles: cette aventure eſt réſervée pour un autre; & tu n'as pas beſoin d'aller au temple de Mémoire, où ta ſtatue eſt déja placée entre celles d'Achille & de Théſée. Amadis obéit, & ſentit naître en ſon cœur la douce eſpérance que le deſtin réſervoit le ſuccès de cette épreuve à ſon fils Eſplandian. Il deſcendit en ſilence avec ceux qui l'accompagnoient; & bientôt ils ſe rembarquèrent enſemble pour retourner à l'Iſle vermeille où Balan, qui commençoit à ſe lever, faiſoit tout préparer pour ſuivre Amadis à l'Iſle ferme.

Gandalin l'ayant précédé de quelques jours, porta la joie la plus vive dans le cœur d'Oriane & de Mabille, en leur annonçant le prochain retour de leurs époux. Elles-mêmes alloient dès

le lever du soleil sur le phare de l'Isle ferme, pour découvrir de plus loin le vaisseau qu'elles attendoient avec tant d'impatience & d'amour.

Trois jours après, elles apperçurent une barque tirant assez peu d'eau pour trouver un asyle entre les rochers de la côte, ou bientôt elle disparut à leurs yeux; elles n'y firent que peu d'attention, découvrant presqu'au même moment un gros vaisseau qui venoit à pleines voiles, & sur le mât duquel l'amour fit bientôt reconnoître à la tendre Oriane un coq les ailes déployées & couronné, qu'Amadis arboroit comme Prince héritier de la Gaule.

Les deux Princesses descendirent à l'instant sur le rivage pour recevoir Amadis & Grasandor à leur sortie du vaisseau; mais elles furent précédées par une grande femme en longs habits de deuil, qui vint se jetter aux pieds d'Amadis, au même instant qu'ils touchèrent le rivage. Seigneur, s'écria cette femme avec une voix gémissante, ayez pitié de mon malheureux sort: jamais Dame n'implora vainement votre générosité; non, Seigneur, je ne me releverai pas de vos genoux que j'embrasse, que vous ne m'accordiez un don. Ne craignez rien, Madame, continua-t-elle en se tournant vers Oriane qui joignit Amadis en ce moment: non, je ne viens point vous enlever encore votre

époux ; le don que je lui demande eſt en ſa puiſſance, & je vous conjure, par l'amour qui vous unit avec ce Héros, de m'obtenir de lui le don que je lui demande.

Les pleurs de la Dame affligée émurent le cœur ſenſible d'Oriane ; & l'impatience d'embraſſer Amadis, dont cette Dame ſerroit les genoux, la détermina à faire le ſignal connu par ſon époux pour accorder une pareille demande. Relevez-vous, Madame, dit il auſſi-tôt ; le don que vous me demandez vous eſt accordé.

Cette Dame, relevant auſſi-tôt ſon voile, dit d'un air fier : Amadis, reconnois-moi ; ſouviens-toi que j'épargnai ta vie dans le château de Valderin : tu ne fais aujourd'hui que rendre le bienfait que tu tenois de la femme d'Arcalaüs ; & le don que tu viens de m'accorder, c'eſt la liberté de mon époux que tu tiens honteuſement enfermé dans une vile cage de fer.

Amadis & la belle Oriane ne purent voir ſans douleur & ſans indignation avec quelle audace & quelle adreſſe la femme d'Arcalaüs leur avoit arraché ce don ; mais rien n'étant plus ſacré que l'accompliſſement du don octroyé, Amadis dit à la femme d'Arcalaüs de le ſuivre au palais d'Apollidon, & qu'elle ſeroit ſatisfaite. Elle en prit le chemin à l'inſtant.

Débarraſſés

Débarrassés de son odieuse présence, les plus heureux époux unirent leurs ames sur leurs lèvres, & se tinrent long-tems embrassés dans ce silence délicieux, plus doux, plus expressif que tout ce qu'ils auroient pu se dire. Amadis présenta le vertueux Balan & son fils aux deux Princesses. Oriane, prévenue par Gandalin de la haute estime que méritoit Balan, & de l'action qu'il avoit faite, lui dit avec cet air qui lui gagnoit tous les cœurs, que l'acquisition qu'Amadis venoit de faire de son amitié, étoit pour ce Prince la plus honorable & la plus utile de ses conquêtes : Elle m'est d'autant plus chère, ajouta-t-elle, que j'espère la partager avec lui. Ah ! Madame, s'écria le bon Balan, je vois en ce moment qu'Amadis seul étoit digne de la divine Oriane, & que son dévouement à votre service passe promptement dans l'ame de ses serviteurs & de ses amis.

Toute cette heureuse & brillante compagnie étant rentrée dans le palais d'Apollidon, la femme d'Arcalaüs ne tarda pas long-tems à paroître pour demander l'effet des promesses d'Amadis. Ce Prince n'hésita pas ; mais étant curieux de connoître par lui-même quels seroient les sentimens d'Arcalaüs en recouvrant sa liberté : Suivez-moi, lui dit-il, Madame. Alors, accompagné des Princesses & des Che-

valiers de l'Isle ferme, il marcha vers le perron dans lequel la cage de fer qui renfermoit Arcalaüs étoit enclavée. Les Princesses frémirent en voyant ce vieillard hideux, dont la barbe blanche, longue & touffue tomboit sur sa poitrine, & dont les yeux étincelans sembloient les menacer encore au travers des barreaux de fer dont il étoit entouré.

Eh bien ! Arcalaüs, lui dit Amadis, quelle est la disposition présente de ton ame ? De braver ta vengeance, & de souffrir patiemment mon sort, répondit-il sans le regarder. Mais quels sentimens aurois-tu, repartit Amadis, si pour l'amour de ta femme je te rendois présentement la liberté ? Je pourrois en être touché, lui dit-il, si c'étoit toi qui l'eusse appellée près de moi ; mais comme je ne dois qu'à son adresse le don qui te force à rompre les fers dont tu m'as chargé dans Lubanie, me crois-tu donc assez lâche pour te remercier, & ne pas persévérer dans les sentimens de haîne & de vengeance qui m'animent contre toi ? Vas, lui dit Amadis, si tu pouvois mériter quelque estime, j'en accorderois à ce libre aveu ; mais ce n'est point la fermeté d'ame qui te le dicte, c'est cette rage intérieure qui te dévore, & la lâche espérance de venger par un crime heureux celui qui ne t'a pas réussi. A ces mots,

Amadis voulant ſouſtraire cet objet odieux aux yeux des Princeſſes, il les reconduiſit au palais, en donnant ordre au Chevalier Yſanie de faire rendre au perfide Arcalaüs tout ce qu'on avoit pris ſur lui dans Lubanie, & de le remettre en liberté en le faiſant conduire ſous une forte eſcorte juſques dans le château de Valderin ; ce qu'Yſanie s'empreſſa d'exécuter.

Oriane & Mabille ſentirent encore mieux la joie pure de vivre avec Amadis & Graſandor, lorſque la préſence d'Arcalaüs n'infecta plus l'air qu'elles reſpiroient ; mais elles les conjurèrent de ſe tenir en garde contre les perfidies de ce noir enchanteur.

Le retour de Galaor qui revint dans ce même tems avec Briolanie, & qui leur rendit compte de la fête ſolemnelle célébrée lorſque Bruneau & Mélicie étoient montés ſur le trône d'Aravigne ; le retour de cet aimable frère acheva de rendre l'Iſle ferme le centre de l'amitié, de l'amour & des plaiſirs. Galaor ſe plut à rendre les plus tendres hommages à Balan. Je dois à votre fils Bravor, lui diſoit-il, les tendres ſoins que j'ai reçus de Gandalac, & j'aime à vous rendre les reſpects dûs à vos vertus. Eh bien ! lui dit Balan, brave & généreux Galaor, prenez donc ſoin de ce fils que je vous donne pour vous être attaché toute ſa vie. A ces mots, il le

lui préſenta, le priant de l'accepter pour Ecuyer, en attendant qu'il le trouvât digne d'être armé Chevalier.

Tandis que les Princes & Princeſſes de l'Iſle ferme jouiſſoient d'un bonheur qu'ils croyoient que rien ne pouvoit plus troubler, celui de la grande Bretagne le fut par un événement bien funeſte. Le Roi Liſvard & Brisène, de retour à Vindiſilore, regrettoient ſouvent le tems qu'ils avoient paſſé dans l'Iſle ferme; l'éloignement & l'abſence d'Oriane & de Léonore leur cauſoient une triſteſſe qu'ils cherchoient à diſſiper; cependant leur Cour étoit nombreuſe & brillante. Depuis que Liſvard avoit rendu juſtice à ſon gendre Amadis, il ne s'étoit occupé qu'à rendre heureux tous ceux qui l'entouroient; & la haute réputation de ſes vertus & des exploits de ſa jeuneſſe lui méritoit les hommages de tous les Chevaliers de l'Europe qui ſe trouvoient à portée de ſes Etats. Ce Prince, connoiſſant combien les tournois étoient dangereux, n'en permettoit que rarement dans ſa Cour; mais, pour entretenir dans un continuel exercice les jeunes Chevaliers qui la compoſoient, il faiſoit ſouvent de grandes chaſſes dans la belle & vaſte forêt voiſine de Vindiſilore. Un jour qu'entraîné par ſa paſſion pour la chaſſe, il s'étoit éloigné plus qu'à l'ordinaire, ſans avoir

perſonne à ſa ſuite, une Demoiſelle échevelée traverſa la route devant lui comme en s'enfuyant; elle rempliſſoit l'air de ſes cris : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, courez au ſecours de ma pauvre ſœur dont un ſcélérat vient de ſe ſaiſir, & qu'il entraîne dans l'épaiſſeur des halliers, pour lui ravir ſon honneur.

Liſvard ne balança pas à voler à ſa défenſe, & vint à tems pour faire lâcher priſe à ce ſcélérat qui s'enfuit dans les buiſſons les plus épais. La Demoiſelle, le ſein meurtri & les yeux couverts de larmes, crioit à Liſvard de le tuer, avec une animoſité qui lui fit croire qu'il avoit à punir un coupable dans l'agreſſeur de cette Demoiſelle. Il le pourſuivit donc juſques dans une prairie où cet homme ſe ſauva dans un pavillon tendu ſous les arbres; le pourſuivant juſques dans cet aſyle, une Demoiſelle déja ſur ſon déclin ſe préſenta, lui demandant ce qu'il vouloit faire ? Remplir les devoirs d'un Chevalier, en puniſſant un lâche raviſſeur. Je ne m'oppoſe point à votre vengeance, puiſque vous la croyez juſte, lui répondit la Demoiſelle; entrez, & continuez votre recherche. Liſvard, ſautant à bas de ſon cheval, voulut en effet pénétrer dans le pavillon; mais, dès qu'il eut fait le premier pas, il tomba ſans connoiſſance; & ſur le champ deux autres Demoiſelles aidèrent la première à

le ſoulever & le porter à leur vaiſſeau, caché dans une petite anſe où la mer battoit les bords de cette forêt.

Perſonne ne s'apperçut de l'enlevement de Liſvard, qu'un piqueur que les cris de la Demoiſelle avoient attiré; mais il ne put donner aucun ſecours à ſon maître: tout ce qu'il put faire, ce fut d'obſerver quel ſeroit ſon ſort; & c'eſt de ce piqueur, qui ramena le ſoir le cheval ſur lequel Liſvard étoit monté, que la Reine Brisène apprit l'enlevement du Roi ſon époux. Son déſeſpoir fut extrême, &, ſans Garnates & le ſage Grumedan, elle eût peut-être attenté ſur ſes jours. Eh! ne ſavez-vous donc pas, Madame, diſoit ce bon vieillard, que la fortune porte ſans ceſſe des urnes, dont tour-à-tour elle nous verſe les biens & les maux? Pour les grandes ames, telles que la vôtre, Madame, les maux ne ſont jamais qu'une épreuve, & les biens ſont preſque toujours après, la récompenſe du courage: d'ailleurs, ne connoiſſez-vous pas tout le ſecours que vous pouvez recevoir d'un gendre tel qu'Amadis? & ceux qui tirèrent le Roi des mains d'Arcalaüs, ne peuvent-ils pas encore le ſauver des nouveaux piéges où ce Prince eſt tombé? Brisène ſe rendit aux avis de Grumedan; mais, mettant toute ſon eſpérance dans le ſecours de l'époux d'O-

riane, elle lui envoya sur le champ le Chevalier Brindaboias, avec une lettre écrite dans toute l'amertume de son cœur.

L'enlevement de Lisvard ayant été su promptement par tous les souverains voisins, Bruneau, Quedragant, croyant qu'Amadis pourroit avoir besoin d'eux, volèrent à l'Isle ferme, & vinrent près d'Oriane prendre part à ses douleurs, la prier d'accepter leur bras, & la conjurer de prendre espérance dans la recherche qu'ils alloient faire du Roi son père.

Brindaboias redoubla l'affliction d'Oriane, en lui peignant celle de Brisène, & l'inquiétude d'Amadis par les circonstances de l'enlevement, qui ne donnoient nulle indice sur la contrée où Lisvard avoit été porté. Tandis que ce Prince se consultoit sur le parti le plus utile à prendre, on vint lui dire que la grande Serpente étoit devenue visible, & qu'une Dame en étoit descendue dans une chaloupe qui s'avançoit vers le port.

Amadis & Galaor ne doutèrent point que ce ne fût Urgande la Déconnue qui venoit à leur secours: Rassurez-vous, chère Oriane, dit Amadis à cette Princesse, courons au-devant d'elle, & nous allons en apprendre les moyens de voler au secours du Roi votre père.

Les deux frères en effet reconnurent Urgande

en arrivant ſur le port, & lui préſentèrent la main pour la conduire. Ne vous avois-je pas aſſuré, leur dit-elle, que vous me reverriez lorſqu'il en ſeroit tems, & que celui d'armer Eſplandian & ſes compagnons ſeroit arrivé? N'en perdons point, dit-elle, il eſt trop cher en ce moment; je cours embraſſer & raſſurer Oriane; raſſemblez promptement Eſplandian, le jeune Roi de Dace, Talanque, Maneli, Ambor fils d'Angriotes, & vos principaux Chevaliers, & ſuivez-moi tous dans la grande ſerpente, où les cinq Damoiſeaux ſeront faits Chevaliers. Apprenez que la recherche de Liſvard & la gloire de le délivrer leur eſt réſervée, & que c'eſt en vain que vous parcourriez toutes les mers du monde pour chercher le pere d'Oriane : ſouvenez-vous auſſi que je vous ai dit que je ne pouvois par mon art prévoir les malheurs qui menaçoient Liſvard, ni ceux qui me menacent moi-même.

Amadis & les Chevaliers de l'Iſle ferme obéirent promptement aux ordres d'Urgande; &, dès le même jour, une chaloupe les tranſporta tous dans la grande ſerpente qui battit des ailes, en recevant dans ſes flancs, la fleur de la Chevalerie & celle de la beauté.

Urgande conduiſit Eſplandian & ſes compagnons dans la chapelle de ce grand & ſingulier

vaiſſeau ; les cinq Damoiſeaux, ſelon l'uſage, y passèrent la nuit à prier & dans la veille des armes.

Après quelques heures écoulées, Urgande conduiſit tous ceux qu'elle avoit amenés, à la chapelle; elle portoit une cote de maille noire, ſa nièce Soliſe, un caſque de même couleur, & ſon autre nièce Juliande un bouclier pareil : Bienheureux Damoiſel, dit Urgande au jeune Eſplandian, quoique la coutume ſoit de donner des armes blanches aux nouveaux Chevaliers, j'ai voulu que les vôtres fuſſent un ſigne de votre ſituation préſente, & du deuil que la captivité du Roi votre aïeul doit porter dans votre ame. A ces mots, Urgande & ſes deux nièces l'armèrent de pied en cap. Eſplandian, couvert de ſes armes, ne laiſſa plus voir dans un Damoiſel, juſqu'alors paré de toutes les fleurs de la jeuneſſe & de la beauté, qu'un guerrier dont l'air étoit également noble & redoutable : Que vous ſemble de ce Damoiſel, dit Urgande, en faiſant approcher Amadis? Madame, dit ce Prince, je crois qu'il ſauroit bien attaquer & ſe défendre s'il avoit une épée. Ne ſavez-vous pas mieux qu'un autre, repartit-elle, qu'il en exiſte une bien brillante & bien bonne, qui depuis long-tems lui doit être réſervée? c'eſt à lui d'en faire la conquête. Les Demoiſelles d'Ur-

gande apportèrent dans ce même tems de riches armes toutes blanches, & quatre boucliers pareils, portant une croix noire, & les quatre compagnons d'Eſplandian s'en couvrirent.

Ils passèrent la nuit en prières, &, dès que l'orient brilla des premiers rayons du ſoleil, une muſique guerrière & le ſon des trompettes retentirent dans les airs, & juſques dans le palais d'Apollidon.

Vertueux Balan, approchez, dit Urgande; c'eſt vous que le Ciel choiſit pour conférer l'ordre à ce Damoiſel; l'eſtime & l'amitié qu'Amadis a pour vous, la généroſité de votre belle ame, vous acquièrent cet honneur. Balan par modeſtie voulut, dans le premier moment, s'en défendre; mais les inſtances d'Amadis & d'Oriane le déterminèrent. Du moins, Seigneur, dit-il, prêtez-moi cette épée ſi redoutable entre vos mains; alors, tirant celle d'Amadis, il donna l'accolée, chauſſa l'éperon droit au jeune Eſplandian, & l'embraſſa tendrement. Maintenant, dit Urgande, Chevalier Eſplandian, conférez l'ordre que vous venez de recevoir à vos quatre compagnons, ils n'oublieront jamais qu'ils tiennent cet honneur de votre main.

Ce ſpectacle attendriſſoit tous les ſpectateurs; mais Urgande interrompit l'attention qu'ils y portoient, en diſant au Prince de Gaule: Vous

n'avez pas un inſtant à perdre pour donner vos derniers ordres à votre fils. A ces mots, elle les fit entrer dans un cabinet qu'elle ferma ſur eux. Eſplandian ſe mit ſur le champ à genoux pour recevoir les ordres de ſon père. Mon fils, lui dit-il, lorſqu'après avoir tué l'Endriaque, je m'arrêtai quelque tems dans la Cour de l'Empereur de Grèce, je promis à la Princeſſe Léonorine ſa fille, & à l'aimable Reine Menoreſſe, que ſi je ne pouvois retourner auprès d'elle, je leur enverrois un Chevalier de ma race pour les ſervir: je vous remets cet anneau que je reçus de la charmante Léonorine: elle eſt de votre âge, elle égale votre mère par ſes attraits naiſſans; cet anneau vous ſervira pour lui faire connoître que vous êtes celui que j'ai choiſi pour acquitter ma promeſſe & ſe rendre à ſes ordres. J'exige donc de vous que, dès que vous aurez délivré votre aïeul Liſvard, vous vous rendiez à Conſtantinople; le Ciel prendra ſoin de votre deſtinée.

Amadis & ſon fils ayant rejoint Urgande, tout-à-coup les Demoiſelles de ſa ſuite formèrent un concert de flûtes, dont les ſons tendres & voluptueux, accompagnés par ceux de pluſieurs harpes, firent tomber toute la Cour de l'Iſle ferme dans une douce rêverie qui fut bientôt ſuivie d'un profond ſommeil; ce ſommeil dura quelques heures; &, lorſqu'ils ſe ré-

veillèrent, ils furent très-surpris de se trouver tous rassemblés dans le palais d'Apollidon.

Esplandian & ses quatre compagnons ne se trouvèrent plus avec eux; & la grande serpente étant disparue, ils jugèrent que la sage Urgande les avoit fait tous transporter dans l'Isle ferme pendant leur sommeil, & qu'elle avoit hâté le moment d'envoyer Esplandian au secours du Roi Lisvard.

Après s'être consultés ensemble, il fut déterminé que Galaor & Briolanie, Agrayes & la belle Olinde, partiroient pour la grande Bretagne, & se rendroient auprès de Brisène, pour lui faire part des espérances qu'Urgande venoit de leur donner, & de tout ce qui venoit de se passer au moment où Balan avoit armé Chevalier le jeune Esplandian.

Peut-être quelqu'un pourroit il soupçonner Galaor de n'avoir pu revoir Juliande sans émotion; mais, s'il se souvient du portrait que l'auteur fait de l'aimable Briolanie, il croira sans peine que Galaor ne regretta point de ne pas rencontrer les yeux de la nièce d'Urgande: Juliande les avoit tenus baissés pendant toute cette cérémonie, & Galaor avoit toujous eu les siens arrêtés sur Esplandian ou sur la Reine de Sobradise.

Fin du quatrième Livre, & du second Volume.

PQ 2067 T5 1787 t.2

Tressan, Louis Élisabeth de La Vergne de Broussien, comte de
Oeuvres choisies du comte de Tressan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY